

ERNESTINE CHARLAND-RAJOTTE

DRUMMONDVILLE

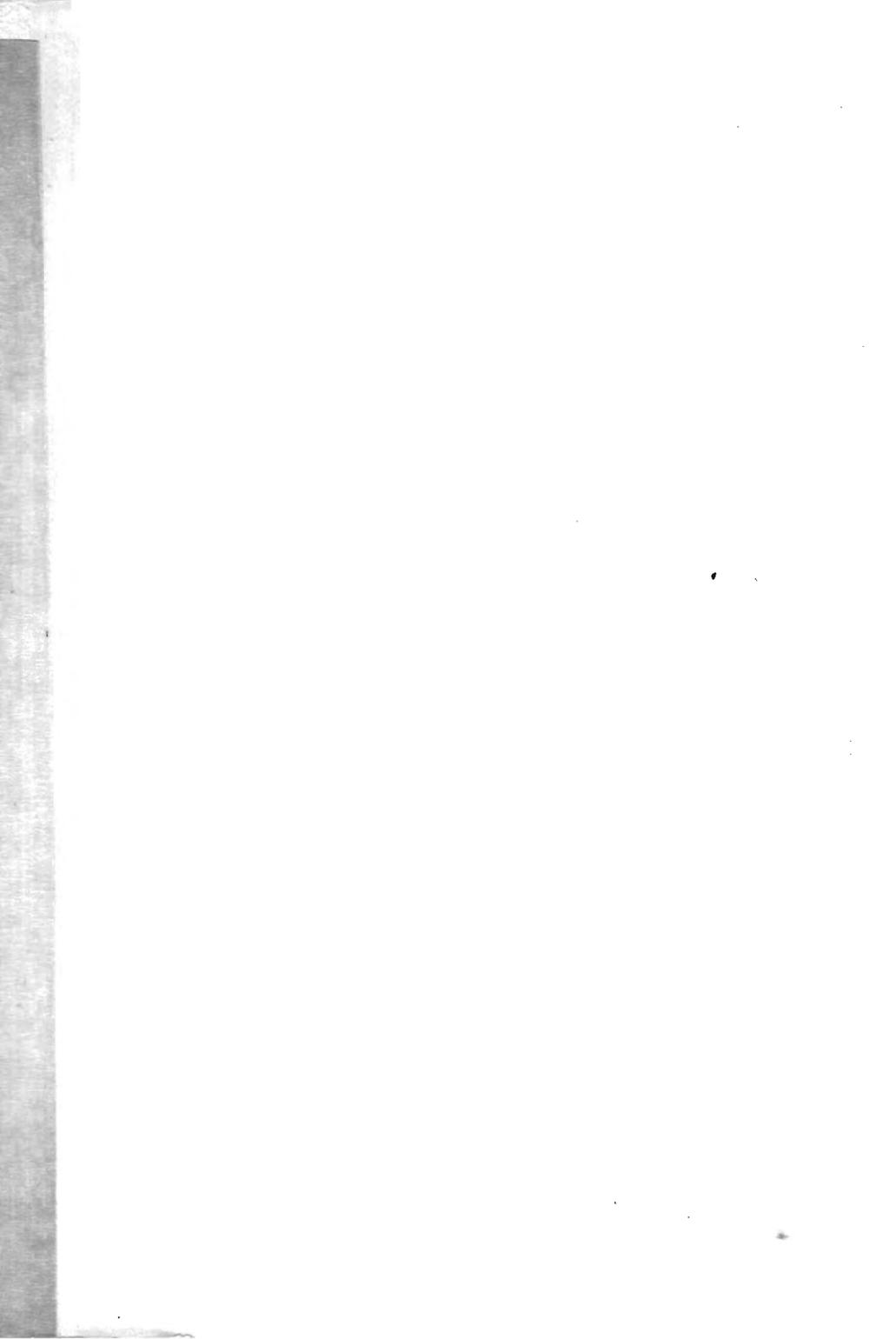
150 ans DE VIE QUOTIDIENNE
AU COEUR DU QUÉBEC



DRUMMONDVILLE EN 1875

ÉDITIONS DES CANTONS





971.456

© 474 d

24738

NOTES

Page 19: photographie de Grantham Hall prêtée par la famille Marler.

Page 94: annuaire de 1890 fourni par M. Larry Ball.

CORRECTIONS

Page 12, ligne 6, lire s'établit au lieu de s'atablit.

Page, 19, ligne 7, lire Grantham au lieu de Gratham.

Page 70, dernière ligne, lire fines au lieu de fixes.

Page 75, ligne 19, lire relais au lieu de relai.

Page 69, carte II, l'indication I devrait se trouver en bas, à l'extrême gauche.

25646

Ernestine CHARLAND RAJOTTE

Drummondville

19

*150 ans de vie quotidienne
au coeur du Québec*

Cédé _ Par

BIBLIOTHÈQUE PRIVÉE
COLLÈGE SAINT-BERNARD
25, AVE DES FRÈRES
DRUMMONDVILLE — P.Q.

ÉDITIONS DES CANTONS
C.P. 412
DRUMMONDVILLE

Assistance technique:
Patricia et André Rajotte

Documentaliste:
Marie-Paule LaBrèque

Maquette de la couverture:
Marcel Nadeau
D'après un dessin de
Mme J. V. Cooke
(Archives nationales du Québec)

Dépôt légal, 3e trimestre, 1972
Bibliothèque nationale du Québec et du Canada

Copyright ©1972, Editions des Cantons Enr.

AVANT-PROPOS

Drummondville fut fondée à la veille des grandes découvertes de la science, et jamais plus à l'avenir la colonisation ne se fera dans des circonstances et des conditions aussi dures, aussi exigeantes pour les hommes et leurs familles.

L'électricité, le téléphone, les chemins de fer, les automobiles, les avions, la radio, la T.V. et toutes ces merveilleuses machines que nous connaissons aujourd'hui, étaient pour nos ancêtres absolument imprévisibles et insoupçonnées.

Aussi, la vie quotidienne de ces pionniers fut-elle une lutte de tous les instants, et nous leur devons de ne pas laisser tomber dans l'oubli tous ces prodiges d'ingéniosité et de courage qu'ils durent déployer, simplement pour subsister d'abord et ensuite afin de préparer à leurs enfants une vie meilleure.

Mon grand-père maternel, Charles Gariépy, a ouvert la première terre de St-Cyrille de Wendover; il s'était marié en 1837 dans la première église de Drummondville. J'ai donc entendu maintes fois raconter dans mon entourage, les efforts parfois surhumains vécus par nos ancêtres à leurs débuts, au milieu d'une épaisse forêt, et le déroulement laborieux de leur vie de chaque jour, à mesure que les premiers obstacles étaient surmontés. Ils sont morts à la tâche, mais leur travail a servi à ceux qui ont pris la relève; et c'est l'oeuvre de ces héros obscurs que je veux rappeler.

De plus j'ai été témoin d'une époque extraordinaire, celle de l'avènement des grandes découvertes qui ont transformé la vie de chacun de nous.

J'ai vu à l'oeuvre dans notre ville, les personnages qui évoluaient dans les domaines publics, religieux, de l'éducation et de l'industrie et j'ai tenté de faire revivre, quoique brièvement la vie de tous ces hommes, de toutes ces femmes qui ont continué, dans l'enthousiasme et sans compter, l'oeuvre des pionniers.

C'est à l'aide des traditions familiales et locales, de mes souvenirs personnels et d'une documentation amassée au cours des années que j'ai retracé ces étapes. De plus, je désire remercier les personnes qui ont prêté et permis la publication de différents extraits de livres, de documents et de photographies.

Le meilleur témoignage que nous puissions rendre à ceux qui nous ont précédés, c'est de rappeler tout ce qu'ils ont fait pour rendre possible notre monde d'aujourd'hui.

E.C.R.

FONDATION ET CROISSANCE

LA FONDATION

Nous sommes en 1815, année de la fondation de Drummondville. Le Canada que des Français ont ouvert à la civilisation a été conquis par l'Angleterre.

Les Etats-Unis d'Amérique, nos voisins, après avoir proclamé victorieusement leur indépendance, ont renoncé à s'emparer de nos territoires, grâce à la bravoure des Canadiens français et anglais réunis.

Le Gouvernement britannique sous George III a décidé d'accélérer la colonisation dans notre pays, afin d'établir ses nombreux soldats démobilisés, tout en protégeant davantage sa conquête.

Comme un des sites de colonisation, il a choisi les bords de la rivière St-François, au coeur même de la province de Québec.

Plusieurs établissements français existaient déjà sur les rives du fleuve St-Laurent, à l'embouchure ou à proximité de cette rivière, tels Pierreville, St-François du Lac, La Baie du Febvre, Nicolet Sorel et Trois-Rivières.

Le gouvernement concéda donc des terres à ses officiers et soldats et les établit à l'endroit appelé peu après "Drummondville" en l'honneur du gouverneur du temps, Sir Gordon Drummond, à environ 30 à 40 milles des agglomérations françaises concentrées sur le bord du fleuve.

Le Général Frederick George Heriot, commandant au régiment des Voltigeurs, qui s'était distingué par sa bravoure sur les champs de bataille, fut choisi pour diriger cet établissement. Il était d'ascendance française suivant l'arbre généalogique de la famille Heriot datant de l'expulsion des Huguenots de France.

Voici, traduit du journal "The Spokesman" de Drummondville en date du 12 mai 1939, un extrait d'un article signé par M. James Harrison de Montréal, lequel vécut à Drummondville au-delà de vingt ans et s'intéressait vivement à l'histoire des cantons de l'Est:



9.266 Le fondateur de Drummondville, le major-général Frederick-George Heriot, 1786-1843, Musée McCord, Montréal.

DRP
4.

“Un jour du mois de mars dernier, je reçus de la famille Heriot de Upper Ave. Montréal, une invitation à aller les visiter et à voir l’arbre généalogique des Heriot depuis l’expulsion des “Huguenots” de France, et couvrant par conséquent trois cents ans.

Les Heriot de Montréal, de Magog P.Q., de Georgeville P.Q., sont des descendants de George Heriot, cousin du Major Général Heriot qui repose dans le cimetière St. George sur la rue Hériot à Drummondville.

L’Hôpital Heriot d’Edimbourg, Ecosse, fut fondé par George Heriot.

Après l’expulsion, la famille Heriot vécut quelque temps dans le nord de l’Angleterre, puis à l’île Jersey, une île de La Manche, et c’est à cet endroit que naquit le Major Général Heriot en 1786”.

Son père était Roger Heriot, médecin et sa mère Anne Nugent. Il était célibataire et mourut à Drummondville le 28 décembre 1843.

Doué de grandes qualités, il était à la hauteur de la tâche qu’on lui confiait. Sa noblesse de caractère, sa largeur de vue devaient réussir sans trop de heurts à rapprocher quelque peu sur ce petit coin de terre, des descendants de ces deux grands peuples qui s’étaient combattus depuis des siècles, et destinés à vivre côte à côte dans cette contrée du Canada.

Ces deux nations ont donné au monde, chacune de leur côté maintes preuves de leur génie, de leur courage, et de leur industrie. Pourquoi ne sauraient-elles pas réussir ensemble à faire de ce grand pays le plus heureux qui soit, avec tout ce que cela comporte.

La date de la fondation de Drummondville, “le 14 avril 1815” mentionnée par le notaire J.C. St-Amant dans son livre “**L’Avenir**” est contestée par des historiens. Nous avons cependant le témoignage d’un homme qui a connu personnellement le Général Heriot; le Rév. Louis C. Wurtele, ancien pasteur anglican d’Acton Vale, qui était allié à la famille de Robert Nugent Watts, cousin du Général. C’est en compagnie de ce dernier que Frédérick-George Heriot passa les dernières années de sa vie à Comfort Cottage. Le document reproduit

ci-après et que nous traduisons nous a été gracieusement fourni par la famille Wurtele.

Allocution prononcée par le Rév. Louis C. Wurtele
lors du **Centenaire de Drummondville en 1915**
(Traduit de l'anglais)

Mesdames, Messieurs,

Il m'a fait grandement plaisir d'accepter la cordiale invitation du comité du Centenaire de venir adresser quelques mots en français et en anglais, près du tombeau de feu le Général Frédérick Hériot, lui qui a donné naissance à la ville de Drummondville il y a cent ans, le 14 avril 1815.

Le distingué général et ses officiers avaient servi sous les drapeaux dans la guerre avec les américains en 1812 et 1814, et en reconnaissance de leurs services, des octrois de terres leur avaient été accordés dans les townships de Grantham et de Wickham.

Afin de prendre possession de ces octrois, le major général Hériot et ses officiers, après leur licenciement de l'armée, à la fin de la guerre, avaient remonté la rivière St-François dans de grands bateaux à fond plat (scow). Ils atteignirent l'île située en face de l'endroit où est aujourd'hui Grantham Hall et sur cette île, ils passèrent la nuit du 14 avril 1815.

Il bâtit une vaste maison en bois, sur le bord de la rivière St-François et l'appela "Comfort Hall".

Mais avant de continuer ce récit, permettez-moi de dire quelques mots de ma famille, pour vous faire connaître les circonstances qui font que je connais bien la ville de Drummondville. Je suis né à Québec en 1831, de Jonathan Wurtele et Louise Sophia Campbell, son épouse. A la mort de Josias Wurtele son père, en 1834, il hérita des seigneuries de Rivière David et Deguire.

Mon premier souvenir de mon père remonte à 1837, durant la rébellion dirigée par le docteur Wolfred Nelson et Papineau; je me rappelle m'être tenu à ses côtés, avec le notaire Benjamin Therrien, pour recevoir le serment d'allégeance des habitants.

Drummondville, où vivait M. R. Nugent Watts, mon cousin par mariage, n'était qu'à 24 milles de Rivière David.

Nous le visitions souvent, y demeurant trois à quatre jours. La première fois que j'y allai, étant présenté au Général Heriot, il me demanda mon nom; je m'appelle Louis, lui dis-je, et il continua en disant "Louis-Philippe"; Louis-Philippe régnait alors en France.

Maintenant, quant à une date dont je suis certain: Pour nous préparer aux saints rites de la Confirmation, mon frère Arthur et moi-même nous rendîmes à Drummondville pour assister aux sermons donnés par le Rév. Mr. Ross sur le Catéchisme, et nous avons passé deux semaines à Grantham Hall. Mon frère avait plus de quinze ans, et moi moins de quinze ans, et Mr. Watts qui aimait à rire et à badiner, appelait mon frère "long fifteen" (grand quinze ans) et moi "short fifteen" (petit quinze ans). Ainsi en ajoutant 14 ans à la date de ma naissance (1831) j'obtiens 1845 et en déduisant cela de 1915, cela fait 70 ans durant lesquels j'ai fréquenté Drummondville. Nous avons été confirmés par feu le Rév. George Mountain évêque de Québec, dans l'église St. George de Drummondville.

C'est le général Heriot qui a tracé le plan du village de Drummondville, et qui a donné son nom et les noms de ses amis aux rues; ainsi il y a la rue Hériot, la rue Lindsay, Brock, etc.

Onze ans après la fondation, le village fut complètement ravagé par le feu qui ne laissa intacts que quatre édifices: les deux églises et deux hôtels.

Le général Heriot s'empessa de porter secours à tous ceux qui avaient souffert de l'incendie.

Quoi qu'officier britannique, il avait servi durant plusieurs dures campagnes dans des régiments composés presque exclusivement de canadiens français, et était par conséquent en état d'apprécier les belles qualités de ceux qui servaient sous ses ordres.

Il avait comme principe de promouvoir les bons sentiments entre Français et Anglais, comme aussi entre catholiques et protestants, disposition qui devrait toujours exister dans notre province, et aucun

témoignage ne fut plus grand de la perte éprouvée par toute la population lors du décès de ce grand général, que la scène touchante où l'on vit le Curé de Drummondville venir verser des larmes sur la tombe de son vieil ami qui avait été le fondateur de Drummondville.

Le Major Général Frédérick George Heriot mourut à sa résidence de Comfort Hall, le 29 décembre 1843 des fièvres typhoïdes; il était né à l'île Jersey et mourut à l'âge de 57 ans.

Les funérailles eurent lieu le Jour de l'An 1844, et toute la population de Drummondville suivit le cortège funèbre, conduit par le Rév. M. Ross, Ministre Anglican, et le Rév. M. O'Grady Curé catholique ainsi que l'Abbé Lefrançois qui était en visite.

Honneur à qui honneur est dû est une parole de l'Écriture, et celui qui a fondé Drummondville il y a cent ans, mérite certainement d'être honoré.

Il respectait la sincérité où qu'elle se trouvait, et honorait ceux qui étaient sincères, qu'ils soient catholiques romains ou protestants, et c'est le moyen de vivre en paix avec tous les hommes autant qu'il est possible en nous de le faire.

Marchons en suivant ses traces, et mon dernier mot à ceux qui sont ici présents est "Honni soit qui mal y pense".

(Signé) Louis G. Wurtele.

Drummondville P.Q. 1er juillet 1915.

LES PIONNIERS

Les premiers colons arrivés à Drummondville en 1815, étaient des soldats et en presque totalité de langue anglaise. Mais bientôt des résidents des vieux établissements français vinrent se joindre à eux. Comme ils avaient déjà vécu cette aventure extraordinaire de transformer une épaisse forêt en champs de blé, en jardins plantureux où s'élevaient graduellement des foyers confortables, ces colons français apportaient avec eux l'expérience de l'agriculture et des différents métiers, et furent d'un grand secours pour ces anciens soldats.



Défricheurs, Dessin de C.W. Jefferys, coll. Imperial Oil.

9,267

La petite colonie armée de courage, se mit à la besogne d'abattre un à un tous ces arbres géants, à la hache et à force de bras.

Les colons s'aidaient les uns les autres à bâtir les maisons de bois rond qui seraient leurs foyers, à y ériger les cheminées de pierre des champs qui leur permettraient de cuire les aliments et de se chauffer durant l'hiver, puis à creuser des puits et à essoucher.

A force de bras encore, et munis simplement de pics et de pelles ils creusèrent des fossés, des rigoles, des canaux afin d'assécher ces terrains imprégnés d'eau. Ils tracèrent des chemins, des routes afin de pouvoir communiquer entre eux.

On devint alors comme une grande famille, chacun ayant besoin de l'autre, on apprit la conciliation.

On apprit à apprécier à sa valeur l'être humain caché sous des dehors quelconques, à estimer ce rustre qui était toujours prêt à partager le peu de son avoir avec le voisin dépourvu; qui donnait des jours et des semaines de son temps, sans même penser à réclamer un salaire;

qui pouvait aussi prêter une somme d'argent sur simple parole, et sans charger d'intérêt.

La parole donnée était sacrée; on avait au plus haut point le sens de l'honneur.

Au milieu de la misère, des privations de toutes sortes, du dénuement des premières années, partagés par tous, une amitié s'atablit entre ces colons venant des endroits les plus divers; et qu'importait alors qu'on fut français, anglais, allemand ou autres? ...

Cette amitié réciproque éclaira les débuts difficiles de cette petite colonie des Cantons de l'Est, (Eastern Townships), et contribua à imprimer un élan de compréhension mutuelle qui dure toujours après plus de cent-cinquante ans.

LES PREMIÈRES RUES DE LA VILLE

La rue principale, la grand'rue comme on l'appela longtemps, avait reçu le nom d'Heriot dès le commencement de la petite colonie tout d'ailleurs comme le nom de Drummondville avait été choisi pour cette future grande ville dès sa naissance.

Partant du chemin St-Georges, cette rue n'était qu'un sentier battu vraisemblablement depuis des siècles par les Indiens qui fréquentaient la région et se rendaient en suivant les méandres de la rivière vers d'autres petites colonies indiennes, situées ici et là, en amont et en aval.

Des colons anglais venus des Etats-Unis, des Loyalistes, établis aux alentours de Sherbrooke, Richmond (autrefois Shipton) empruntaient aussi ce sentier pour se rendre aux établissements français situés sur le fleuve: St-François, Pierreville, Sorel, Trois-Rivières, lesquels étaient pour ces gens, vers 1800, les sources de ravitaillement les plus rapprochées au Bas-Canada.

Dès les premières années de la petite colonie, des établissements commerciaux commencèrent à apparaître sur la rue Hériot, en bas de la ville. Ils alternaient avec des maisonnettes ou résidences plus ou moins cossues et on y trouvait des magasins, hôtels et différents corps

de métiers. Quelques rares professionnels, notaires, médecins, avocats, s'y installèrent graduellement.

Au-dessus de la rue, on commença à voir quelques enseignes se balancer et comme plusieurs citoyens ou colons ne parlaient que l'anglais, d'autres que le français, et plusieurs autres ne savaient même pas lire, on avait contourné la difficulté. Ainsi, un fer à cheval indiquait un forgeron; une tête de cheval, un sellier; un pain, un boulanger et ainsi de suite. On ne perdait pas de temps à discuter de bilinguisme ou d'unilinguisme et on se comprenait très bien. Le Rév. Wurtele raconte même qu'un hôtel arborait une enseigne portant d'un côté le nom de BOISVERT et de l'autre GREENWOOD.

Elle était alors très hospitalière cette vieille rue Hériot du bas de la ville. Devant chaque établissement commercial on avait érigé plusieurs poteaux munis d'anneaux de fer pour y attacher les chevaux. Puis, au bas de la côte, près de la Banque de Montréal actuelle, on avait canalisé une source dans un abreuvoir pour les animaux qui y passaient. En hiver, les enfants venaient glisser en traîneaux tout à leur aise, la circulation ne constituait pas un grand danger.

Vers 1900, la rue Hériot n'était encore qu'un chemin de terre ordinaire, dans tout son naturel, avec ses ornières, ses flaques d'eau après les pluies, ses petits tas de fumier correspondant à chaque poteau où on attachait les chevaux, ses bancs de neige en hiver et quelques bouts de trottoirs de bois vétustes, la longeant par-ci, par-là. Mais de magnifiques arbres, des grands ormes, des érables, des saules, la bordaient de chaque côté et en faisaient malgré tout, une avenue somptueuse.

Avec les années, les constructions s'échelonnèrent le long de la rue sur une distance d'environ un mille jusqu'à un moulin à scie appelé alors Henri Vassal, et plus tard, Alexandre Mercure, des noms des deux propriétaires successifs.

Les rues Brock, Lindsay et Dorion existaient en même temps, mais se confinaient presque entièrement entre le chemin St-Georges et l'endroit où passe aujourd'hui le chemin de fer Canadien National.

Le chemin St-Georges, commençant à la traverse de la rivière St-François, formait l'importante intersection avec la rue Brock et

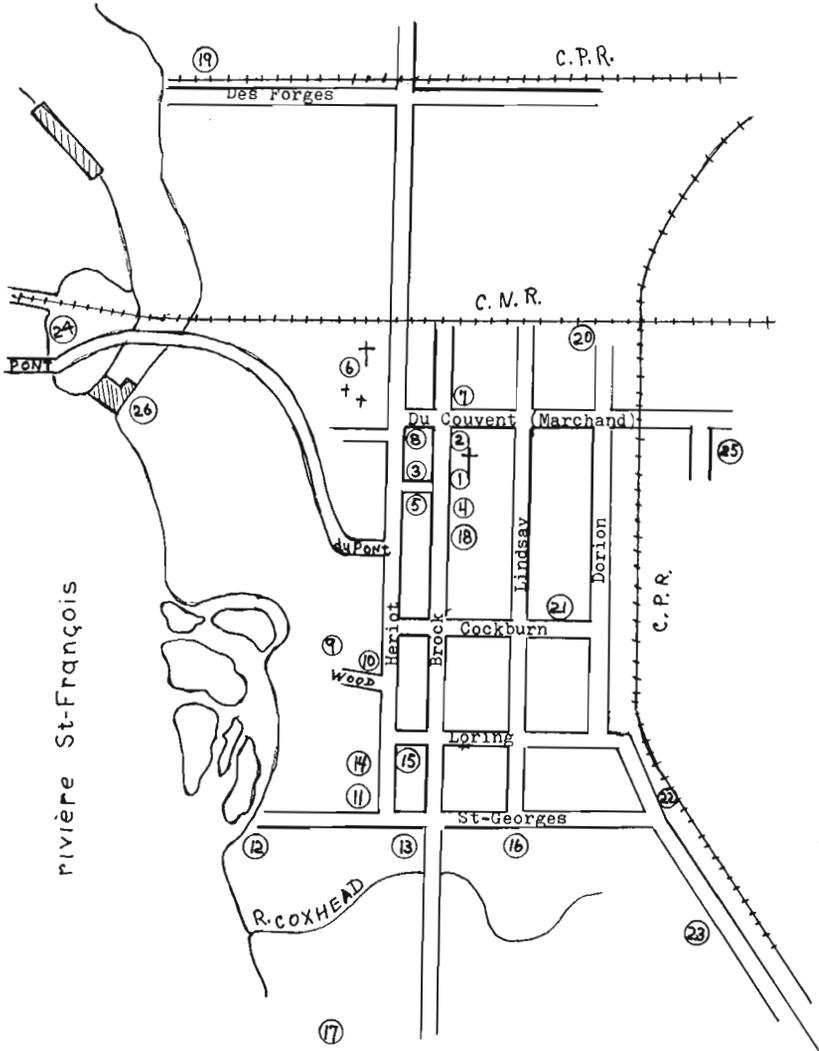
Carte 1

DRUMMONDVILLE AVANT 1900

- 1 - Site de la première église St-Frédéric et des 3e et 4e.
- 2 - Le premier cimetière catholique. Disparu.
- 3 - Site de la 2e église. Disparue.
- 4 - Site du premier presbytère, puis du marché public. Disparu.
- 5 - Première école des Frères, puis bureau de poste. Disparus.
- 6 - Église anglicane St-George et cimetière.
- 7 - Premier couvent, puis hôpital et hospice. Disparu.
- 8 - Bureau d'enregistrement. Disparu.
- 9 - Place d'armes.
- 10 - Première école et chapelle. Disparue.
- 11 - Salle de la Société d'agriculture, (Hall). Disparue.
- 12 - Traverse, bac. Disparue.
- 13 - Magasin Marler. Disparu.
- 14 - Hôtel Boisvert. Disparu.
- 15 - Maison Watts (Pinard).
- 16 - Maison Mitchell (Marchessault).
- 17 - Comfort Hall-Grantham Hall. Disparu.
- 18 - Maison Montplaisir.
- 19 - Les Forges, Disparues.
- 20 - Station du Canadien National.
- 21 - Manufacture de voitures Pépin. Disparue.
- 22 - Première station du Pacifique Canadien. Disparue.
- 23 - Fonderie Gosselin.
- 24 - Vieux moulin à farine. Disparu.
- 25 - 2e couvent des Soeurs de la Présentation.
- 26 - Barrage hydroélectrique.

9.268

CARTE I - DRUMMONDVILLE avant 1900



DRC
2.

continuait par le petit village Robidoux, aujourd'hui le quartier St-Pierre. Ce fut longtemps la seule route à suivre, en passant par une litanie de petits villages, pour se rendre à Sorel, St-Hyacinthe et Montréal, et ce, jusqu'à la construction de la route Transcanadienne.

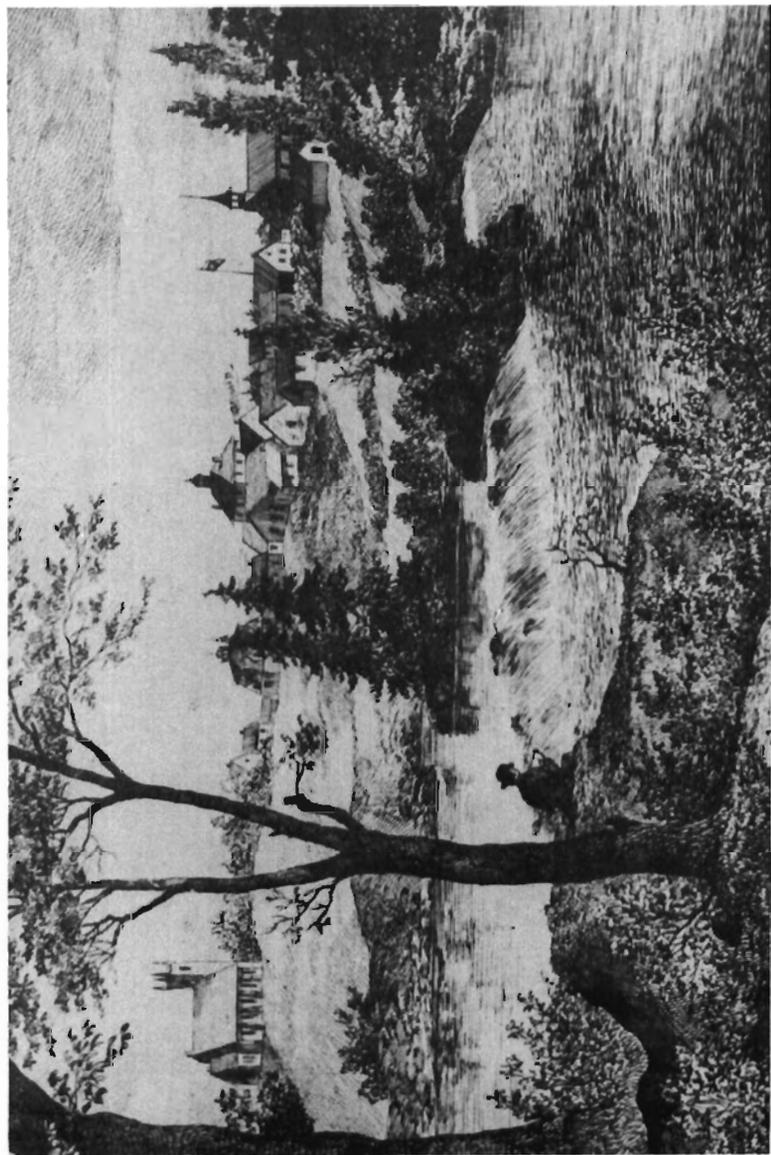
Les rues transversales Loring et Cockburn, partant d'Hériot, se terminaient à la voie du Canadien Pacifique. La rue Marchand, appelée longtemps rue du Couvent, allait jusqu'au 3ème rang et conduisait au 2ème cimetière.

La rue des Forges connut quelques années d'activité intense grâce à l'exploitation du minerai de fer dont le site de production était au bout de cette rue, près de la rivière. La compagnie avait construit un certain nombre de petites maisons de bois, toutes semblables, qui étaient louées aux ouvriers et qui bordaient toute la rue.

Au-delà de ces rues du vieux Drummondville, quelques maisons isolées ici et là, des fermes, du bois. Mais toutes ces rues au tracé rectiligne, un peu sévère, étaient ombragées d'arbres magnifiques.

Quand on voulait indiquer un endroit précis en ville, on disait toujours "c'est en haut ou en bas de la ville" et c'est la présence de la côte qui avait imposé cette distinction. C'est sur le plateau que les principaux édifices furent construits, sur le site et autour du parc St. Frédéric actuel. Par exemple si on examine le dessin de Mme J. V. Cooke exécuté vers 1875, on y distingue bien la première église catholique, sur le site de l'église actuelle, le premier couvent et l'église St. Georges.

Beaucoup de citoyens se souviennent encore du bureau de poste et des douanes érigé en face du parc, à l'endroit occupé par la Caisse populaire. Avant l'avènement du courrier à domicile chacun devait y passer pour "prendre sa malle" et on était toujours assuré d'y rencontrer des connaissances. Cet édifice avait lui-même succédé à la première école des frères.



9. 287

A l'autre extrémité du parc, le bureau d'enregistrement bâti en 1860 a réussi à durer plus de 100 ans; sous son toit ont siégé tour à tour le conseil municipal, le conseil de comté et la cour de justice. Les hôtels, les commerces, les banques, le marché installés dans ce voisinage répondaient à tous les besoins économiques et sociaux de la population, fonction qui s'est poursuivie jusqu'à nos jours.

Pour se faire une idée de l'aspect de la ville au début du siècle, on peut se représenter des maisons de bois à pignons et lucarnes, avec galeries. Les terrains étaient tous entourés de clôtures plus ou moins rustiques mais qu'il fallait entretenir; c'était indispensable pour empêcher les animaux errants de saccager les jardins.



Maison du docteur A. Rajotte; type des anciennes maisons entourées de galeries. Coin Lindsay-St-Georges.

Comme de nos jours, il y avait locataires et propriétaires; mais même ceux qui habitaient leur propre maison et dont les terrains avaient fait partie des successions Watts et Newton devaient leur payer une redevance annuelle. On disait que c'était pour "le fond de la terre", c'est-à-dire qu'il restait toujours un montant de \$100.00 ou \$200.00 dont on n'acceptait jamais le paiement et sur lequel étaient dûs des intérêts à chaque année.

Cependant, les notables de la ville avaient fait bâtir de confortables résidences dans le style de l'époque; quelques-unes subsistent encore, mais beaucoup sont disparues.



LA MAISON H. M. MARLER

La maison du Général Frédéric George Heriot, nommée "Comfort Cottage", datait du tout début de la ville; elle était construite de bois. En 1846 elle fut reconstruite en pierre, au même endroit, par son héritier Robert Nugent Watts, qui lui donna le nom de "Gratham Hall".

Cette résidence passa plus tard à la famille Newton, puis fut acquise en 1908 par M. Herbert Meredith Marler, N. P. dont l'ancêtre, George Leonard Marler avait été un des pionniers de Drummondville.

Etant devenu propriétaire de cette maison historique, M. Marler y fit de nombreuses altérations et embellissements. C'était une vaste maison de pierre située près de la rivière, dans un immense parc qui devint plus tard le premier Club de Golf de Drummondville.

Cette résidence était imposante avec son beau portique, ses fenêtres de style français ouvrant sur la terrasse entourant la maison. Des grands arbres et une profusion de fleurs et de plantes complétaient la beauté de ce site merveilleux.

Monsieur Marler venait y passer l'été avec sa famille. La maison ayant été incendiée en 1922, la famille ne revint plus à Drummondville. M. Marler fut nommé ambassadeur au Japon et par la suite à Washington. Les ruines de l'édifice subsistèrent longtemps, entr'autres les terrasses bordées d'une balustrade de pierre.

Monsieur Marler avait fait don à la ville de Drummondville d'une magnifique statue représentant les "Trois Grâces", à être placée au centre d'une fontaine dans le petit parc en face de l'église St-Frédéric.

L'oeuvre d'art fut donc installée, et chacun voulut voir de près cette pièce célèbre; elle semblait de métal doré et le soleil aidant faisait ressortir l'anatomie gracieuse de ces trois déesses de la beauté.

Mais tous ne le voyaient pas ainsi et on cria au scandale. Alors pour calmer la pudeur offensée, on habilla les Trois Grâces d'une épaisse couche de peinture verte; ceci modéra un peu le courroux, mais c'était leur départ que l'on voulait.

Et un jour on s'aperçut que les Trois Grâces étaient disparues. Elles avaient fui vers un oasis de paix au centre d'une petite pièce d'eau dans un jardin hospitalier, sous l'ombrage des grands arbres.

RÉSIDENCE DE W. J. WATTS (A. PINARD)

La résidence de William J. Watts, fils de R. Nugent Watts, héritier de Heriot, était située entre les rues St-Georges, Hériot, Lowring et Brock. A la fin du siècle dernier, ce quadrilatère était entouré d'une haute palissade cachant complètement à la vue de l'extérieur le magnifique jardin attenant à la maison située au coin Hériot et Lowring, habitée aujourd'hui par Mme Arthur Pinard.

Au centre, une pergola supportait une vigne, puis un petit potager voisinait avec des arbustes divers, des massifs de fleurs, des pommiers et autres arbres fruitiers complétaient ce petit paradis terrestre. On y avait également installé des ruches.



Maison Watts-Pinard. Coin Hériot-Loring.

Voici un petit incident qui s'y rapporte: le jardinier qui prenait soin du domaine, s'apercevait que les pommes disparaissaient bien vite; alors pour reconnaître les mécréants qui venaient les voler, il imagina d'arroser les pommiers avec une solution d'un vomitif, et, le lendemain, il pourrait identifier les voleurs. Le village n'était alors qu'une petite agglomération de gens qui tous se connaissaient entre eux.

Mais M. Watts avait un jeune fils d'une douzaine d'années appelé Bob, et qui fréquentait l'école avec les garçons du village. Bob avertit donc ses amis de bien laver les pommes quand ils viendraient en voler, pour éviter d'être malades et démasqués. Et c'est ainsi que le jardinier ne put identifier ses voleurs de pommes, malgré sa grande ingéniosité.

Ce jeune fils de M. Watts mourut à l'âge de 18 ans et fut inhumé dans le caveau de la famille sur le terrain du premier Club de Golf de Drummondville Ouest, terrain qui faisait partie de la succession Hériot, Watts, Newton.

Un autre petit fait concernant la famille de W. J. Watts, (extrait du journal de Louis C. Wurtele). Le ministre anglican d'Acton Vale était apparenté à la famille Watts et ils se visitaient souvent.

Par un bel après-midi d'été madame Wurtele et des membres de sa famille étaient venus voir leurs parents, mais M. et Mme Watts étaient partis de l'autre côté de la rivière chez les Sheppard.

Madame Wurtele ne fut pas déçue pour autant; elle monta à l'étage de la maison, ouvrit la fenêtre donnant sur la rivière et étendit au dehors un drap blanc; puis elle rassura ceux qui l'accompagnaient leur disant: ils ne tarderont pas.

Comme de fait, on entendit bientôt le bruit des rames sur l'eau de la rivière. M. et Mme Watts revenaient amenant avec eux les Sheppard. Le téléphone n'existait pas encore, mais on trouvait tout de même le moyen de communiquer.

Monsieur William J. Watts était avocat et avait son bureau presque en face de sa résidence, où fut longtemps le bureau d'assurance Courchesne & Courchesne, édifice qui avait été construit par M. Ena Girouard, notaire. M. Watts fut longtemps député du comté de Drummond à Québec. Après la mort de son fils unique, il alla demeurer à Montréal où il avait été nommé Régistrateur.

LA MAISON TRENT

La maison Trent, grande maison de pierre, est située dans le Parc des Voltigeurs, sur la rive Nord de la Rivière St-François. En examinant de près on constate que la partie nord semble plus ancienne: les fenêtres et la maçonnerie sont différentes, ce qui indiquerait que la construction en a été faite en deux époques assez éloignées.

Or, d'après le curé Bergeron, ancien curé de Wickham, qui a fait des recherches à ce sujet: *"un capitaine de la Marine Royale, du nom de Joseph Chapdelaine, aurait été propriétaire de ces terrains de 1805 à 1835. On peut donc supposer qu'il a eu le temps de défricher ce lopin et d'y bâtir maison"*.



9. 269

Maison Trent. Parc des Voltigeurs.

Toujours d'après le curé Bergeron, *"en 1835 cette terre était devenue la propriété de Henry Menut, député du Comté de Drummond, et lorsque George Norris Trent, Lieutenant de la Marine Royale, s'adressa au gouvernement pour obtenir une concession de terre dans les Cantons de l'Est, pour s'y établir, on le référa au député Menut.*

Il semble bien qu'une maison quelconque était déjà construite à cette date de 1836, puisqu'il s'y installa avec sa fille Dorothy et son fils Henry".

Il vécut à cet endroit jusqu'au mariage de sa fille à William Robins. Il retourna alors en Angleterre, son pays d'origine, avec son fils Henry. Il y mourut huit ans après.

Après la mort de son père, Henry qui avait promis à une jeune demoiselle de lui revenir, revint en effet à Drummondville et épousa Elisa Caya, dont il avait toujours gardé le souvenir, le 1er mai 1854.

De cette union de Henry Trent à Elisa Caya sont nées sept filles: Annette-Dorothy, Henriette, Georgie, Francesca, Lillie, Minnie et Marguerite, et trois garçons: Frédéric, Norris et Robin.

On peut donc présumer que c'est Henry Trent qui aurait agrandi la maison telle qu'elle est aujourd'hui, pour y loger sa famille.

Deux de ses fils, Norris et Robin étant morts à la guerre de 1914, le domaine Trent continua à être entretenu par Frédéric et sa mère, laquelle mourut en 1936; son père était décédé auparavant au début du siècle.

Frédéric Trent, célibataire, continua à occuper le manoir jusqu'à sa mort en 1962.

Autrefois on accédait à la maison par une double entrée en demi cercle, bordée d'arbres.

Des bosquets d'églantiers odorants, d'arbrisseaux et fleurs, un verger de pommiers, et le magnifique bois de pins ornaient les alentours.

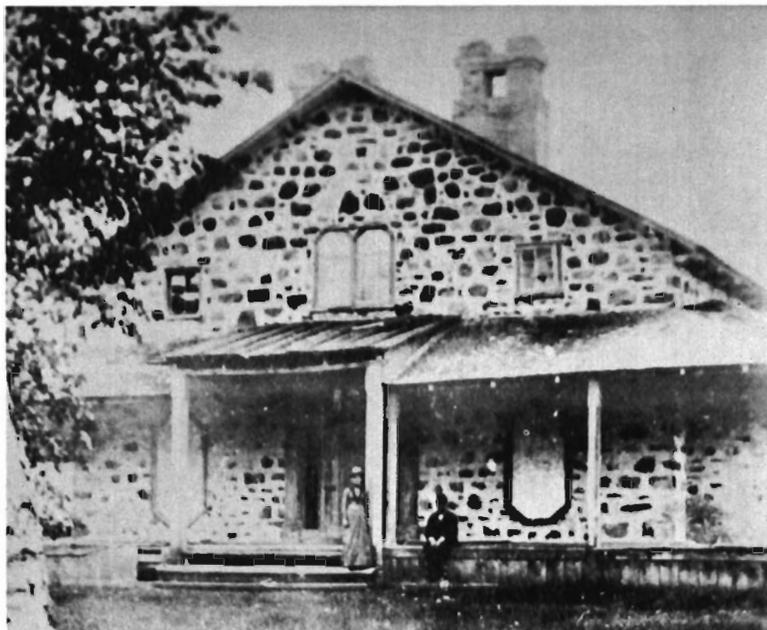
(Les renseignements sur la famille Trent sont dûs à madame Marguerite Poirier Caya, fille de Annette-Dorothy Trent, épouse du Dr. Emile Poirier.)

Ce magnifique domaine maintenant propriété du Gouvernement du Québec, porte le nom de parc "des Voltigeurs", ce nom rappelle celui d'un régiment commandé par Frédéric George Hériot, notre fondateur; mais la résidence elle-même demeure toujours "La Maison Trent", qui a déjà été désignée sous le nom de "Woolycap Hall".

Le Parc des Voltigeurs constitue un site merveilleux à mi-chemin entre Montréal et Québec. Il accueille les vacanciers de la région et de points très éloignés, amateurs de camping et de belle nature.

LE CHÂTEAU COOKE

Le Château Cooke, situé sur la rive Nord de la rivière, vis-à-vis Drummondville, avait été construit par un M. Thomas Sheppard, puis était devenu la propriété de M. Valentine Cooke, riche marchand de bois. Son premier propriétaire lui avait donné le nom de "Fairymead".



9.270 Château Cooke. Coll. des Frères de la Charité. DRE II.

C'était une maison de pierre très imposante, avec son énorme cheminée, sa serre attenante remplie de fleurs exotiques et entourée d'un magnifique jardin. Cette maison fut incendiée vers la fin du siècle dernier, mais au début de 1900 les ruines subsistaient encore, dont les murs et la grande cheminée de pierre ainsi que des plants de fleurs vivaces, rosiers, lilas et autres. Ce fut longtemps un endroit de pique-niques.

Il se rattache à cette maison une petite idylle, racontée par madame Marie Comtois Dussault, concernant une fille de monsieur Cooke, Marguerite. Elle était d'une grande beauté et avait été remarquée bien spécialement par un jeune homme du nom de Arthur Hébert; ils s'étaient rencontrés dans des réceptions mondaines comme il s'en faisait souvent, et Marguerite ne restait pas indifférente à cette attention du jeune homme.

Cependant le père de Marguerite ne voulant pas que sa fille épouse un canadien-français, fit tout pour mettre fin à ces rencontres, mais les deux jeunes gens trouvèrent un autre moyen de communiquer. Non loin de la maison Cooke, il existait un arbre énorme dont le tronc possédait une ouverture assez bien dissimulée. C'était une boîte aux lettres idéale, et chaque jour le jeune homme allait déposer un billet et en rapportait un.

Un ami de la famille décida monsieur Cooke à la conciliation puisqu'il s'agissait du bonheur de sa fille, et il consentit enfin à recevoir le jeune homme venant demander la main de Marguerite.

La cérémonie eut lieu à l'église catholique où des places avaient été réservées pour les parents protestants de la mariée, le 11 mai 1875. Il était d'usage courant lorsque les deux conjoints étaient de religions différentes que les fils soient élevés dans la religion du père, et les filles dans la religion de la mère. Monsieur Cooke était protestant et sa femme catholique.

Sur le terrain du château, on a construit une maison de retraites fermées, dédiée à "Marie reine des coeurs". Ceux qui ont l'avantage d'aller se reposer dans cet endroit enchanteur, peuvent revivre par la pensée les somptueuses réceptions d'autrefois: les concerts, danses, thés, garden-party qui se déroulaient alors, les jeunes filles vêtues de leurs toilettes romantiques du temps, et les jeunes garçons coiffés un peu comme aujourd'hui, avec leurs favoris. Ils pourront refaire en imagination les randonnées à cheval à travers les bois, les jeunes filles dans leur costume d'amazone, et suivie par un écuyer, car les jeunes filles ne sortaient jamais seules, elles étaient toujours accompagnées d'une gouvernante ou d'un membre de la famille. Comme il y a loin de cette époque!

LA MAISON WILLIAM MITCHELL (J. L. MARCHESSEAUT)

Monsieur William Mitchell à qui nous devons le chemin de fer "Drummond", nommé aujourd'hui Canadien National et traversant notre ville, était un homme d'initiative; il fut le promoteur du premier éclairage des rues à l'électricité à Drummondville. Il avait été élu maire en 1897, 1902, 1903 et nommé sénateur.



Maison Mitchell-Marchessault. Rue St-Georges.

9.288

En 1894 il avait érigé sur la rue St-Georges, sa résidence vraiment somptueuse, avec ses boiseries d'acajou, ses murs tapissés de soie ses foyers de marbre, une serre attenante remplie de plantes rares, avec son immense jardin français bordé de chênes, parsemé de plates-bandes et de massifs fleuris, son jet d'eau au centre, son kiosque abritant une source; c'était princier.

Cette maison avait remplacé une première résidence en bois que l'on disait très belle mais qui fut incendiée. Même les dépendances situées à l'arrière avaient grande allure; les écuries pouvaient recevoir sept chevaux et des voitures.

Madame Mitchell était Mlle Dora Goddeard de St-Hyacinthe. Les Mitchell n'avaient que deux garçons, mais monsieur Mitchell avait plusieurs nièces, entr'autres les demoiselles Houston, filles de sa soeur. Mme William Houston, et ces jeunes filles aidaient à égayer les belles réceptions d'autrefois, dans ce magnifique décor.

Quelques années après, leurs deux fils durent aller étudier à Montréal; Walter, avocat, devint ministre au Parlement de Québec, puis Juge de la Cour Supérieure; et Alsey devint courtier. Les Mitchell se trouvant bien seule dans cette grande maison, la mirent en vente, et elle fut alors acquise par monsieur J. L. Marchesseault, marchand, dont la famille l'a toujours habitée depuis.

Jusqu'à ces toutes dernières années le parc fut entretenu soigneusement, avec ses fleurs, ses pelouses, ses allées sablées, ses beaux arbres.

Mais comme le progrès a souvent des raisons que la raison n'a pas toujours, le magnifique parc qui a fait bien longtemps l'orgueil de Drummondville, devra bientôt disparaître pour laisser la place à une route moderne, mais c'est avec nostalgie que nous verrons se transformer ce beau site d'autrefois.

LA MAISON MILLAR

Sur la rive nord, près du vieux pont, se dresse la maison Millar toute enfouie dans les arbres et la verdure en haut d'un coteau. D'après M. Leslie Millar qui l'habite avec ses deux soeurs, cette maison fut construite par son grand-père Robert Millar vers 1850. Il faut souligner que cette propriété appelée longtemps Lord's Farm a toujours été occupée par la même famille. Ce domaine avait été acheté par James Millar, un compagnon et ami du général Hériot puisque sa signature apparaît comme témoin sur le testament du fondateur.

La maison occupe le site de Lord's Tavern qui était une sorte d'auberge pour les voyageurs qui se déplaçaient sur la rivière ou la route qui la suivait. On peut rappeler ici que la rive nord de la rivière St-François a connu beaucoup d'activité au siècle dernier. Même avant la fondation de Drummondville, notre région n'était pas un désert. On circulait par la rivière et une route, assez mauvaise, reliant St-François et Pierreville à Richmond à travers les cantons de Wendover et Simpson. Des maisons servaient de relais, surtout près des principaux obstacles à la navigation qui obligeaient à des portages. C'est ainsi qu'on pouvait faire étape chez Spicer à l'équerre de St-Zéphirin, Lord's Tavern près de la grande chute de Drummondville, chez Menut aux rapides Hemming, où se trouve maintenant un barrage. Des colons se sont éta-

blis de ce côté de la rivière et les industries du bois et de la tannerie ont été à l'origine de petites agglomérations dont les traces étaient visibles au début de ce siècle. Une école protestante fut même ouverte vers 1855 sous la direction de M. Traverse; cette maison était située près du chemin qui conduisait au château Cook. Elle fut plus tard convertie en chalet et portait le nom de "Odabin Cottage", d'après un mot indien qui signifie "lieu de repos".

Pendant longtemps, le nom des Millar a été associé à la fonction de maître de poste et de régistreur avec M. Charles Millar et son fils Ivan. Plusieurs autres descendants de cette famille pionnière habitent encore notre ville.

LA MAISON MONTPLAISIR

Cette maison au sommet de la côte, rue Brock, était une très belle résidence. Elle avait été érigée par monsieur J. Trefflé Caya, greffier de la cour, secrétaire du conseil de comté, et l'on retrouve son nom sur d'innombrables documents de la fin du dernier siècle et du commencement de 1900. Il habita plusieurs années cette maison, puis elle devint la propriété de M. J. Ovide Brouillard, commerçant de bois, qui était maire de Drummondville en 1909 et en même temps député de Drummond à Ottawa.



BIBLIOTHEQUE PRIVÉE
 COLLÈGE SAINT-BERNARD
 25, AVE DES FRÈRES
 DRUMMONDVILLE — P.Q.

Quelques années plus tard, cette propriété fut habitée par le Docteur Luc Hélie, médecin, et son épouse, née Alice Montplaisir.

Et monsieur J. O. Montplaisir s'en porta acquéreur. Il était Chevalier de l'Ordre du St-Sépulcre, et avait été maire de Drummondville en 1918-1920, et président de la Commission scolaire, vingt ans.

Homme d'affaires très actif, il érigea et exploita le premier garage d'automobiles à Drummondville.

Il avait complètement rénové la propriété, qui comprenait un petit parc jusqu'à la rue Lindsay, avec fontaine, de grands arbres et de nombreuses plantations car monsieur Montplaisir était un amateur de fleurs.

Monsieur Montplaisir étant décédé, la propriété fut vendue; le parc est disparu, et la vieille maison semble attendre dans la solitude, qu'on ait décidé de son sort.

MAISON DR. P. A. BÉRARD

Une autre résidence remarquable était celle du Dr. P. Ambroise Bérard, sur la rue Hériot, au bas de la ville, côté de la rivière. C'était une vaste maison à trois étages, dont le hall d'entrée était tout à fait original.

Deux escaliers tournants se joignaient à une mezzanine qui faisait le tour de l'étage et sur laquelle ouvraient les portes de différentes pièces.

La maison qui comportait à l'extérieur de vastes galeries comme on les aimait autrefois, était éloignée du chemin, laissant l'espace à des fleurs, des arbres et du gazon. La petite pharmacie attenante se prolongeait jusqu'à la rue.

Le Dr. Bérard était arrivé à Drummondville en 1859, il pratiqua la médecine jusqu'à un âge avancé, tout en s'intéressant à l'éducation dans notre ville. Ses collègues durant toutes ces années étaient le Dr. Gill et le Dr. W. Alexander. La maison est disparue pour faire place à un édifice commercial.

LA MAISON HEMMING

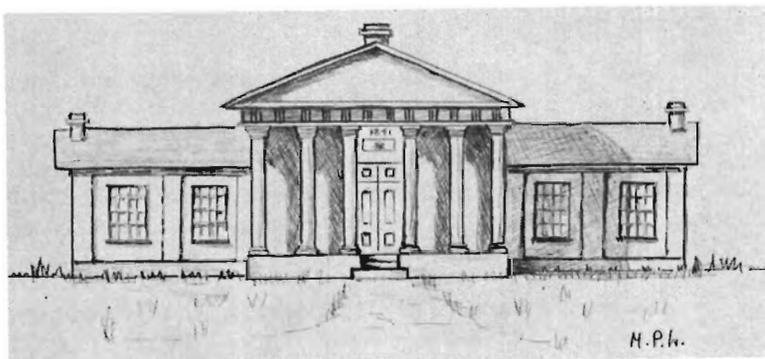
La maison Hemming avait un cachet de distinction; située sur le bord de la rivière St-François, (non loin de l'hôpital), elle était entourée de vastes terrains en partie boisés, allant jusqu'aux chutes qui portent le nom d'Hemming en l'honneur du propriétaire de ce domaine. Cette maison fut plus tard habitée par la famille de M. Tom Mitchell et fut acquise par les Frères de la Charité qui en firent leur résidence lorsqu'ils bâtirent un collège à cet endroit en 1907.

M. Edward John Hemming fut le premier avocat résident dans notre ville. Il fut un promoteur des plus actifs de l'établissement de meilleures voies de communication, organisant en 1871 une compagnie de chemin de fer à lisses de bois, qui fut exploitée durant un certain temps entre Sorel, Drummondville et l'Avenir. M. Hemming fut maire du village et député du Comté de Drummond, puis il fut nommé Juge de la Cour Supérieure.

LE HALL

La salle de la Société d'Agriculture appelée familièrement "le Hall", était située au coin Hériot et St-Georges, du côté nord-est. C'était un vaste édifice en bois, de lignes très classiques, formé d'un corps central et de deux ailes. La façade était décorée par un fronton triangulaire supporté par six colonnes. D'après un document de l'époque, il aurait été construit en 1841. Dans son étude sur les commencements de Drummondville, le R. F. Côme reproduit une lettre de l'abbé Ferland, historien, qui décrit Drummondville en 1848 et note l'existence d'une "maison de ville", sans doute une traduction de "town hall". Il s'agirait peut-être de cet édifice qui était employé pour toutes sortes de réunions: conseil municipal, conseil de comté, société d'Agriculture, concerts, conférences, même des réunions mondaines et des danses. Nous devons de nombreux récits de ces activités à d'anciennes citoyennes, dont Mme Marie Comtois Dussault et Mme Leight Moisan Hébert.

Le Hall devait être un édifice remarquable pour le temps car, sur le rôle d'évaluation de 1864, il est estimé au double de la valeur de l'église St-Frédéric. Devenu vétuste, il fut démoli vers 1895.



Le "Hall", salle de la Société d'agriculture, d'après un dessin ancien prêté par M. Leslie Millar.

LE MOULIN HANTÉ DES CHUTES SPICER

Ce moulin à farine existait au siècle dernier, vers 1837, à la chute Spicer, sur la rive Nord de la rivière St-François, à environ huit milles en aval de Drummondville.

Un meunier du nom de Hart l'avait exploité durant quelque temps mais l'avait abandonné on ne savait pourquoi. Pourtant, ce moulin avait été bien utile à tous les colons des alentours et même d'assez loin, leur permettant de convertir leurs céréales en farine.

Comme il devenait indispensable de pouvoir accommoder les colons de la région, les autorités du temps demandèrent à un jeune meunier, Charles Gariépy, de construire un nouveau moulin à farine sur la chute de la rivière St-François, en face du petit village de Drummondville, lui donnant en retour s'il réussissait à compléter ce moulin dans l'espace de six mois, la propriété du vieux moulin Spicer.

Or, il réussit à ériger l'établissement en trois mois. C'était un vaste édifice en pierre des champs. Il fut démoli pour faire place à l'érection du pouvoir hydro-électrique de la Southern Canada Power Co. Ltd. sur la rive Sud, en 1913.



DRNB
16.

9.271

Le vieux moulin à farine. Coll. M. J.C. Sicotte.

Charles Gariépy ayant parachevé la construction du moulin à farine de Drummondville, se prépara à aller prendre possession du moulin des Chutes Spicer.

Durant son séjour dans ce petit village de Drummondville, il avait fait la connaissance d'une jeune fille d'origine irlandaise, Elisabeth McGuire, et ils décidèrent de s'épouser. Le mariage fut béni le 21 novembre 1837 dans la première petite église de bois St-Frédéric.

Après la noce que l'on célébra comme il était d'usage: repas, chants, danses, les époux se préparèrent à partir pour leur nouvelle demeure au moulin Spicer. La glace n'étant pas encore prise et la température clémente, les mariés prirent place dans une chaloupe pour se rendre à l'endroit de leur résidence.

On était au milieu d'une nature sauvage: la rivière après avoir précipité ses eaux tumultueuses au bas de la chute de Drummondville, avec un bruit de tonnerre, poursuivait paisiblement son cours entre deux rives fortement boisées, jusqu'aux prochains rapides, terme du voyage.

Des parents et amis accompagnaient les nouveaux mariés dans des embarcations diverses, en chantant les airs de leurs pays d'origine, français, irlandais, anglais; et les refrains des voyageurs, ponctués par les cadences des rames, étaient répercutés par l'écho de cette dense forêt qui bordait la rivière.

Tous furent enchantés du site du moulin. Après le départ des parents et amis, le meunier procéda à une inspection générale, notant soigneusement les améliorations à apporter; et dès les jours suivants il s'était mis à exécuter les réparations urgentes dont ce moulin abandonné depuis quelque temps avait grand besoin, car il y avait quantité de grains à moudre, les récoltes étant abondantes cette année-là.

De son côté la jeune femme avait lavé de fond en comble toutes les boiseries, parquets et meubles, à l'aide d'une solution de cendre de bois dur, comme il était d'usage, et tout était d'une propreté impeccable. Enfin le moulin avait commencé à fonctionner à la grande satisfaction des colons des alentours, qui jusqu'à présent étaient obligés de se rendre à de grandes distances pour faire moudre du blé qui leur permettrait de cuire du pain.

Ils venaient souvent à pied, de plusieurs milles à travers la forêt, portant un sac d'une centaine de livres sur leurs épaules. D'autres apportaient leurs céréales dans une auge de bois tirée par un boeuf, plusieurs venaient en canot.

Parmi les vieux colons qui apportaient du grain au moulin, certains racontaient qu'il y avait quelque chose de mystérieux d'attaché à cet établissement, et que des faits étranges s'y étaient passés qu'on ne pouvait expliquer; que d'ailleurs aucun des meuniers précédents n'avaient voulu y demeurer en place plus que quelques mois, et enfin que ce moulin semblait bien être hanté.

Le jeune meunier, pas très crédule, n'attachait aucune importance à ce qu'il croyait n'être que des récits imaginaires, et il continuait avec entrain l'amélioration des lieux.

De temps en temps on entendait bien quelques bruits insolites durant la nuit, mais on attribuait cela à quelques petites bêtes sauvages qui venaient manger les grains qui s'échappaient des meules.

Les mois d'hiver s'écoulèrent ainsi. Mais avec le printemps et les jours plus chauds, les bruits allèrent en s'accroissant et devenaient inexplicables. Ainsi la nuit, il semblait qu'un grand vent secouait le moulin, alors qu'au dehors tout était calme. Parfois le moulin se mettait seul en marche, et lorsque le meunier ouvrait la porte de communication pour y envoyer ses chiens, il apercevait dans l'ombre, comme des yeux de feu, puis des bruits de chaînes entrechoquées faisaient un vacarme d'enfer. Des pluies de gros cailloux étaient lancées par des mains invisibles. Les chiens se mettaient à hurler et dressant le poil sur le dos, ils refusaient d'avancer.

De son côté, Elisabeth qui avait commencé à préparer des plates-bandes pour un petit potager, y rencontrait sans cesse des serpents et couleuvres qui l'effrayaient beaucoup; elle avait beau prier St-Patrice qui avait pourtant chassé de son pays ces vilaines bêtes, elle en retrouvait toujours sous ses pas.

Alors devant tous ces faits étranges la jeune femme refusa de vivre plus longtemps dans ces lieux hantés par quelque mauvais esprit; et le jeune couple décida d'aller s'établir sur une terre nouvelle, loin de cet endroit qui semblait maudit. Et c'est ainsi que ce moulin tomba en ruine, abandonné aux fantômes qui l'habitaient.

C'est au coeur même de la forêt, mais à quelques milles seulement du petit village qu'ils connaissaient bien tous deux, Drummondville, que Charles Gariépy décida d'acquérir une terre. Comme tous les autres colons du temps, il commença par abattre des arbres, à ériger sa maison, à semer et récolter.

D'autres colons vinrent ouvrir des terres à côté de la sienne, et ce fut le début d'un autre petit village, d'une nouvelle paroisse, celle de St-Cyrille de Wendover, qui donna naissance à son tour à cette autre petite paroisse de St-Charles.

Et comme en ces temps reculés les communications étaient toujours le grand problème, les autorités finirent par se rendre aux nombreuses requêtes des colons. Des chemins, des routes, commencèrent à s'ouvrir ici et là, et il fut décrété que ces chemins devront avoir au moins dix pieds de largeur... et on était déjà tout heureux de cette amélioration.

Epilogue

Une tribu d'Indien, les Abénaquis, habitaient une réserve à l'embouchure de la rivière St-François, et cette réserve se rendait "jusqu'aux premiers bouillons de la chute Spicer". Comme les Abénaquis craignaient toujours de voir leur domaine envahi, ils avaient trouvé un moyen original d'éloigner ceux qui tentaient de s'établir près de leur territoire. Et c'est pourquoi les meuniers du moulin Spicer n'y firent jamais que des séjours passagers.

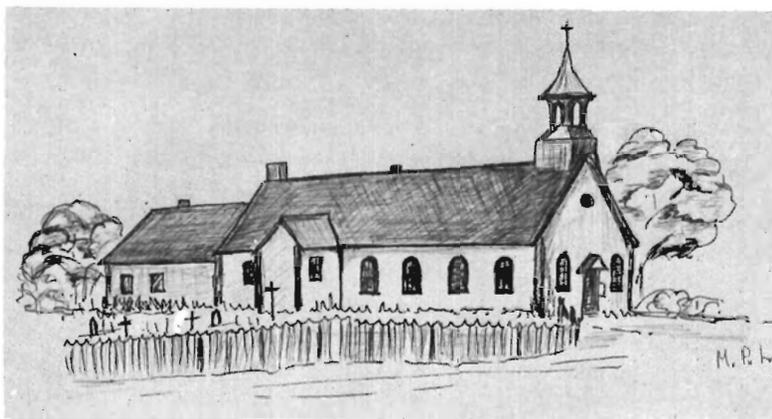
LES ÉGLISES

Il semble que les premières cérémonies religieuses tant catholiques que protestantes, se sont déroulées dans un modeste local qui servait aussi d'école au coin des rues Hériot et Wood. Cependant, lorsqu'il fut question de bâtir à chacun son église, Hériot leur fit don des terrains qui en sont restés les emplacements jusqu'à nos jours.

La première église St-Frédéric dont le patronage s'inspire de l'un des prénoms du général Hériot, fut construite en 1822 sur le site de l'église en bois de 56 pieds par 36, de style traditionnel. Une photographie d'époque nous la montre avec une façade toute simple; un transept et une sacristie avaient été rajoutés. Le clocher conservé lors de la démolition a subsisté jusque vers 1930 dans la cour du couvent.

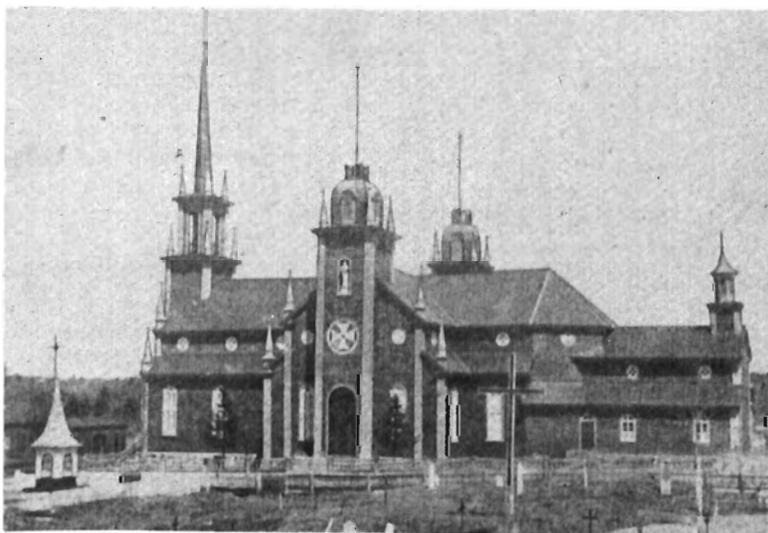
La deuxième église construite par le curé Marchand d'après ses propres plans et inaugurée en 1880 était beaucoup plus imposante. Les transepts présentaient chacun une façade avec une porte aussi importante que celle de l'avant. Avec les tours qui surmontaient chaque entrée, la silhouette de l'édifice avait très belle allure. Bien que toute en bois, on l'avait fait peindre en imitation de brique rouge et blanche. Cette église occupait une bonne partie du parc St-Frédéric actuel et la façade principale donnait sur la rue Girouard.

A l'été de 1899, un incendie détruisit cette église et de précieux souvenirs disparurent avec elle. Deux grands tableaux furent la proie des flammes; le premier représentait saint François d'Assise et avait été offert par le général Hériot à M. Kelly, ancien missionnaire, en 1830. L'autre, un saint Sébastien provenait de la générosité de l'abbé Prince, curé de 1861 à 1865. On dit aussi que le lavabo de la sacristie



9.272

La première église St-Frédéric d'après une photographie prise vers 1875.



9.273

Deuxième église; à gauche, on remarque le clocher de l'ancienne église.

DRE
32.

était en argent massif et qu'il venait de "Comfort Cottage". La seule relique qui subsiste de ces anciennes églises est la petite statue de la Vierge conservée dans le cloître de l'église actuelle et désignée comme Notre-Dame des Cantons.

Le curé Marchand fut un grand constructeur, mais le sort s'est acharné sur ses entreprises. Il ne reste plus rien des édifices qu'il a bâtis; son presbytère, son église, l'école des garçons ont tous brûlé et l'ancien pensionnat devenu hospice a été démoli. Il ne retrouverait que le vieux pont dont il a été un des promoteurs.

Il fallait donc se remettre à l'oeuvre avec courage car la situation financière de la paroisse se ressentait d'une dépression générale. On décida de construire un soubassement sur l'ancien emplacement de la première église et il fut utilisé jusqu'en 1905 alors qu'on put se permettre de construire l'église. La bénédiction donna lieu en 1907 à de grandes fêtes; en particulier, un banquet paroissial. Tous admiraient beaucoup leur nouveau temple décoré dans le goût du temps par un artiste italien. Ils n'en profitèrent pas longtemps car le soir de Noël 1921, un autre incendie consuma l'église. Cette fois, les murs de brique avaient tenu bon et pouvaient servir de nouveau; mais ce n'est qu'en 1928 que les contrats pour le parachèvement de l'église supérieure furent accordés.

Les nouveaux plans furent confiés à l'architecte Audet de Sherbrooke qui aménagea l'ancienne structure dans le style gothique. Une nouvelle bénédiction eut lieu en 1930 par Mgr Hermann Brunault de Nicolet; le curé Mélançon avait réussi à doter sa paroisse d'une splendide église dont il aimait à faire remarquer l'authenticité des matériaux; il n'aurait toléré aucune imitation. Le dessin du maître-autel, des boiseries et du buffet d'orgue est de M. Audet et M. Georges Trudel de St-Romuald fut l'artisan du retable de l'autel. Les vitraux du choeur représentent des scènes de la vie de saint Frédéric. C'est en 1931 que furent inaugurées les grandes orgues fabriquées par Casavant de St-Hyacinthe. Comme il se devait, c'est M. Henri Schampaert qui touchait les claviers; organiste titulaire depuis plusieurs années, sa réputation n'était plus à faire et il avait déjà donné des concerts sacrés inoubliables.

Depuis, une dizaine de paroisses se sont détachées du vieux noyau et les clochers se sont multipliés dans la ville. Mais on ne doit



9.274

L'église actuelle et le parc St-Frédéric vers 1945.

pas oublier ceux qu'on désigne maintenant comme nos frères séparés. Le culte protestant fut établi ici dès les débuts et ce ne fut que beaucoup plus tard que s'organisèrent l'Eglise Unie et quelques autres dénominations.

La première véritable église de la paroisse anglicane St-George a été construite en bois, en 1823, par les soins du général Heriot lui-même. Elle était probablement située à l'endroit de la grande croix du cimetière de la rue Hériot. L'édifice que nous connaissons a été bâti en 1855 sur un terrain adjacent donné par M. R. N. Watts. Un incendie survenu en 1863 ne laissa que les murs qui servirent à la reconstruction et elle fut consacrée en 1866. Son style anglo-normand en fait un monument d'un genre unique; une tradition veut que les plans en aient été envoyés d'Angleterre, mais une erreur se serait produite et la paroisse St-George aurait reçu des plans destinés à l'île de Malte. On n'a jamais su ce que les architectes nous auraient réservé.



9.275

L'église anglicane St-George, Rue Hériot.

L'intérieur de l'édifice est entièrement recouvert de boiseries de frêne naturel et la voûte supportée par des arcs gothiques est d'un style très original. La résidence du pasteur est une belle demeure ancienne construite vers 1878. La paroisse St-George est maintenant regroupée avec celles de Kirkdale et de South Durham sous le vocable de saint François d'Assise; ce patronage est très approprié car il rappelle la proximité de la rivière et cette belle région aurait certainement plu au grand saint, ami de la nature.

Toutes ces églises, petites ou grandes, simples ou richement décorées ont été le grand centre de regroupement des paroissiens. Les cultivateurs des rangs et les habitants du village puis de la ville se retrouvaient à la porte de l'église et participaient aux mêmes cérémonies. Tous y étaient reçus de la naissance à la mort; on s'identifiait vraiment à sa paroisse comme à une famille agrandie. On avait l'orgueil de son église et les sacrifices qu'on s'imposait pour sa construction et son entretien le démontrent bien. Aujourd'hui, les esprits sont occupés par les distractions et les inventions modernes qui sont bien extraordinaires, il faut en convenir. La paroisse ne semble plus utile pour beaucoup mais les valeurs anciennes ne sont pas disparues pour autant. Les individus ressentiront toujours un besoin de solidarité spirituelle et matérielle avec leurs semblables; sous des formes différentes, peut-être, on redécouvrira la nécessité de nos anciennes institutions paroissiales.

DRUMMONDVILLE EN 1858 ET EN 1864

Depuis sa fondation, Drummondville a fluctué; sa population a connu des hauts et des bas. D'après monsieur Edward J. Hemming: *"en 1858 la population du village de Drummondville n'était que d'une centaine de personnes, les seuls édifices de quelque valeur étaient les deux églises, catholique et anglicane, la résidence de R.N. Watts, le magasin Marler, l'hôtel Boisvert et la boutique de forge de M. Jones."*

Cependant le Rév. Frère Côme St-Germain, F.C. cite dans **"Regards sur les commencements de Drummondville"**, un recensement de 1844 publié à Montréal en 1846, qui mentionne pour le Canton de Grantham une population de 947 personnes.

Toutefois, comme l'un fait état du "Village de Drummondville" et l'autre du "Canton de Grantham" comprenant tous les rangs avec le

village, la différence n'est peut-être pas aussi considérable qu'elle semble au premier abord.

Il est certain que la disparition du Général Hériot en 1843 avait laissé désarmée la petite colonie qui avait prospéré sous son habile direction, et il y eut une période de stagnation sinon de diminution durant les années suivantes. Le rôle d'évaluation de 1864 en fait foi. Il faudra attendre la Confédération en 1867 pour avoir le stimulant nécessaire à un développement plus rapide.

Le rôle d'évaluation de 1864, pour le Township de Grantham, comprenait le village de Drummondville et les rangs 1,2,3,4,5 et indiquait une valeur totale de \$134,087.00 pour l'ensemble. Mais en ne comptant que la valeur des propriétés situées dans le village même, on obtient une évaluation de \$20,975.00.

A cette époque les habitations commençaient à la rue St-Georges pour se rendre jusqu'à l'église St-Frédéric, laquelle était évaluée à \$100.00. L'église Anglicane, sur le côté Nord de la rue Hériot, était évaluée à \$130.00.

Sur la rue Hériot on comptait une trentaine de propriétaires et occupants; sur la rue Brock treize, sur la rue Loring six et sur le chemin St-Georges dix. Ce sont les seules rues mentionnées dans ce rôle de 1864.

Une compilation des noms anglais et français sur ces rues donne trente-deux noms anglais et vingt-quatre noms français. La plupart des propriétaires et occupants sur ces rues exploitent des commerces, métiers et professions.

On y trouve un médecin, le Dr. P. A. Bérard, l'avocat E. J. Hemming, le notaire J. L. G. Manseau, l'arpenteur P. N. Dorion, le sellier Maxime Cardin, le forgeron Jones, le voiturier Isai Bélisle, le tailleur Ed. Dubé. Les cordonniers Félix Picotin et Ls Blanchette, les boulangers Antoine Caya et F. V. Paulhus, les hôteliers Norman McLeod, Louis Cusson, J. B. L. Soly, Georges Gagnon, Pierre Paquin.

Les marchands Patrick Irwin, J. Domptail Boisvert, Joseph Boisvert, Pierre Blais. Les menuisiers Robert Brock, Archibald Welch,

Ed. Belleville, Hilaire Biron, Pierre Gaulin; les traversiers Antoine et François Proulx; le maçon John Cairn. Les principaux propriétaires du temps étaient: Robert Nugent Watts mentionné comme rentier; George Leonard Marler, écuyer; Ed. J. Hemming avocat, William Mitchell, père et fils, cultivateurs.

Le seul édifice public, à part les deux églises, semble être la Salle d'agriculture, que l'on appelait couramment le "Hall", il était évalué à \$200.00.

Le rôle d'évaluation de 1864 indiquait aussi "la valeur de la profession ou occupation". Ainsi la profession d'un médecin est évaluée à \$100.00, un sellier à \$80.00, un marchand à \$80.00, un autre marchand à \$400.00, un hôtelier à \$100.00. Un marchand qui est en même temps notaire est évalué à \$160.00. Un menuisier \$75.00, un forgeron \$60.00; un arpenteur \$160.00, un tailleur \$70.00.

| | |
|---|--------------|
| Valeur de la propriété, village et rangs 1,2,3,4,5, | \$134,087.00 |
| Valeur annuelle | 5,208.00 |
| Valeur de la profession ou occupation | 1,730.00 |
| | ----- |
| | \$141,025.00 |
| | ----- |

En 1874, Drummondville ayant été incorporé en village, forma une agglomération distincte de la campagne qui comprenait les rangs 1,2,3,4,5. A cette date la population était d'environ 500.

LA CONFÉDÉRATION

La naissance de la Confédération en 1867 fut la source d'un regain d'activités à Drummondville. De cette époque a commencé l'industrialisation. Les anglais avaient le capital, les canadiens-français avaient la main d'oeuvre.

Les Forges furent établies par du capital anglais, de même que la Tannerie et d'autres petites industries du temps. Il en fut de même pour les chemins de fer construits à cette époque, et qui en unissant toutes les provinces du Canada ont créé une source intarissable de progrès dans tous les domaines. Peut-être que les canadiens-français n'exerçaient pas souvent de hautes fonctions dans le domaine économique, mais nous étions-nous préparés à le faire?

Le prestige de la France était basé en grande partie sur ses poètes, ses écrivains, sa littérature; et nous, d'origine française, isolés dans un nouveau monde, éloignés de toute source de culture réaliste, admirions sans restriction ces gloires littéraires, et il était inévitable que notre éducation, notre instruction s'en ressentissent.

De l'autre côté, les anglais qui furent pratiques, tout en n'oubliant pas leur Shakespeare et la lecture de leur Bible, formaient des administrateurs, des hommes qui savaient attacher de l'importance aux problèmes financiers. Puis, ils avaient derrière eux la puissante Angleterre du temps, avec ses capitaux presque illimités.

Si la France d'hier avait eu des hommes de tête, des gouvernants réalistes, à la place d'un Louis XV et d'un Louis XVI, l'histoire de toute l'Amérique du Nord eut été bien différente puisque ce sont les découvreurs français qui ont reconnu d'abord ces immenses territoires. Mais il ne servirait à rien de s'attarder sur ce qui aurait pu être, et c'est ce que les pionniers français de notre ville ont compris assez tôt. Associés à leurs concitoyens anglais ils ont accepté le défi de contribuer à créer la nation canadienne, nation où chacun se rappelle son ancienne mère patrie, mais qui gardera ses efforts et son admiration pour cet immense pays qui est le sien, et où il est chez lui d'un océan à l'autre.

Sir Wilfrid Laurier, ancien premier ministre du Canada, assistant à un banquet donné en son honneur à Paris, s'exprima ainsi en terminant son discours: "J'aime la France parce qu'elle nous a donné le jour; j'aime l'Angleterre parce qu'elle nous a donné la liberté; mais j'aime par-dessus tout le Canada qui nous donne la vie, j'y suis né et c'est ma patrie."

Le grand penseur et savant Albert Einstein disait: "Le nationalisme est une maladie infantile. C'est la rougeole de l'humanité".

DRUMMONDVILLE EN 1884

D'après le rôle d'évaluation du village pour 1884, la valeur totale était de \$139,926.00. La population de 1424 âmes, et le village comprenait 196 maisons. De plus on dénombrait 47 chevaux. La compagnie du chemin de fer South Eastern Railway (chemin à lisses de bois) situé du côté Nord Ouest de la rue St-Georges, avait une valeur

réelle de \$6,000.00. Le bureau d'enregistrement était évalué à \$1,500. Le marché à \$1,000.00, l'église catholique comprenant trois bâtisses à \$17,000.00, l'église anglicane à \$4,000.00. L'ensemble des valeurs non imposables comprenant écoles, églises, marché, bureau d'enregistrement, chemin de fer, etc. était de \$37,600.00. Les commerces étaient évalués à \$16,200.00. Les métiers et professions à \$17,000.00, la propriété à \$68,126.00.

La compagnie John McDougall exploitait à cette date la fonderie sur la rue des Forges, et cela depuis 1880. D'après le rôle d'évaluation, cette compagnie possède en même temps un magasin, une boulangerie, un chemin à lisses de bois, et plusieurs maisons dont le loyer est évalué à \$24.00 par année. Plusieurs autres maisons dans le village semblent louées à ce prix de \$24.00; d'autres cependant à \$30.00, \$36.00 et d'autres à \$18.00 par année. Un hôtelier paie \$200.00 de loyer par année et un marchand \$120.00. On trouve aussi sur ce rôle, un moulin à farine, une "factorie" de laine, une "factorie" de haches, une machinerie. Il y a aussi la mention d'un "Clos d'Exhibition" et d'une sucrerie, ainsi que d'une "station", connue plus tard comme la gare du Canadien Pacifique.

Avant l'avènement de la grande industrie et des communications rapides, tous les métiers jouaient un rôle capital. Sur le rôle de la municipalité du village de Drummondville en 1884, on évaluait les métiers et professions comme suit:

| | |
|-------------|----------------------|
| Forgeron | \$400.00 et \$600.00 |
| Voiturier | \$800.00 |
| Sellier | \$600.00 |
| Tailleur | \$400.00 et \$600.00 |
| Ferblantier | \$500.00 |
| Boulangier | \$500.00 |
| Barbier | \$500.00 |
| Boucher | \$400.00 et \$500.00 |
| Hôtelier | \$1000.00 |
| Médecin | \$500.00 et \$800.00 |
| Tanneur | \$300.00 |
| Meublier | \$600.00 |
| Arpenteur | \$400.00 |
| Avocat | \$300.00 et \$500.00 |
| Notaire | \$100.00 et \$800.00 |

| | |
|--------------|----------|
| Commis | \$300.00 |
| Régistrateur | \$200.00 |

On rencontrait alors des gens qui exerçaient plusieurs métiers ou professions à la fois. Ainsi dans un indicateur de 1890 pour Drummondville, on trouve un courtier d'assurances qui est en même temps marchand de médicaments et de meubles. Un autre vend des livres, des chaussures et articles de cuir. A cette époque, un notaire pouvait être arpenteur, un autre notaire était en même temps marchand.

Les gens possédant une certaine instruction étaient plutôt rares et les circonstances exigeaient ou permettaient le cumul de professions bien distinctes. Certains métiers ou professions semblent à peu près disparus de nos jours, ou tout simplement, ont changé de nom.

Sur le rôle d'évaluation de 1884 il est fait mention de deux écrivains, cependant, l'un était maître d'école et l'autre faisait de la copie au bureau d'enregistrement. Dans un autre rôle d'évaluation, le secrétaire qui accompagnait les évaluateurs, signe, sous son nom, "Ecrivain". Il faut donc en déduire que l'on appelait écrivain quelqu'un qui savait lire et écrire. Deux autres résidents de Drummondville sont qualifiés comme "artistes", on appelait ainsi les photographes.

Si en 1884 la municipalité du village de Drummondville avait une évaluation de \$138,925.00, la municipalité de l'Avenir située à douze milles à l'est, portait de son côté à cette date, une évaluation de \$226,875.00 comprenant la campagne. Sur ce rôle on trouve à peu près tous les corps de métiers ou professions du temps. Ainsi dans le village il y avait des forgerons, des selliers, des voituriers, boulangers; cordonniers, tonnelliers, bouchers, un huissier, un avocat, deux médecins, des commerçants, marchands, etc. Ce rôle n'indique pas le chiffre de la population, mais mentionne qu'il y avait trois maisons de pierre, trois maisons de briques, le reste étant des maisons de bois.

DRUMMONDVILLE EN 1888

En 1888 le village était incorporé en ville. Le premier conseil municipal était composé de MM. Urgèle Richard, maire, Edward John Hemming, Emile Lafontaine, Cléophas C. Champagne, Wilfrid Simard, Jos. L. Côté et Antoine Rocheleau, conseillers. J. T. Caya secrétaire-

trésorier; les mêmes personnages qui avaient présidé l'ancien conseil du village.

Une élection subséquente donna le résultat suivant: Joseph Ena Girouard, Georges Lemire, Quartier Ouest; Edward Hemming et Henri Vassal, Quartier Est; Joseph Alphérie Tellier et Georges Etienne Neph-talie Pépin, Quartier Sud; John Valentine Cook, Quartier Nord. Monsieur Tellier ayant démissionné, M. Louis Nathaniel Piché fut élu. M. Ena Girouard fut choisi maire et Henri Vassal maire suppléant.

Dès la première séance du conseil, un bureau de santé fut formé composé de M. le maire Girouard, E. J. Hemming, Dr. P. A. Bérard, Dr. U. Gill, le Curé Marchand, W. Mitchell, Charles H. Millar et Henri Girard.

On commença à penser à éclairer les rues et il fut décidé au conseil d'installer une douzaine de fanaux à l'huile, distribués de par la ville. A cette date de 1888 il existait déjà un aqueduc, propriété de MM. Bénonie Comtois et Léopold Poirier; il consistait en tuyaux de bois: longues billes creusées à l'intérieur et se joignant bout à bout dans la terre; l'eau pénétrait dans la maison par un tuyau de plomb qui crevait souvent, surtout durant l'hiver. Cependant c'était une amélioration pour le temps, puisque cela amenait l'eau courante dans les maisons, car avant la construction de cet aqueduc il fallait se contenter des puits.

AVÈNEMENT DE L'ÉLECTRICITÉ

En 1890 on commença à parler de la construction d'un barrage sur la rivière, en vue d'aménager une centrale d'énergie électrique, mais cela prendra encore quelques années.

Encore en 1890 on demanda à M. Francis Gauthier de préparer des plans pour un édifice devant servir d'hôtel de ville, marché public, et pour abriter les appareils contre le feu. Cet édifice fut érigé près de l'église sur ce qui est aujourd'hui le terrain de stationnement, entre les rues Brock et Lindsay, il mesurait 100 x 40 pieds.

En 1895, la ville accepta l'offre de M. William Mitchell d'éclairer les rues à l'électricité, avec des lampes de 32 chandelles; 50 lampes furent installées à raison de \$500.00 par année. Avoir l'électricité fut

un grand événement pour notre population, même si ça ne fonctionnait pas tous les jours et tous les soirs. D'ailleurs au début on ne fournissait l'électricité que le soir jusqu'à minuit, (d'après M. Alphonse Gauthier).

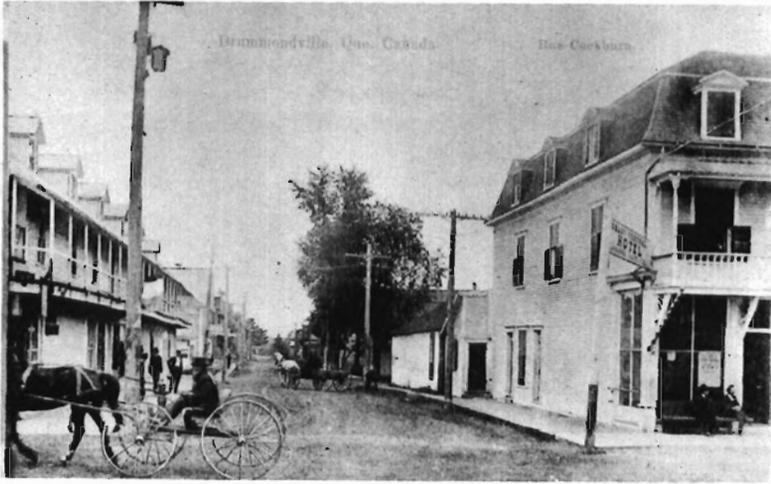
Dans les habitations on ne permettait que des ampoules de 16 chandelles, et comme on devait payer d'après le nombre d'ampoules, bien des propriétaires en limitaient le nombre, les réservant pour les pièces principales seulement.

A l'automne lorsqu'il commençait à se former sur la rivière une glace mince que l'on appelait "frasil", cette glace s'accumulait et bloquait le canal, empêchant le pouvoir de fonctionner, il en était de même au printemps et durant l'hiver; on était alors privé d'électricité pour quelques jours ou quelques semaines. Mais, tout de même, toute la population était très fière de pouvoir dire: "nous avons l'électricité."

L'année suivante, en 1896, le Conseil décida d'acheter l'aqueduc et le système d'éclairage électrique appartenant à des particuliers. L'aqueduc coûta \$8,000.00 et le système d'éclairage \$4,000.00. On décida l'érection d'un barrage sur la rivière et l'achat de tuyaux de fer pour remplacer les tuyaux de bois de l'aqueduc. Le service des incendies fut réorganisé et on engagea six pompiers à raison de \$1.00 par feu et de 0.50 cts. par exercice.

En 1899 une brigade de pompiers volontaires fut formée; elle était composée de MM. Noël Boisclair, Charlie Houston, M. Prince, John McGee, John Lessard, Herman, Ernest et Alphonse Parent, les frères Prince, Sam Jones, Domina Gosselin.

Parmi les premiers électriciens on mentionne M. J. R. Brillon qui était propriétaire d'une librairie au bas de la rue Hériot; son épouse et ses deux jeunes filles s'occupaient du commerce tandis qu'il s'ingéniait à faire fonctionner la dynamo qui devait donner la lumière. Aidé d'un M. Marchand il installa l'électricité dans la résidence de M. William Mitchell, la première à être pourvue de cette amélioration à Drummondville. Les techniciens du temps devaient se former à force de travail et d'essais répétés, car c'était une science nouvelle que bien peu de gens pouvaient maîtriser. On mentionne aussi un M. Gosselin qui s'occupait pendant un certain temps de la dynamo.



9.276 Le coin Cockburn et Hériot vers 1900. Coll. M. J.C. Sicotte.

DRUMMONDVILLE EN 1900

Au début de 1900 la petite agglomération de Drummondville ne laissait pas présager la jolie ville d'aujourd'hui. A peu près aucun service public n'existait. Pas de système d'égouts. Des sections de trottoirs de bois vétuste ici et là. Un petit pouvoir électrique qui ne fonctionnait pas la moitié du temps. Les gens devaient toujours avoir un fanal, une lampe ou une chandelle à la main pour suppléer à l'électricité. L'éclairage des rues consistait en quelques rares et faibles ampoules. Pas une école convenable pour garçons.

C'est alors qu'un jeune avocat de Montréal, François Napoléon Garceau vint se fixer à Drummondville, c'était en septembre 1900. M. Garceau ayant été élu président de la Chambre de Commerce, maire de la ville et président de la Commission scolaire, avec un groupe de citoyens dévoués élus comme conseillers et commissaires d'écoles, il fit adopter des règlements convenant à une petite ville désireuse de grandir harmonieusement. Et peu à peu se réalisèrent les améliorations les plus urgentes: égouts, trottoirs de ciment, ouverture de la rue Lindsay à partir du chemin de fer C.N.R. jusqu'au Boulevard Mercure actuel: construction de nombreuses maisons, érection d'écoles, collège, etc.

En 1902, M. l'Abbé Frédéric Tétreau, Curé de la paroisse St.Patrick de New York, fut nommé à la cure de la paroisse St-Frédéric, succédant au Curé Thomas Quinn. Mais ces deux hommes, M. le Curé Tétreau et M. Napoléon Garceau, qui occupèrent la scène à Drummondville durant plusieurs années, possédaient des caractères tout à fait incompatibles, et inutile de dire qu'il s'en suivit bien des frictions. Cependant tous deux travaillèrent, chacun à sa façon, à sortir notre petit village de l'état moyenageux où il était enlisé.

M. Garceau était plutôt conservateur au point de vue économique, craignant les risques et les hasards de la spéculation; il préférait une évolution plus lente et plus sûre. M. le Curé Tétreau qui avait passé trente ans à New York, avait adopté certains procédés américains du temps, et les initiatives ne lui faisaient pas peur. Cependant, s'il ne fut pas chanceux dans certaines spéculations, il a rendu tout de même de grands services à la ville.

Tous les terrains entourant le petit Drummondville du temps appartenaient à des anglais, les Watts, Newton, McDougall, Hemming, Mitchell et autres, qui ne voulaient pas s'en départir en faveur de canadiens-français.

M. le Curé Tétreau qui parlait parfaitement l'anglais, bien que le prononçant à la française, sut convaincre ces propriétaires qui étaient devenus ses amis, de lui céder leurs terrains, permettant ainsi l'expansion et le progrès de la ville. Après avoir procédé à la construction de l'église qui n'était encore qu'un soubassement, il s'employa à amener des industries dont entr'autres "La Poudrière", il organisa des entreprises diverses: Compagnie de Téléphone, manufacture de chemises, etc. Il fut un précurseur de l'oecuménisme et par sa largeur de vue sur des sujets controversés du temps, comme la danse, le cinéma et autres, il était cinquante ans en avant de son temps.

M. Garceau qui attachait une grande importance à l'éducation constatait que bien des enfants cessaient très tôt de fréquenter l'école, ou ne la fréquentaient qu'à moitié du temps, et il n'existait aucune loi obligeant les parents à envoyer leurs enfants à l'école. Il entreprit donc une campagne de publicité et, en 1901, il fonda même un journal, "La Justice", afin d'attirer l'attention des gens sur cet état de choses et amener le gouvernement de Québec à passer une loi décrétant l'ins-

truction gratuite et obligatoire pour tous les enfants jusqu'à 14 ans. Cette attitude, cependant, était alors jugée révolutionnaire par les autorités religieuses et il s'en suivit bien des critiques, des désapprobations, des conflits.

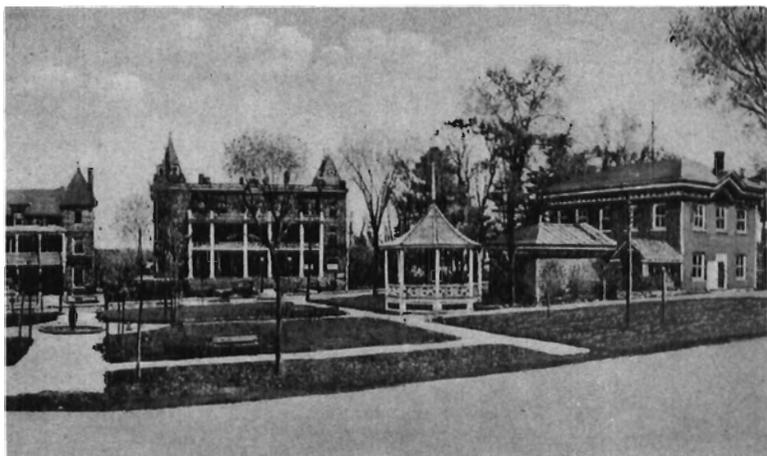
M. Garceau n'était pas partisan des sociétés St-Jean-Baptiste, lesquelles, disait-il, isolent les canadiens-français en tant que nation. Il disait que nous devons nous dire simplement "canadiens" nous sentir chez nous dans tout le Canada et y prendre notre place. Il n'approuvait pas le nationalisme d'Henri Bourassa et autres qui se limitaient à la province de Québec. Et tant qu'il fut maire de Drummondville, on fêtait la Confédération plutôt que la St-Jean-Baptiste.

Sur un sujet cependant, M. le curé Tétreau et M. Garceau étaient parfaitement d'accord. Au point de vue patriotique, M. le curé Tétreau disait dans une allocution à l'occasion du 100ème anniversaire de Drummondville en 1915: "Au Canada il n'y a plus de français, il n'y a plus d'anglais, il n'y a que des Canadiens".

M. le curé Frédéric Tétreau est décédé en 1920. Son premier vicaire, M. l'abbé Georges Mélançon, homme d'une grande sagesse, lui a succédé et fut plus tard nommé évêque de Chicoutimi. Il fut remplacé par Monseigneur Paul Mayrand à qui nous devons une intéressante histoire de Drummondville, publiée dans la revue diocésaine Panorama et le journal La Tribune.

Monsieur Napoléon Garceau qui fut plusieurs fois élu comme maire et comme président de la commission scolaire, fut toujours aussi très actif en politique provinciale et fédérale. Il fut nommé président adjoint à la Commission des Chemins de Fer du Canada à Ottawa en 1932. Il est décédé en 1944.

Cette période de 1900 à 1920 fut une étape importante pour le développement de notre ville, dû d'abord au dynamisme et au grand dévouement des hommes qui ont présidé à ses destinées. Outre les noms de M. Napoléon Garceau et de M. le curé Frédéric Tétreau, il faut citer les noms de MM. Alexandre Mercure, industriel, Walter A. Moisan, notaire, et Ovide Montplaisir, homme d'affaires, maires de la ville durant cette époque, ainsi que les maires du tout début du siècle, MM. William Mitchell, J.A. Bousquet, Henri Girard, David Hébert et Ovide Brouillard.



9.289

Le parc vers 1925. L'hôtel Manoir et le bureau d'enregistrement.

DES ANNÉES D'ÉPREUVES

En septembre 1918, peu de temps avant la fin de la grande guerre, éclata le terrible fléau de la grippe espagnole, emportant en quelques semaines des centaines de citoyens de Drummondville; des familles entières furent anéanties.

Comme nous n'avions pas d'hôpital, les autorités avaient ouvert un poste de secours d'urgence dans le local de l'école Garceau, faisant en même temps appel au dévouement des particuliers pour procurer quelques soins aux malades isolés dans leur maison, sans aucun secours.

On ne pouvait suffire à faire les funérailles aux nombreuses victimes, et on devait remettre à plus tard les services religieux.

Il n'y avait que deux médecins résidant à Drummondville, et les deux pharmacies ne pouvaient plus suffire à toutes les demandes de médicaments.

La guerre de 1914 qui avait pourtant fauché plusieurs de nos jeunes gens, avait été moins meurtrière que ce fléau de la grippe espagnole.

Après cette terrible épidémie nous devions connaître les longues années de dépression. Cette crise économique fut cependant moins aigüe à Drummondville qu'en bien des endroits, car nous avons des industries importantes qui continuèrent d'opérer.

Cependant on fut témoin de cet état de chose incroyable dans notre pays, où des hommes dans la force de l'âge, des jeunes gens solides, cherchant du travail, allaient de ville en village, de maison en maison demander à manger. Et dans les grandes villes où l'anonymat est plus facile, des centaines de professionnels et de collets blancs se joignaient aux rangs des milliers d'ouvriers sans travail pour vivre de la charité publique.

Dans les campagnes, les cultivateurs ne trouvant plus à vendre les surplus de production qui avaient fait leur prospérité durant la première guerre, se trouvaient, pour plusieurs, acculés à la faillite.

Des centaines d'entre eux abandonnaient leurs terres pour venir habiter dans les villes, espérant y trouver du travail. Drummondville, où l'industrialisation s'était poursuivie, bien qu'au ralenti, a pu absorber un surplus de population. Cependant, cette longue dépression retarda considérablement le développement de la ville. Et tous ceux qui ont vécu cette crise en sont restés marqués, ils ne peuvent plus l'oublier.

LE RÉVEIL

En 1938, la population commençait à se sentir à l'étroit. Nous n'avions pas encore d'hôtel de ville; le conseil municipal devait siéger dans un grenier ou dans le vieux bureau d'enregistrement condamné par les inspecteurs d'édificés publics. Aucune salle convenable pour des réunions que le sous-sol de l'église et le petit auditorium du collège St-Frédéric.

La protection contre le feu était des plus sommaires, et il en était ainsi de la police et des autres services municipaux.



Le docteur Arthur Rajotte, m.v., 1891-1950.

Des citoyens se réunissaient pour discuter des moyens à prendre pour sortir la ville du marasme où elle semblait s'enliser depuis quelques années. On leur répondait que la municipalité n'avait pas les moyens financiers de faire des améliorations.

Cependant un groupe d'hommes jeunes et actifs décida de briguer les suffrages à la prochaine élection municipale, c'était en 1938. Ils choisirent pour les diriger le Dr. Arthur Rajotte, médecin-vétérinaire qui avait été élu député à l'Assemblée Législative de Québec en 1935: fait à noter, il était le premier résident de Drummondville à occuper ce poste depuis 30 ans.

Les candidats à l'échevinage étaient MM. Honoré Mélançon, Edgar Larocque, L.A. Ferland, Wilfrid Blanchard, André Ouellet, Félicien Tourigny, Robert Leclerc, Louis Métayer.

Les adversaires eurent beau dire que le candidat à la mairie Arthur Rajotte ne connaissait rien en administration municipale et en finance, il fut élu par une forte majorité avec tous ses échevins. La population leur faisait confiance.

Le nouveau maire, avec l'aide d'un comptable expérimenté, M. Raymond Mélançon, étudia soigneusement l'état financier de la ville. Il constata que les revenus n'étaient pas suffisants, mais que d'un autre côté la Compagnie Southern Canada Power qui s'était portée acquéreur des pouvoirs d'eau de la ville en 1913, ne payait pas encore de taxes, bien qu'elle retirait des revenus substantiels de la vente de son électricité.

Le conseil s'assura les services d'un expert qui vint faire l'évaluation de cette compagnie, et par la suite la Southern Canada dut payer des taxes, ce qui augmenta sensiblement les revenus.

On procéda d'abord à l'érection d'un hôtel de ville, modeste mais tout de même convenable d'après les plans de M. Alphonse Bélanger, architecte de Sherbrooke, au coût d'environ \$80,000.00. L'inauguration eut lieu le 30 juin 1939. L'édifice comportait une vaste salle qui, en outre de servir pour les réunions du conseil, permettrait des congrès, des conférences, assemblées diverses, pratiques de fanfare, etc. Cette salle fut utilisée durant plusieurs années pour l'audition de



DRCO
1.

L'Hôtel de ville de Drummondville.

causes devant les différentes cours de justice. Le service de la police fut réorganisé et augmenté et la protection contre le feu reçut une attention toute spéciale par l'achat de nouveaux appareils, fourgons, échelles et l'entraînement des pompiers.

Pour obtenir d'Ottawa la livraison postale à domicile, le conseil fit numérotter les maisons et établissements, indiquer les rues, et bientôt des facteurs furent engagés; et depuis ce temps nous avons l'avantage de la distribution du courrier à domicile.

Les rues principales furent pavées, des trottoirs construits ou réparés, l'éclairage amélioré. On élimina les taudis qui existaient de par la ville.

On procéda à l'annexion du village St-Pierre, et un travail considérable préliminaire aux autres annexions fut accompli par ce conseil dans le but de regrouper le grand Drummondville.

Et c'est ainsi qu'une poignée d'hommes de bonne volonté, ayant à leur tête un maire dynamique, actif et dévoué, sut relancer le progrès de Drummondville de cette époque. Et tout cela sans rémunération. aucune, pas plus pour le maire que pour les échevins, comme cela était d'usage alors.

Quant au Dr Rajotte, il mourut quelques années après des suites d'un accident d'automobile subi alors qu'il agissait dans l'intérêt de la ville avec un groupe d'échevins.

Notre ville a poursuivi son essor et a réalisé magnifiquement les plus beaux espoirs de ses fondateurs et de leurs successeurs. En effet, elle a pris sa place pour être reconnue comme l'une des plus progressives du Québec. Sa population globale atteint les 50,000 habitants en 1971 et elle est devenue un important centre de communications.

Si Heriot et ses compagnons revenaient, peut-être ne reconnaîtraient-ils pas grand chose du petit village d'autrefois, quelques noms de rues, deux ou trois maisons au plus, le site des premières églises paroissiales. Mais, ils pourraient être fiers de constater que leur choix avait été juste et que leurs efforts n'avaient pas été vains. Malgré de nombreux obstacles de toutes sortes et grâce au dévouement désintéressé d'une foule de personnes, Drummondville est parvenue à sa maturité. C'est un peu l'histoire de tout notre pays qui s'est construit sur le travail d'une multitude de gens à qui le coeur et le courage ne faisaient pas défaut.

ACTIVITÉ ÉCONOMIQUE

ARTISANAT FAMILIAL

Pour nous aujourd'hui qui connaissons les multiples avantages dont nous disposons, électricité, téléphone, moteurs de toutes sortes, nous avons peine à nous représenter la vie de tous les jours des pionniers.

On s'éclairait à la chandelle de suif recueilli sur le gibier que l'on réussissait à abattre, et souvent on se contentait de la faible clarté du foyer ou des orifices du poêle, car il fallait ménager la chandelle pour les grandes occasions. Plus tard on utilisa le fanal et la lampe à l'huile.

On allait puiser l'eau à la rivière ou dans un puits. Le lavage se faisait à la rivière, quelques fois par année, quand on était rapproché; sinon on utilisait une grande cuve de bois et à l'aide d'une planche à laver on frottait le linge, et on le faisait bouillir dans un grand chaudron de fer. Comme détergent on utilisait une lessive faite de cendre de bois dur; on ébouillantait la cendre, on faisait reposer, et ce liquide servait à la place de savon.

Pour laver les parquets, la table, les bancs et l'armoire qui garnissaient la cuisine, on employait aussi cette lessive faite de cendre, et ils ressortaient tous dorés.

On fabriqua aussi du savon avec les résidus de graisse et les os; c'était le savon du pays, petite industrie qui persista longtemps et que l'on retrouve peut-être encore en certains endroits.

Les lits consistaient aux premiers temps en une épaisse couche de branches de sapinage, recouverte de peaux de fourrures. Des peaux de fourrures servaient aussi souvent de couvertures. Plus tard on fabriqua des paillasses, grands sacs de coton remplis de paille; on ménageait des ouvertures soigneusement bordées, par où on pouvait agiter la paille et la répartir également. Cette paille était renouvelée de temps en temps mais le grand confort était d'ajouter un lit de plumes par-dessus la paillasse.

On confectionnait aussi des "robes de carvoles" avec des peaux de fourrures cousues ensemble pour former un grand rectangle qu'on doublait de flanelle. On les utilisait sur le siège et le dossier du véhicule; puis on ajoutait une autre pour couvrir les voyageurs en hiver.

Dans la maison des nouveaux colons, les tissus de toutes sortes étaient utilisés jusqu'à l'extrême limite. Les retailles servaient à faire des courtespointes, et ce qui en restait était utilisé à des tapis crochetés ou tressés. Enfin, les vêtements et le linge trop usé étaient taillés en lisières étroites et tissés de nouveau en catalognes pour couvertures de lits ou tapis.

Les bas usés étaient "rempiétés", on tricotait le pied de nouveau. Tous les vieux tricots étaient soigneusement défaits, la laine redoublée et tricotée en mitaines, tuques, etc. rien ne devait se perdre.

Les bas étaient tous tricotés à la main par les femmes, aidées des enfants, filles et garçons.

Les femmes travaillaient au métier, filaient et tissaient le lin qu'elles avaient récolté et la laine de quelques moutons, pour habiller la famille et confectionner draps, couvertures, nappes et serviettes.

Aux premiers temps de la colonie cela était une nécessité; les communications avec les centres de ravitaillement, St-François, Pierre-ville, Sorel et Trois-Rivières, étant si précaires; le canot en été avec un assez long portage, et en hiver la marche en raquettes à travers le bois sur la glace de la rivière. Et comme on devait transporter à dos sur de longues distances les marchandises achetées, il fallait se limiter à l'indispensable.

En outre, il y avait manque d'argent, et le prix des marchandises importées avait atteint un niveau vraiment inabordable pour de pauvres colons. Les guerres entre la France et l'Angleterre, et l'Angleterre avec les Etats-Unis étaient en partie la cause de cette augmentation.

Les femmes durent redoubler d'efforts pour suffire à la demande de ce produit de chez nous, l'étoffe du pays, pour confectionner tous les vêtements de leurs hommes, en plus de vêtir le reste de la famille.

Et c'est ainsi que pendant des années les Canadiens-français portaient des habits d'étoffe du pays, même pour les grandes circonstances.

Les femmes et les enfants étaient aussi habillés de ces tissus: étoffe de laine l'hiver, et toile de lin bien rustique l'été.

Quand chacun n'avait qu'un seul vêtement, la mère de famille le lavait le samedi afin qu'il soit propre pour aller à la messe le dimanche.

Les hommes fabriquaient des chaussures, souliers de boeufs ou bottes pour la famille. Ils construisaient des meubles, armoires, coffres, bancs, chaises, métiers à tisser, des auges, et aussi des instruments de travail comme traîneaux, manches de hache, de fourche, de râteau et accessoires de toutes sortes.

Les colons arrivés à pied ou en canot n'avaient pu apporter que des articles de nécessité absolue, peu encombrants; aussi le problème des récipients de toutes sortes devait être solutionné sur place.

Comme le bois était la matière première à portée de la main, on l'utilisa à de multiples usages. D'abord on en fit des auges en coupant des billes de sapin ou autre bois facile à travailler et dont on creusa l'intérieur.

On utilisa ces auges au début pour puiser l'eau à la rivière, pour conserver la nourriture, les grains, recueillir l'eau d'étable.

On fit de grandes auges qui servaient à contenir l'eau ou la nourriture des animaux, et aussi la potasse qu'on fabriquait. On s'en servait aussi comme véhicules de transport, souvent tirés par un boeuf, une chaîne reliée à l'auge était attachée au joug de l'animal.

On fabriqua aussi des huches, des plats, des assiettes, des cuillères et des tasses.

Plus tard on fabriqua des seaux, des cuves, des barils, des tinettes. Les barils étaient très utilisés et faciles à manipuler puisqu'on pouvait les rouler. On les employait dans le commerce pour toutes les marchandises telles que farine, biscuits, pommes, lard salé, poisson salé, etc.

Les seaux de bois servaient pour la traite des vaches, ils étaient

aussi utilisés pour conserver les graisses, bonbons, et autres produits dans les magasins.

Le bois fut longtemps le seul élément utilisé pour le chauffage des maisons et pour la cuisson des aliments; et il faut dire que ce bois était abattu à la hache à force de bras, puis coupé à la scie aussi à force de bras, car la scie à chaîne automatique d'aujourd'hui n'existait pas. Puis ce bois devait être débité en quartiers, encore à la hache.

Après avoir coupé leur provision personnelle, les colons ou cultivateurs, en faisaient une quantité pour vendre au village, et vers le mois de février ou mars, lorsque les chemins étaient "beaux" ils apportaient ce bois à des clients qui le leur avait commandé.

Quand les charges de merisier, d'érable, de hêtre, bouleau ou autres, frais coupés, étaient déversées dans les caves, un arôme de sous-bois se répandait dans toute la maison. Même la fumée qui se dégageait du bois en brûlant avait une odeur agréable.

Mais ce dur travail occupait le temps des hommes souvent tout l'hiver. Corder le bois était la tâche assignée aux garçons de la maison; ils devaient aussi veiller à remplir la boîte à bois pour les poêles de la maison. Ces besognes occupaient une bonne partie de leurs loisirs qu'ils auraient souvent voulu employer autrement.

LA POTASSE

Les premiers colons abattaient les arbres de la forêt, puis faisaient brûler ce bois, et de la cendre ils fabriquaient de la potasse ou perlasse, et l'échangeaient contre des provisions ou de l'argent.

La potasse que l'on appelait "Black Salt" ou simplement "Salt" était obtenue en faisant bouillir de la lessive de cendre de bois jusqu'à la consistance où une fois refroidie on pouvait la garder dans des auge de bois ou des paniers.

De cette façon on la transportait sur des traîneaux ou en canot et même sur son dos.

Les premiers colons de Drummondville et des alentours, se rendaient à pied, à travers les bois, à des distances de trente et quarante



9.277 C.W. JEFFERYS

La fabrication de la potasse. Dessin de C.W. Jefferys, coll. Imp. Oil.

milles, échanger leur "salt" qu'ils portaient sur leurs épaules dans une auge de bois, pour avoir en retour de la farine et autre nourriture, en attendant la première récolte. D'autres plus près de la rivière faisaient ce trajet en canot l'été et en traîneaux sur la glace l'hiver. Plus tard l'acquisition d'un boeuf facilitait le transport, tout en étant précieux pour le travail de la terre.

On faisait déjà ce commerce de la potasse dans des établissements anglais qui existaient depuis quelques années, en amont de la rivière St-François, autour de Kingsey et de Shipton, aujourd'hui Richmond, à environ vingt-cinq milles de Drummondville

Ces établissements anglais étaient composés de Loyalistes venus des Etats-Unis et qui désiraient demeurer fidèles au roi d'Angleterre après l'indépendance.

Nous trouvons des détails intéressants sur cette industrie de la cendre, dans une conférence du révérend Ed. Cleveland, faite à Richmond en 1855.

(Traduit de l'anglais avec la permission des éditeurs Page & Sangster)

Cette année-là, 1808, le premier colon de Richmond, Prentice Cushing, récolta quatre tonnes de potasse des cendres accumulées pour défricher seize acres de terre.

Cette potasse était transportée dans des barils sur des bateaux à fond plat, descendus sur la rivière St-François jusqu'à Trois-Rivières, et vendus à raison de \$15.00 le 100 livres. 1500 barils furent ainsi transportés cette année-là sur la rivière St-François, vers le même marché de Trois-Rivières, à part ce qui fut transporté sur la petite rivière Nicolet, de Danville. Et ce commerce augmenta sans doute, de sorte qu'on en tira un grand revenu.

Plusieurs marchands achetaient cette potasse, ou l'échangeaient pour des provisions ou autres marchandises. Certains avaient derrière leur magasin un entrepôt ou manufacture (ashery) pour traiter ce produit. Le marchand Marler, situé rue St Georges et Brock, possédait un tel établissement dans notre ville.

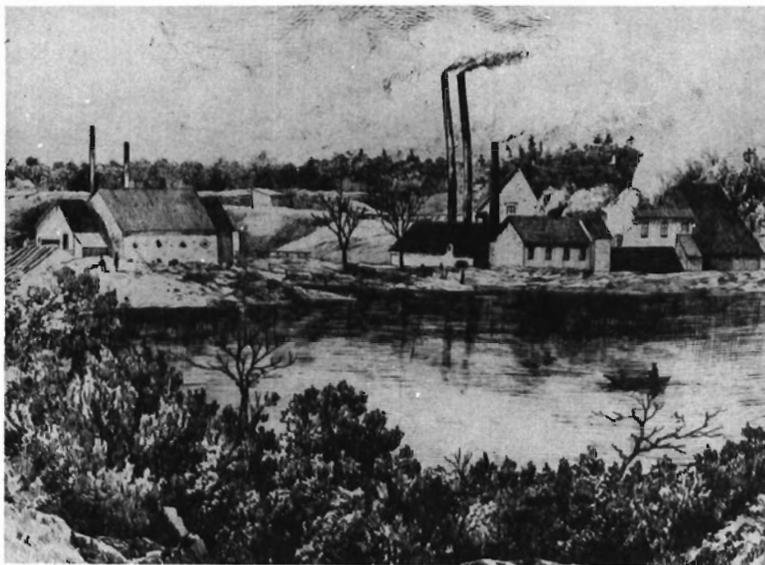
Un mémoire présenté au Parlement du Bas-Canada, à la session

de 1820-1821, mentionne: "Qu'il en coûte: \$150.00 pour transporter de Richmond à l'embouchure de la St-François, trois tonnes de produits. Il faut vingt jours à cinq hommes pour franchir cette étape difficile." (Journaux de l'Assemblée Législative du Bas-Canada, 1820-1821)

LES PREMIÈRES INDUSTRIES

Durant le premier siècle d'existence de Drummondville, de petites industries s'établirent peu à peu, basées sur les besoins urgents du temps, et sur les ressources accessibles d'alors.

Comme le bois était surabondant, des moulins à scie surgirent ici et là le long des cours d'eau, donnant naissance à des industries de portes et chassiss, de meubles, de voitures de toutes sortes, de constructions de maisons plus spacieuses et plus confortables.



Le moulin à scie et la tannerie sur la rive nord, (Simpson). Dessin de Mme J.V. Cooke, cliché Arch. nat. Qué.

En 1867 une manufacture de tanin s'était établie sur la rive Nord de la rivière, alimentée par l'écorce de pruche qui était abondante à cet endroit. Plus tard cette manufacture fut convertie en tannerie pour le traitement du cuir.

Cette industrie située aux alentours de la ferme de Lackie était très considérable pour le temps puisqu'il s'y était formé un véritable village abritant les ouvriers, village que l'on disait aussi considérable que Drummondville et que l'on appelait "Village de la Tannerie".

Quand la pruche devint plus rare, l'industrie alla s'établir dans l'Ontario.

Une petite tannerie existait cependant encore au début du siècle, rue Loring, sur ce qui est aujourd'hui la propriété de M. Adélar Lupien. Elle était opérée par M. Gravel.

Ces tanneries préparaient les peaux d'animaux divers, pour la confection de chaussures, attelages, harnais, selles, etc. car tous ces articles devaient être faits à la main par des artisans locaux, du moins pour plusieurs années.

En 1880 la Compagnie McDougall & Cowans de Montréal, vint exploiter une forge à Drummondville. Cette industrie située près de la rivière et qui donna son nom à la rue des Forges, était alimentée par du minerai d'alluvion trouvé ici et là autour de Drummondville, mais plus particulièrement dans le canton de Simpson, sur le côté Nord de la rivière.

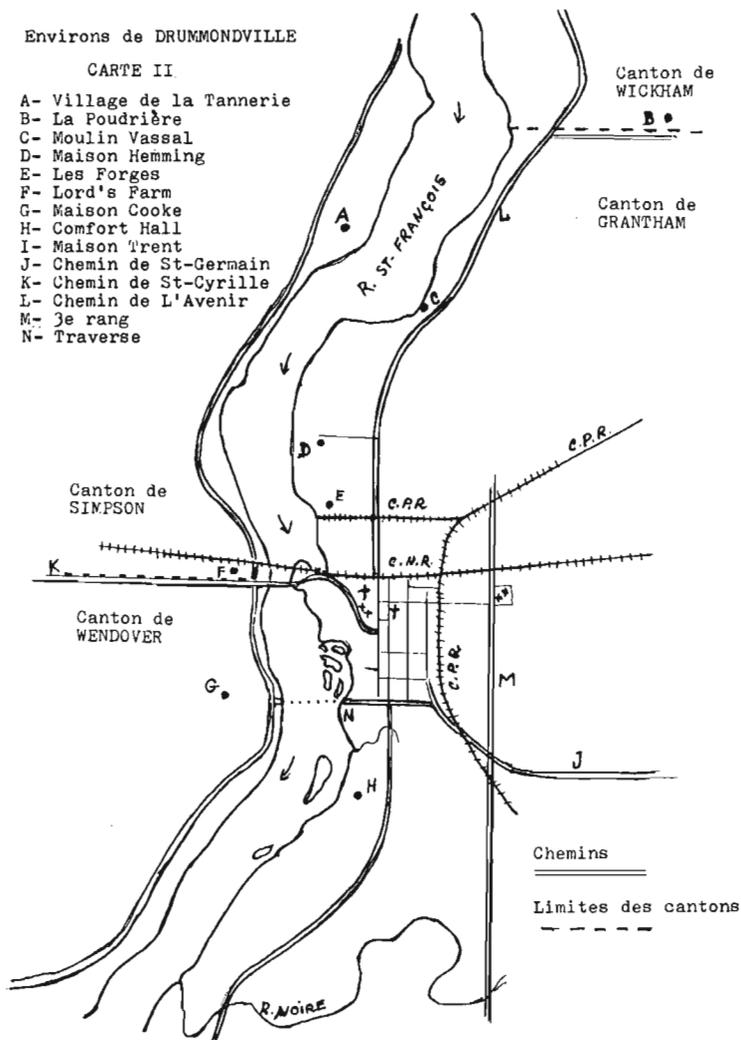
Ce minerai en grains et parfois en lingots était repéré dans les endroits déserts, où la végétation semblait ne pas avoir de prise, à l'aide d'une longue perche à pointe métallique. En enfonçant cette perche dans le sol, le grincement indiquait la présence de minerai; et avec des pics et des pelles on découvrait le gisement. Ces détails nous sont donnés par M. Jos. Charland, ancien résident de Drummondville.

De grands fourneaux de briques, appelés kilns, fabriquaient le minerai de fer. C'était vraiment spectaculaire de voir la coulée du métal rouge en fusion se diriger dans de petites rigoles tracées dans le sable.

Environs de DRUMMONDVILLE

CARTE II

- A- Village de la Tannerie
- B- La Poudrière
- C- Moulin Vassal
- D- Maison Hemming
- E- Les Forges
- F- Lord's Farm
- G- Maison Cooke
- H- Comfort Hall
- I- Maison Trent
- J- Chemin de St-Germain
- K- Chemin de St-Cyrille
- L- Chemin de L'Avenir
- M- Je rang
- N- Traverse



9.605



Les Forges de Drummondville; au premier plan, M. et Mme McDougall.

DRI
1.

9.279

Les religieuses y conduisaient leurs élèves pour ce qu'elles appelaient "une leçon de choses".

Une fois durci, ce fer en gueuses était chargé sur des wagons et expédié à Montréal. La production annuelle atteignait 4,000 tonnes.

Cette industrie employait de deux à trois cents hommes. Il s'y brûlait 20,000 cordes de bois par année et l'on déboursait environ \$80,000.00 pour payer les gages, le bois et le minerai.

Le résidu de la fonte de ce minerai était appelé "crasse". C'était un produit vitreux et très dur, de couleur gris verdâtre. On l'employait pour durcir les chemins, remplir les ornières. Pendant longtemps on en voyait un peu partout de par la ville.

Quand le minerai fut à peu près épuisé la compagnie discontinua ses opérations, soit vers 1908.

La Compagnie Gosselin, une fonderie ouverte en 1883 est à peu près la seule industrie qui a persisté jusqu'à nos jours.

En 1880 fut fondée la manufacture G.E.N. Pépin. Pendant de nombreuses années cette fabrique située coin Lindsay et Cockburn, produisit des centaines de voitures annuellement, voitures fixes, voitu-

res de travail et véhicules de toutes sortes; vingt-cinq hommes y étaient employés à l'année. Cependant avec l'avènement de l'automobile on dut réduire la production graduellement jusque vers 1930, époque où l'automobile remplaça à peu près complètement la voiture à traction animale. Cette industrie avait été en opération ininterrompue pendant près de cinquante ans.

Une autre industrie de chez nous qui prit une importance considérable dans le temps, était le moulin Vassal. M. Henri Vassal arriva à Drummondville en 1888 pour y établir une scierie. Ce moulin situé près de la rivière, où est aujourd'hui le parc Ste-Thérèse, fut plus tard vendu à M. Alexandre Mercure, son secrétaire. Cette industrie fut très active durant de nombreuses années, donnant du travail à un groupe considérable d'ouvriers, lesquels formaient même un petit village près de la scierie. On y avait ouvert une école et un bureau de poste qui portait le nom de "Henri-Vassal".

Un chemin à lisses d'érable inauguré en 1871, donna un regain d'activité à l'industrie et au commerce. Lorsque ce chemin qui allait de Drummondville à Sorel s'étendit de Drummondville à l'Avenir, il donna naissance, entr'autres, à une petite fabrique de ciment, située sur le bord de la rivière St-François, à environ 5 milles en amont de Drummondville.

On en produisait 30 barils par semaine, lesquels étaient expédiés à Sorel par le chemin de lisses qui passait à proximité, au prix de \$3.00 le baril.

Ce ciment était reconnu de première qualité, et on le disait même "meilleur que celui de Portland". Trois briques ayant été jointes ensemble d'un côté avec du ciment de Portland et de l'autre avec le ciment de Drummondville, l'on frappa le tout à l'aide d'une masse; résultat: le ciment de Drummondville résista au choc, tandis que celui de Portland se brisa.

Ce ciment était obtenu avec la pierre minée à même le lit de la rivière; cette pierre était ensuite cuite dans un four et broyée à l'aide du pouvoir d'eau qui existait à cet endroit.

Ce moulin exploité par Charles Gariépy et son frère Toussaint discontinua ses opérations lorsque le chemin à lisses cessa de se rendre à l'Avenir.

La grande roue de bois et une partie de l'établissement existaient encore au début de 1900, mais le barrage d'Hemming fit disparaître ce qui en restait.

Les premiers chemins à lisses consistaient en rails faits de bois d'érable, bois très dur, placés sur des dormants, tout comme les chemins de fer, mais les wagons étaient tirés par des chevaux; ils ne servaient que pour le transport des marchandises.

A partir de 1900 plusieurs industries tentèrent des essais avec plus ou moins de succès. Cependant elles donnèrent du travail durant plusieurs années.

Ainsi il y eut une manufacture de cigares, puis une industrie de chaussures qui porta le nom de Drummond Shoe, et de O.B. Shoe. La Canadian Match, la manufacture de corsets Gossard, la Walsh Plate and Structural Steel, la Drummond Shirt; puis la Campbell MacLaurin qui fut en opération plusieurs années, à partir de 1908.

Vers le début du siècle une petite fabrique de cierges existait sur la rue Dorion. C'était l'époque où les paroisses commençaient à se multiplier aux alentours. Cette industrie utilisait la cire d'abeilles, et comme ce produit à son état naturel est de teinte foncée, il fallait la faire blanchir. Le fabricant faisait fondre la cire et à l'aide de larges palettes de bois trempées deux ou trois fois dans le liquide, en faisait de grandes feuilles qu'il allait étendre dans une prairie exposée au soleil, jusqu'à ce que la cire fut devenue presque blanche.

La cire était alors fondue de nouveau, et les mèches de coton fixées par une extrémité à un panneau de bois, étaient descendues dans la cire à plusieurs reprises, jusqu'à ce que le cierge fut de la grosseur désirée. C'était le temps où on faisait brûler des cierges pour obtenir une faveur quelconque, comme par exemple se préserver du tonnerre, conclure un marché avantageux, obtenir une guérison, ou se trouver un bon mari; et le commerce des cierges en profitait.

Cette industrie prospéra quelques années, propriété de M. Théophile Sicotte. Aujourd'hui les cierges sont en partie remplacés par les lampions aux multiples couleurs, mais on ne saurait dire s'ils sont plus efficaces.

VERS LA GRANDE INDUSTRIE: LA POUDRIÈRE

En 1913, la Southern Canada Power Co. Ltd, s'étant portée acquéreur du pouvoir d'eau de la ville, la production d'électricité fut augmentée considérablement, mettant en évidence les avantages que possède notre ville comme site favorable à l'industrie, par ses ressources hydrauliques et ses facilités de communications.

Peu après le début de la 1ère grande guerre, en 1915, une industrie anglaise, la Aetna Chemical Co. vint s'établir chez nous; on l'appelait "La Poudrière".

Du jour au lendemain 1500 hommes arrivèrent à Drummondville pour procéder à l'établissement de cette industrie: "poudre à canon sans fumée". Il fallut faire appel à toute la population, chacun devant faire place dans sa demeure pour loger ces nouveaux arrivés, en attendant que des locaux soient construits: même le presbytère leur ouvrit ses portes.

Cette industrie, avec ses deux à trois mille travailleurs venant de différents pays, a changé tout à coup l'atmosphère monotone et traditionnelle de notre petite ville qui ne fut plus jamais la même. De nouvelles places d'affaires, de nouveaux commerces, des petites industries surgirent ici et là et Drummondville connut une activité débordante.

Les puissants pouvoirs d'eau de la St-François développés grâce à la prévoyance des autorités du début du siècle furent un atout considérable pour attirer l'industrie. Et en ce qui concerne la venue de La Poudrière, pour être juste, il faut en donner le crédit en grande partie à M. le curé Frédéric Tétreau puis à MM. Alexandre Mercure, Napoléon Garceau, Walter Moisan et J. Ovila Montplaisir, qui tous rivalisaient d'ambition pour le progrès de notre petite ville.

Un imposant groupe de techniciens hautement spécialisés, dont notre milieu ne possédait malheureusement pas l'équivalent, vint diriger la production de la Poudrière.

Le premier gérant en fut M. Fox de Londres, Angleterre, chimiste renommé, auteur de livres sur la chimie en usage alors à l'Université McGill.

Le chimiste en chef était le Dr. Swanson de l'Université Princeton de Pensylvanie. Un M. McMillan de l'Université de Toronto et deux jeunes filles possédant des maîtrises en chimie faisaient partie du personnel du laboratoire et M. Boyd de l'Université de Glasgow était l'ingénieur en chef.

Les édifices de la compagnie comprenaient un grand nombre de petites cabines, puis de vastes laboratoires, des bureaux, des entrepôts, etc, et une immense cheminée qui seule a résisté aux démolisseurs et aux années. Le tout entouré de hautes clôtures barbelées.

Des gardes armés, mais sans uniforme, surveillaient jour et nuit; on leur avait érigé des baraques à l'entrée. Ils étaient payés environ \$20.00 par semaine.

Comme pour le reste des travailleurs de cette industrie, plusieurs nationalités y étaient représentées: Italiens, Américains, Anglais, Polonais, Russes, Abénaquis et Canadiens des différentes provinces du Canada.

A l'extérieur, on avait construit plusieurs résidences, dont quelques-unes subsistent encore, pour les familles des dirigeants de l'entreprise et la Aetna House genre d'hôtellerie pour les célibataires. (Site occupé aujourd'hui par les Révérendes Soeurs du Bon Conseil).

Il se forma un village considérable autour de l'usine. Une école fut construite qui servit en même temps de chapelle durant plusieurs années. Un vicaire de la paroisse St-Frédéric, l'Abbé Georges Mélançon, allait y célébrer la messe chaque dimanche.

Ce village champignon qu'on appelait couramment "La Poudrière" devint plus tard la paroisse St-Simon, puis Drummondville-Sud.

Durant l'exploitation de cette industrie de guerre on eut à déplorer un grave accident: une explosion, dans un laboratoire, causa la mort de vingt-deux ouvriers. La possibilité d'un sabotage ne fut pas écartée.

Quand la guerre prit fin en 1918, la Aetna Chemical cessa ses opérations et vendit son matériel à la St-John Dry Dock Company de St-Jean, N.B. qui procéda à la liquidation.

Plusieurs bâtisses qui pouvaient supporter le transport furent achetées par des particuliers des alentours et d'autres, plus considérables, furent démolies et les matériaux vendus.

C'est ainsi qu'un matin le curé de St-Nicéphore était arrivé avec douze hommes conduisant seize chevaux; il s'était porté acquéreur du laboratoire d'Acide Nitrique et des bureaux. Ils se mirent à la tâche de démolir le tout, et à 5 heures de l'après-midi, ils repartaient avec huit charges de bois et autres matériaux qui devaient servir à la construction d'écoles et autres bâtiments. Cette rapidité démontre la nature temporaire de ces édifices.

M. Curotte de South Durham est venu un jour avec 10 "spans" de chevaux et des hommes, pour transporter une grande quantité de briques d'une qualité spéciale dont il s'était porté acquéreur.

C'est de cette façon que La Poudrière fut démantelée et ses éléments dispersés à divers endroits dans le comté de Drummond, puis vers St-Hyacinthe, Richmond, Sherbrooke, Trois-Rivières et même Montréal.

Le terrain fut plus tard acheté par la Marconi, pour un poste de relai des messages sans fil: là aussi, il ne reste qu'une des huit grandes tours qui ont constitué un point de repère familier pendant des années. Cependant, les services fonctionnent toujours avec des installations différentes.

Aujourd'hui une partie de ce terrain a servi à l'établissement d'une magnifique école Polyvalente. Pouvons-nous espérer qu'elle saura donner à Drummondville des compétences dans tous les domaines? ... L'avenir nous le dira.

A partir de 1918, plusieurs industries vinrent s'établir chez nous donnant du travail à des milliers de citoyens: bas de soie, tissus de soie, teinture et impression de soie synthétique, la Celanese, laquelle s'est sans cesse transformée pour donner naissance à de nouveaux tissus. Usines de coton, de crayons, de papier, d'imprimerie, d'ampoules électriques, de boîtes, filature de laine, industries de confection, etc. Encore une fois, c'est la collaboration de tous ceux qui ont voulu le développement de notre ville qui a apporté cet essor.

Toute cette période de notre évolution économique a fait le sujet d'un livre important par le sociologue Everett C. Hughes publié en anglais sous le titre: **French Canada in Transition**. Traduit en français par M. Jean-Charles Falardeau, il prit le nom de **Rencontre de deux mondes**. C'est notre municipalité qui est indiquée sous le nom de Cantonville et les pseudonymes désignent des personnages bien réels. Une thèse, présentée à l'École des Hautes Etudes Commerciales par M. Robert Biron donne aussi un excellent aperçu de notre ville au point de vue industriel et commercial vers 1945.

Si de nombreuses industries venant de l'extérieur ont largement contribué à l'expansion de notre ville, nous ne pouvons passer sous silence des initiatives heureuses de nos concitoyens, outre celles déjà mentionnées.

En 1889 une Société d'Assurance Mutuelle était fondée sous le nom de "L'Union St-Joseph de Drummondville". Le Président en était M. F.X. Demers; le secrétaire M. J.F. Roberge; le Chapelain le Rev. M. H. Alexander, prêtre curé de Drummondville. Cette société connut un développement rapide, comptant une quarantaine de succursales en peu de temps. En 1957, cette société se transformait en compagnie sous le nom de "L'Union-Vie", et elle ne cesse de progresser. Le Président général en est Mtre Marcel Marier, C.R. et le Secrétaire M. Pierre Ally. Cette compagnie possède un édifice considérable sur la rue Hériot.

Les Caisses Populaires administrées par des citoyens de chez nous sont des établissements dont nous pouvons être fiers; aussi elles se sont multipliées dans le grand Drummondville et la région.

Mais nous devons une mention toute spéciale à la Caisse St. Frédéric de Drummondville, dont les administrateurs ont pris l'heureuse initiative d'aménager dans ses locaux une mezzanine servant de galerie pour des expositions artistiques, artisanales et autres, et dont la population est très fière.

Ainsi, cela a permis une inoubliable exposition de vieux documents, photographies d'autrefois et d'objets anciens, lors du 150ème anniversaire de notre ville en 1965. Cette exposition coïncidait avec le lancement du premier cahier de notre Société Historique, intitulé "**Regards sur les Commencements de Drummondville**", par le Rév. Frère Côme St. Germain, F.C. du Collège St. Bernard. La Société His-

torique avait alors comme président M. Larry Ball, gérant de Bell Canada.

LE MAGASIN GÉNÉRAL

Le magasin général d'autrefois était un centre d'achat en miniature; on y trouvait de tout ce qui était indispensable à la vie des colons.

On payait alors en "livres, chelins, deniers, piastres et cents" et souvent en produits de la ferme ou par du travail de l'homme ou de la femme. La livre (L) valait \$4.00, le chelin (Sh) 0.20 cts et six deniers, (D) environ dix cents.

Dans un vieux "Ledger" daté de 1853 à 1872, gracieusement prêté par Mlle Marguerite Courchesne de Drummondville, on trouve des listes d'articles vendus à divers clients et donnant une idée de la vie quotidienne à cette époque et aussi de la terminologie.

Ainsi on pouvait acheter:

| | | | |
|-------------------------|-----------|---------------------------------------|-----------|
| Une hache, | 4 Sh | un gallon de mélasse, | 0.30 |
| 4 lbs de bisquits | 2 Sh | un capot, | 3.50 |
| 1/2 doz. chandelles, | 0.02 | 1 paire claques, | 0.50 |
| 1 sling, (ceinture), | 0.10 | 1 jonc d'or, | 5 Sh |
| 1 chappe de laine, | 2 Sh 6 D | 2 tablettes tabac, | 0.04 |
| 1/2 doz. pipes, | 0.02 | 3 torquettes tabac, | 0.06 |
| 1 pot huile de charbon, | 0.30 | 12 clous à cheval, | 2 Sh |
| 1 globe de lampe, | 0.05 | 1 gros pain, | 0.10 |
| 1 paire lunettes, | 1 Sh | 1 nuage, (écharpe de laine légère) | 6 Sh |
| 1 crémonne, | 2 Sh | 1 paire de cobot, (bottes courtes) | 1 Sh 8 D |
| Fleur et lard, | 7 Sh | 1 fiole painkiller, | 0.10 |
| 1 bouteille whisky, | 1 Sh 10 D | 1 hardoise, | 0.01 |
| Shirting, | 0.42 | Coton à chandelles, | 1 Sh 8 D |
| 1 paire waterlot, | 3 Sh 10 D | 1 pot de chambre, | 1 Sh 3 D |
| 1 almanach, | 0.03 | 1 poêle double castor, | 5 L 10 Sh |
| 4 lbs cassonade, | 2 Sh | 1 doz. oeufs, | 0.06 |
| 1 verge coton, | 0.07 | 1 doz. harengs, | 0.10 |
| 1 paire bottes, | 9 Sh 6 D | Coton à chaîne, | 6 S. 2 D |

| | | | |
|--|-----------|---|----------|
| 1 paire de bottines Prunel | 7 Sh 6 D | 1/4 lb. thé, | 1 Sh |
| 1 catéchisme, | 0.05 | 1 fiole huile de castor | 7 1/2 |
| 4 1/2 verges de drap, (pour un habit) | 1 L 16 Sh | 1 1/2 beurre, | 1 Sh 3 D |
| 4 lbs clous à planche, | 1 Sh | 2 paquets de bardeaux, | 1 Sh 6 D |
| 1 pierre à faulx, | 0.03 | Empois satin (pour empeser les collets de chemises du dimanche) | 1 Sh |
| 1 sac de sel, | 6 Sh 3 D | 1 bon pour (prêt) | 4 Sh |
| 1 chapeau, | 6 Sh 3 D | tabac et allumettes, | 7 1/2 |
| 1 paire de Congress, (chaussures) | 5 Sh 3 D | | |

Les marchandises achetées pouvaient être payées ainsi:

| | | | |
|--------------------------|-----------|---|-----------|
| 4 voyages de bouleau, | 8 Sh | 2 doz, oeufs, | 0.20 |
| 1 journée d'ouvrage, | 5 Sh | 2 1/2 lbs beurre, | 0.50 |
| façon 2 paires culottes, | \$1.00 | 3 minots avoine | 5 Sh 10 D |
| 7 minots patates, | 5 Sh 10 D | 5 1/2 plume, | 10 Sh 6 D |
| 2 minots sarrazin, | 1 Sh | 4 jours pour doubler le plancher du magasin, | 16 Sh |
| 1 doz. et demie oeufs, | 0.04 | 5 cordes de bois, | 1 L 5 Sh |
| Sarclage de patates, | 2 Sh 6 D | 5 livres de beurre, | 0.83 |
| façon deux chemises, | 0.60 | façon 7 1/2 aunes catalogue, | 1 Sh 11 D |

Ce magasin général était situé à St-François-du-Lac, sur le bord du fleuve St-Laurent, endroit où les pionniers de Drummondville devaient s'approvisionner durant les premières années.

D'ailleurs, le Rév. Frère Côme St-Germain, F.C., citant "La Gazette de Québec" du 25 janvier 1816, dans **Regards sur les Commencements de Drummondville**, mentionne "qu'un chemin avait été été ouvert, au cours des derniers mois de 1815, entre St-François-du-Lac et Drummondville."

Vers 1900 à Drummondville, le magasin général était situé au coin des rues Hériot et Dupont, mais c'était un magasin général modernisé, un premier établissement situé un peu plus bas sur la rue

Hériot ayant été incendié en 1898. Il était la propriété de M. J.N. Turcotte.

A cette époque, nous n'avions pas encore les multiples emballages pour tous les produits de l'épicerie. Le marchand puisait dans des barils ou de grands sacs de coton ou de grandes boîtes de métal, le thé, café, sucre, riz, biscuits etc. et pesait sur une balance le sac de papier contenant la commande du client, puis il attachait ce sac avec de la "corde à paquet".

Pour les produits liquides comme la mélasse, le vinaigre, l'huile de charbon, le client apportait la cruche ou une bouteille.

On y vendait aussi le whisky, le brandy, le rhum, le gin, etc. qui étaient conservés dans des tonneaux.

Quant à la "marchandise sèche", tissus de toutes sortes, serge, étoffe, drap, taffetas, alpaca, mérino, etc. les pièces étaient enveloppées et placées sur les tablettes supérieures. Les pièces de coton jaune, coton ouaté, shirting, coutil, indienne, etc. étaient laissés plus à la portée.



Le magasin général. Dessin de C.W. Jefferys. coll. Imn. Oil.

Les articles moins volumineux tels que ceintures, mouchoirs rouges, mouchoirs blancs, bas, mitaines, gants etc., n'étaient pas étalés comme aujourd'hui mais conservés dans des tiroirs, et n'étaient exhibés pour examen que sur demande du client. Aussi il n'était pas question de vol à l'étalage.

Le magasin général gardait aussi quelques vêtements prêts à porter, comme chemises de travail, pantalons, habits, chemises blanches, etc., mais qui n'étaient achetés qu'en cas d'urgence. On préférait toujours les vêtements confectionnés à la maison par la couturière du village ou par le tailleur.

Dans l'histoire du Comté de Stanstead, par John Lawrence, on raconte qu'un nouveau marchand ayant ouvert un magasin, quelqu'un lui demanda quel bénéfice "pour cent" il prenait sur la marchandise qu'il revendait. Il répondit: quatre pour cent. Comme l'interlocuteur lui fit remarquer qu'il ne pouvait réussir avec un aussi petit profit, le marchand répliqua qu'il ne savait pas ce que voulait dire "pour-cent" mais qu'il revendait sa marchandise quatre fois ce qu'elle coûtait.

Notre ville a aussi connu le système où les magasins étaient la propriété de compagnies ou d'industries de la région. Les ouvriers ne recevaient pas de salaires en argent, mais des bons d'achat dans ces magasins: par exemple, les Forges avaient le leur au coin de la rue Hériot. Parfois, c'était un marchand local qui était désigné pour effectuer ces échanges.

En outre du magasin général, il y avait d'autres établissements de commerce plus spécialisés. Ainsi, le boucher ne vendait que de la viande; l'épicier que de l'épicerie. Quant aux légumes, la plupart des gens avaient un potager où s'approvisionnaient chaque semaine au marché qui était très approché.

De plus des cultivateurs passaient chaque semaine par les rues durant l'été, leur voiture remplie de légumes ou autres produits de leur ferme, oeufs, miel, tapis crochetés ou tréssés, toiles, etc. Au début de 1900, sur le marché, une famille se procurait la viande de la semaine pour un dollar à un dollar et vingt-cinq; le beau steak, 8 à 10 cts; boeuf à rôtir ou bouillir, 4 à 6 cts.

Il y avait aussi les commerçants de bois de chauffage, de foin, de chevaux. Les vendeurs de poisson qui chaque jeudi passaient par les rues en chantant les qualités de leurs anguilles, achigans ou dorés.

Des Abénaquis venaient une ou deux fois par année, offrant des paniers de toutes dimensions, depuis les paniers à linge aux paniers en “foin d’odeur”. Ils étaient bien jolis ces paniers ornés d’un peu de couleur et surtout si bien exécutés.

Puis, des colporteurs qui se disaient d’origine syrienne, passaient par les maisons deux ou trois fois par année; on les appelait “pèdleurs”. Ils vendaient divers articles qu’on ne pouvait pas toujours trouver dans les magasins locaux: épingles à ressort, peignes, boutons de manchettes, boutons de collets, car autrefois les chemises de toilette pour hommes comportaient un collet séparé qui devait être empesé, et attaché à la chemise avec des boutons appropriés.

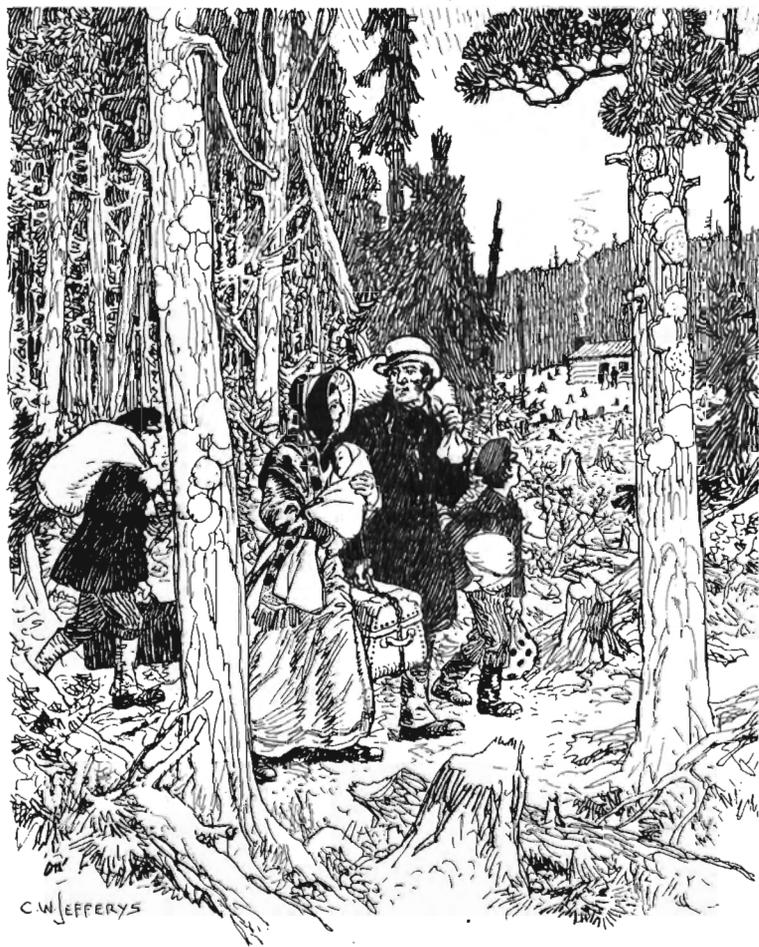
Ils vendaient aussi des cravates et mouchoirs de soie pour garçons, des mouchoirs brodés et garnis de dentelle, des canifs. Ils offraient des ensembles de peignes ornés de brillants, destinés à maintenir la chevelure des dames. Pour les petites filles ils avaient des peignes ronds de diverses couleurs; le vendeur pour démontrer la solidité de l’objet, tournait le peigne en tout sens, mais lorsque le colporteur parti, la petite fille essayait de faire accomplir à son peigne les acrobaties qu’elle avait observées, il se brisait en morceaux, et il fallait alors attendre la prochaine visite d’un colporteur pour en avoir un nouveau.

Parmi ces itinérants, il y avait aussi les arrangeurs de parapluie, les affileurs de couteaux et ciseaux, etc.

Que sont-ils devenus ces marchands ambulants, ces colporteurs que nous aimions voir arriver parce qu’ils étaient une diversion à nos vies calmes et monotones? ...

VOIES DE COMMUNICATIONS: LES VOYAGES

Les voies de communication les plus rapides en 1815, dans nos cantons, n’étaient encore que les divers cours d’eau, le fleuve St-Laurent et les rivières que l’on sillonnait en canots d’écorce et autres embarcations à rames ou à voiles.



Les colons se rendent à leur nouvelle demeure. Dessin de C.W. Jefferys.
coll. Imp. Oil.

9.290

L'Hon. L.O. David, dans un petit livre intitulé: **Les Deux Papi-neau**, raconte un voyage de Montréal à la Petite Nation (Montébello) environ soixante-dix milles, vers 1805: "C'était la solitude, la forêt; on s'y rendait dans de petits bateaux qu'on tirait à la cordelle à travers les rapides de Lachine et du Long Sault. Le plus souvent on se servait du canot d'écorce qui se prêtait mieux au portage. Le trajet durait de huit à quinze jours. On marchait toute la journée, le soir on allumait un grand feu, on faisait bouillir la marmite, et après avoir bien mangé, fumé plusieurs pipes et chanté toutes les belles vieilles chansons canadiennes, on couchait à la belle étoile."

On peut donc présumer que vers 1815 dans notre région, on utilisait cette façon de voyager sur la rivière St-François qui est parsemée de chutes et rapides.

Les colons loyalistes, habitant déjà les établissements situés en amont de la rivière St-François, devaient sans cesse passer et repasser à pied, en canot ou autres embarcations, par ce territoire qui est devenu Drummondville, pour se rendre à Sorel, Trois-Rivières, St-François ou Pierreville, qui étaient les plus proches endroits d'approvisionnement, il est donc intéressant pour nous de connaître leur mode de transport.

Nous puisons donc encore dans cette intéressante conférence du Révérend Ed. Cleveland, en 1855.

(Traduit de l'anglais) "*Les premiers colons de Shipton, aujourd'hui Richmond, arrivèrent à cet endroit de différentes manières. Il n'y avait alors aucun chemin, établissement ou township sur une distance de cinquante milles à partir des territoires français sur le fleuve.*"

Les premiers groupes vinrent donc des Etats-Unis à pied, apportant leur hache et leurs provisions sur leur dos à travers la forêt.

Elmore Cushing fut le premier à amener sa famille qui arriva le 24 mai 1798; venant de Montréal par le fleuve, ils remontèrent la rivière St-François dans neuf canots d'écorce conduits par des Indiens.

John Brooke et Prentice Cushing vinrent les rejoindre peu après amenant un attelage de boeufs et une vache. Ils prirent cinq jours pour se rendre, venant des établissements français sur le fleuve.

D'autres vinrent plus tard durant l'hiver 1799 en remontant la rivière sur la glace à l'aide de traînes et traîneaux, la glace était vive et le voyage fut assez facile, ne prenant qu'une journée pour se rendre jusqu'à Kingsey, le Township voisin.

Les gens voyageant ainsi apportaient une tente ou à l'aide d'une couverture et de perches, construisaient un abri pour la nuit. D'un côté ils allumaient un feu pour se réchauffer; comme lit, ils étendaient sur le sol une épaisse couche de branches de sapinage et pouvaient ainsi y dormir relativement bien.

Parfois aussi, ils construisaient une hutte qu'ils recouvraient d'écorce d'arbre, l'abandonnant après pour d'autres qui y passeraient."

On disait familièrement "faire la cabane" pour se préparer à passer la nuit à la belle étoile.



Groupe de colons et moyens de transport du temps. Dessin de C.W. Jefferys, coll. Imp. Oil.

9.607

Les obstacles n'ont jamais empêché les hommes de voyager quand le besoin s'en faisait sentir, mais certains endroits se prêtaient plus naturellement aux déplacements. Ainsi, Drummondville fut dès le début une espèce de carrefour. On venait y traverser la rivière au pied des chutes. Ceux qui voyageaient en canot devaient y débarquer pour faire un portage en remontant la rivière, comme aussi ils devaient s'y arrêter en revenant afin de poursuivre leur course sur l'eau.

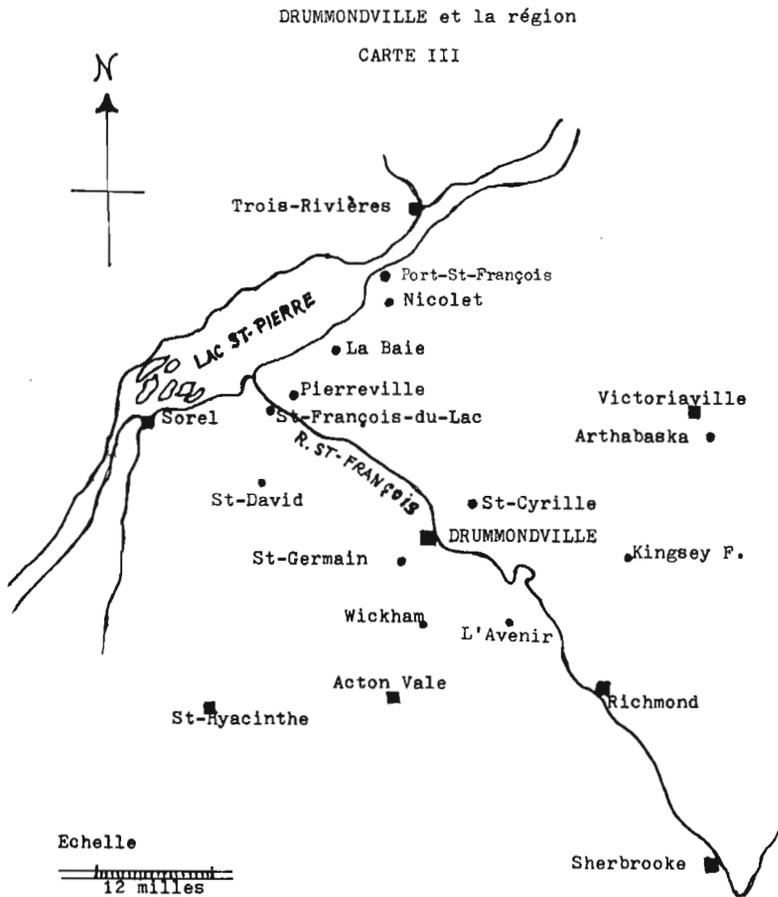
Des gens de Nicolet, St-Grégoire, de la Baie-du-Febvre et autres, venaient y traverser pour se rendre dans la direction de Sherbrooke et même des Etats-Unis; puis vers Granby où existait un établissement depuis quelques années, du côté d'Acton Vale où on avait commencé à exploiter une mine de cuivre que l'on disait alors la plus riche au monde... On se rendait aussi visiter des parents et des amis à St-Germain, Wickham, L'Avenir, South-Durham.

Une personne âgée, née à La Baie-du-Febvre, près de Nicolet, une dame Bélisle, tante de Mme J.L. Marchesseault, se rappelait, il y a bien des années, être passée par Drummondville lorsqu'elle était enfant, aux environs de 1860, sa famille ayant décidé d'aller s'établir du côté de Coaticook où plusieurs de leurs parents habitaient déjà.

Ils étaient partis à pied de la Baie du Febvre, à travers un chemin à peine ouvert dans la forêt, avec leurs enfants, les animaux et le bagage.

Ils avaient traversé la rivière St-François en bas des chutes, là où commence la rue St-Georges; la famille dans des canots et les animaux à la nage. Puis ils avaient poursuivi leur voyage par le chemin primitif qu'on appelait déjà la rue Hériot, mais qui n'était encore qu'un simple sentier sinueux le long de la rivière.

En 1822 le général Heriot et M. W.B. Felton de Sherbrooke, tous deux commissaires des chemins, réclamèrent une route de Sherbrooke à Drummondville et de là, au Port St-François. Cette route fut terminée en 1831, et on commença la même année le service régulier de la poste qui se faisait une ou deux fois par semaine du Port St-François à Drummondville et Sherbrooke. Le Port St-François était l'endroit le plus rapproché sur le fleuve St-Laurent, où abordaient les bateaux de Québec et Montréal. Ce chemin s'appelait "Chemin des Commissaires".



9.291

Le postillon, qui transportait au besoin des voyageurs, fut d'un grand secours pour les petites colonies dispersées le long de la rivière St-François. En 1866 le port St-François ayant été emporté par les glaces lors de la débacle, il ne fut pas reconstruit. Le manque de routes passables, dû à l'absence de drainage et à la densité des forêts longeant ces routes, fit que le canot resta longtemps le véhicule le plus rapide.

Aujourd'hui on hésite à croire à la facilité avec laquelle les pionniers semblaient naviguer sur le St-François, il ne faut pas oublier que les conditions ont bien changé. Les berges de la rivière étant alors couvertes d'une végétation épaisse et de grands bois, l'eau était retenue beaucoup plus haute et plus régulière.

L'hiver, la glace étant prise, la rivière constituait une route idéale et assez rapide, qui fut très utilisée pour les transports de marchandises entre les établissements français sur le fleuve, et Drummondville, Richmond, Sherbrooke et autres.

En 1851 un mémoire présenté au gouvernement par les douze missionnaires de Townships de l'Est, produisit des résultats appréciables. On demandait d'établir un bon système de voirie plus en rapport avec les localités, et d'ouvrir de bonnes voies de communications; de réparer les principales routes déjà ouvertes.



La poste royale et les premiers chemins. Dessin de C.W. Jefferys, coll. Imp. Oil.

Mais les chemins ne s'améliorèrent pas très vite, puisque leur état dépendait en grande partie du défrichage et du drainage qui ne pouvait se faire que graduellement. Les routes avaient suivant leur importance, de 10, 15 ou 20 pieds de largeur et comme elles étaient bordées de forêts denses, elles ne pouvaient que difficilement s'assécher.

Certains terrains marécageux devaient être pontés pour être passables. On plaçait des billes de bois l'une à côté de l'autre en travers du chemin, et souvent sur de longues distances. On appelait cela "chemin en corduroy".

Ces chemins permettaient toutefois la circulation des attelages de boeufs et chevaux, des barouches et "waggines" chargées de bois ou de foin, puis des calèches, express ou boggy pour se rendre à l'église l'été.

Pendant l'hiver, lorsqu'une couche de neige recouvrait ces chemins de corduroy, ils permettaient le passage facile des carrioles, des sleighs, bobsleighs; et avec le son joyeux des grelots, des clochettes, on pouvait presque oublier les difficultés passées et à venir. Des briques chaudes qu'on laissait ordinairement dans le fourneau du poêle, étaient placés dans le fond de la voiture, aidant au confort des voyageurs.

Vers la fin du siècle on commença à entendre parler d'une voiture sans cheval qui devait faire son apparition. Mais il fallait attendre de voir pour croire.

Puis un citoyen américain, au début de 1900, étant venu à Drummondville dans un tel véhicule, provoqua une curiosité extraordinaire chez la population. Les religieuses firent sortir leurs élèves pour leur faire voir cette incroyable invention. Les gens se demandaient comment cela pouvait avancer tout seul...

Quelques années après, on commença à en voir deux ou trois, et, en 1910, il y en avait cinq de par la ville, en 1915, environ 60.

Les premières automobiles qui apparurent dans notre région, étaient des voitures ouvertes, dont on relevait le toit en cas de pluie, on appelait cela des "one man top", mais il valait mieux être plusieurs pour faire fonctionner cet appareil; on devait compléter en ajustant des morceaux de toile sur les côtés, et souvent quand on avait fini l'installation, l'orage était passé.

Ces voitures avaient une porte de chaque côté du siège arrière seulement, et il arrivait qu'une voyageuse qui prenait place à l'avant à côté du chauffeur se retrouvait, à l'occasion d'un cahot, dans le fossé...

Pour voyager dans ces voitures ouvertes, par nos chemins de terre, hommes et femmes revêtaient des cache-poussières; grands manteaux couvre-tout. Les femmes qui ne sortaient jamais sans chapeau arboraient de volumineuses voilettes qui recouvraient tête et chapeau et se nouaient en boucle sous le menton; cela faisait chic dans le temps.

Quand ces véhicules commencèrent à circuler pour de bon, sur nos chemins étroits de terre, il y eut bien des problèmes. Outre que les chevaux prenaient peur, les routes qui comportaient buttes et trous étaient causes que les ressorts d'automobiles se brisaient sans cesse. Par temps pluvieux et aux dégels du printemps, les autos s'enfonçaient dans la boue et il fallait avoir recours à un fermier qui voulait bien les tirer de là à l'aide des chevaux.

A la première tempête de neige à l'automne, l'auto devait être remise pour jusqu'au printemps suivant, avril ou mai. L'entretien des chemins d'hiver, dans les campagnes, se bornait à passer de temps en temps un rouleau sur la neige fraîchement tombée.

Dans la ville on passait une charrue qui rejetait la neige sur les bords, et cette neige demeurait là en attendant de fondre.

Les trottoirs quand il y en avait, étaient déneigés à main d'hommes, à la pelle, et avaient le même aspect que le chemin, c'est-à-dire que, dans les deux cas, on avançait entre deux murs de neige d'une hauteur de 7 à 8 pieds, et qu'il fallait attendre que ces monceaux de neige soient fondus pour circuler normalement.

Comme les automobiles se multipliaient, il fallut penser à améliorer les routes, et c'est alors qu'on eut recours au Macadam et au gravier, en attendant l'asphalte et le ciment. Tout un commerce nouveau s'organisa, des garages surgirent de toutes parts. Mais auparavant, quand la "machine" tombait en panne ou subissait quelque dommage on devait recourir au forgeron local.

Maintenant, avec nos bolides, brillants de couleur et de chrome,

qui dévorent les distances en quelques instants, qui songe à ceux qui marchaient à pied ou qui conduisaient un pauvre cheval à travers les ornières? Pourtant, nous leur devons les premiers tracés qui sont la base de notre beau réseau actuel de voies de communications.

Cependant, ce qui était totalement imprévisible, c'était le transport par la voie des airs. Pourtant notre ville a réussi à se doter d'un aéroport où se posent avions et hydravions, à quelques milles en amont de la rivière. C'est un atout de plus vers le progrès.

LES PONTS

Avant l'érection de ponts dans notre région, on traversait à la rue St-Georges, en bac, canot, chaloupe. On avait érigé la "maison de passage" à la traverse, du côté de Drummondville, et plus tard on en construisit une autre sur la rive Nord, afin de traverser sans retard, car on avait deux bateaux de passage. Un M. Blais résidait du côté de Drummondville et MM. Antonio et Francis Proulx du côté de la rive Nord.

Le premier pont à Drummondville sur la rivière St-François, fut construit en 1860, et voici quelques précisions trouvées dans un livre de M. Louis-Philippe Demers sur Sherbrooke:

Le 24 mars 1860, devant Notaires W. Ritchie et E.P. Felton, John Woodward et James A. Gordon, constructeurs de Sherbrooke, Samuel Tuck, fondateur de Sherbrooke, d'une part, et, Robert Nugent des cantons de Grantham, Wendover et Simpson, d'autre part.

— Nugent et Gordon se sont portés garants le 9 mars 1860, pour la construction d'un pont couvert municipal traversant la St-François, à ou près du village de Drummondville, canton de Grantham, selon les plans et spécifications.

Les municipalités de Grantham, Wendover et Simpson, comptent sur 1,000 pounds pour la construction du dit pont.

L'entreprise coûta \$8,807.00; il était situé où est le pont du chemin de fer actuel.

Deux ans plus tard, au printemps de 1862, le pont fut emporté par la débacle, et il fallut recommencer à traverser la rivière en canot, chaloupe et bac, au bout de la rue St-Georges.

Le deuxième pont (le vieux pont actuel) fut construit par une compagnie à charte “Drummondville Bridge Company”, organisée par l’Abbé Majorique Pierre Marchand, Curé de Drummondville à cette époque. L’érection en fut terminée en 1885.

Ce pont était à péage; on chargeait 5 sous par voiture et deux sous par piéton. Un panneau à chaque bout du pont mentionnait: “Défense de trotter”.

En deux occasions, en 1911 et en 1921 ce pont fut endommagé par la débacle, et il fallut de nouveau avoir recours à la traverse en bac à la rue St-Georges, en attendant que les réparations soient effectuées.

En 1958 un nouveau pont moderne fut inauguré sur la route Trans-Canada, soulageant le vieux pont de la circulation devenue trop considérable pour ses dimensions.

LES CHEMINS DE FER À DRUMMONDVILLE

Depuis 1836, année où le premier chemin de fer circula au Canada, entre Laprairie et St-Jean, la plupart des petits établissements situés dans les terres, loin du fleuve, ne cessèrent de formuler des plans pour l’établissement de voies ferrées qui les mettraient en contact avec le fleuve St-Laurent qui était alors la grande voie de communication; puis ensuite avec d’autres centres plus peuplés comme Montréal et Québec.

Ainsi, à Drummondville, on songeait à se relier à Sorel et, par un embranchement, continuer à l’Avenir pour se rendre à Melbourne y rejoindre le Grand Tronc.

Une compagnie fut donc formée en 1869 pour réaliser ce projet. Cette compagnie incorporée sous le nom de “Richelieu, Drummond and Arthabaska Counties Railway” émit des débentures au montant de \$150,000.00 et établit en 1871 un chemin à lisses de bois d’érable de Sorel à Drummondville, puis un embranchement jusqu’à l’Avenir, que l’on appelait autrefois: “La petite Ligne”.

Cet embranchement suivait exactement le tracé de la route actuelle 22 en direction de Sherbrooke.

Quelques années plus tard, cette extension vers l’Avenir fut abandonnée; on enleva rails et dormants. La ligne principale Sorel-

Drummondville devint la propriété du Pacifique Canadien, et se dirigea vers Wickham, Acton et Sutton.

Le pont enjambant la rivière à Yamaska ayant été emporté par les glaces, le train ne se rendit plus à Sorel, mais s'arrêta à Drummondville.

La première petite gare était située entre les rues St-Georges et Lowring, après sa démolition vers 1925, on en construisit une nouvelle sur la rue Lindsay.



9.281

La première gare du Pacifique Canadien, coin Hébert et St-Georges.

D'après les plans de M. Hemming, premier député de Drummond et Arthabaska à la Législature de Québec après la Confédération, le chemin à lisses devait se rendre de Drummondville à Ste-Angèle et à Arthabaska qui était le chef-lieu du district judiciaire pour la Cour Supérieure. Il avait même obtenu une charte à cet effet.

Puis l'avènement des chemins de fer devait faire oublier les chemins à lisses de bois.

1871

The Grand Trunk Railway of Canada

PROVINCE OF QUEBEC, DOMINION OF CANADA



This Debenture witnesseth that the Municipality of the County of Drummond, under the authority of Chapter Twenty five of the Consolidated Statute for Lower Canada, entitled An Act respecting Municipalities taking Stock in Railways and other Works, have received from the Richelieu, Drummond, and Arthabaska Counties Railway Company, the sum of One Thousand Dollars Currency of Canada, as a loan to bear interest from the date hereof at the rate of Five per Centum per Annum, payable half yearly on the first day of July in each year, and, July, at the Merchants Bank of Canada in the City of Montreal.

And this Debenture further witnesseth that the said sum of One Thousand Dollars Currency of Canada, hereof advanced, was paid in full to the said Municipality of the County of Drummond, in the City of Montreal, on the first day of July, in the year of our Lord One Thousand Eight Hundred and Seventy one.

In Testimony whereof, I Samuel Attie, Mayor of the said County of Drummond, do hereby certify that the above mentioned Statute and By Law, to pay to the said Company, in the City of Montreal, on the first day of July, One and to pay the Interest thereon half yearly as aforesaid, according to the Bylaws or Interest Warrants hereto attached.

I Samuel Attie, Mayor of the said County of Drummond, do hereby certify that the above mentioned Statute and By Law, to pay to the said Company, in the City of Montreal, on the first day of July, One and to pay the Interest thereon half yearly as aforesaid, according to the Bylaws or Interest Warrants hereto attached.

CANCELLED *Samuel Attie* Mayor

Countersigned by *S. J. J. J.* Secy. Treas.

Vers 1886, l'établissement du "Drummond County Railway" fut un facteur important pour les destinées de notre ville. Ce petit chemin de fer qui circulait d'abord de Drummondville à Ste-Rosalie pour y rejoindre le Grand Tronc, puis de Drummondville à Nicolet, en passant par St-Léonard, fut construit par MM. Wm. Mitchell, Church & Fee, commerçants de bois de Durham.

En 1887 un pont étant construit sur le St-François, la voie s'étendit jusqu'à St-Léonard et Nicolet.

La première locomotive était chauffée au bois, c'était il va sans dire une locomotive à vapeur.

Le premier train qui circula régulièrement sur cette ligne, partait de Nicolet à 6 hrs a.m. On l'appelait "le Nicolet". Il arrêtait à tous les villages et rangs importants. Il y prenait des voyageurs, des produits de la ferme, lait et autres marchandises, du courrier postal, etc.

Il passait à Drummondville vers 8 hrs et il arrivait à Montréal via St-Hyacinthe, vers midi et dix minutes, à la Gare Bonaventure. Il revenait le soir, passant à Drummondville vers 7 heures.

Quand on commença à utiliser le charbon, les trains passant à Drummondville s'y approvisionnaient de ce combustible, ainsi que d'eau.

Comme l'Intercolonial était déjà en opération d'Halifax jusqu'à Lévis, il ne restait plus qu'à prolonger le Drummond County Railway jusqu'à cet endroit, pour avoir une ligne continue d'Halifax jusqu'à Montréal.

Le Gouvernement du Canada se porta acquéreur des divers tronçons sous le nom d'Intercolonial, nom qui fut changé en 1919 en celui de Canadien National.

Et Drummondville étant situé sur cette ligne importante se trouvait à mi-chemin entre Québec et Montréal sur une voie rapide.

Voici l'extrait d'un annuaire anglais, publié en 1890:

(Traduit de l'anglais) *Drummondville Est, Ville principale du*

Comté de Drummond, sur la rivière St-François et le chemin de fer Canadien Pacifique; 68 milles de Montréal. La Cour de district y est tenue. Possède deux églises, Anglicane et Catholique Romaine, trois hôtels, une tannerie, environ 20 établissements commerciaux; un moulin à carder, manufacture de portes et chassis et persiennes, manufacture de meubles. Atelier d'instruments agricoles, fonderie et atelier de mécanique. Le Drummond County Railway actuellement en construction ira de Drummondville à Nicolet et éventuellement se rendra à St-Hyacinthe. La Banque Jacques-Cartier a ici une succursale. On y trouve aussi un bureau de Télégraphe ainsi que la Dominion Express, Population environ 2,000.

Quand le premier train fit son apparition, tiré par une petite locomotive à vapeur, les gens du village et des alentours accoururent admirer cette merveille. Aussi, lorsque les trains commencèrent à circuler de Montréal à Halifax, arrêtant chaque jour à Drummondville, les jeunes gens et d'autres moins jeunes prirent l'habitude de se rendre à la station le soir vers neuf heures, voir passer "l'Ocean Limited" qu'on appelait l'Océan Limité, pour parler français.

Ils arpenaient le quai de la station, allant et venant, s'interpellant gaiement jusqu'au départ du train; c'était un endroit de rendez-vous très fréquenté.

Mais les chevaux, eux, prirent bien du temps à se familiariser avec les cris stridents, les bruits de la vapeur, le son de la cloche qui accompagnaient le passage des locomotives. Aussi il arrivait qu'un cheval prenait peur.

Il partait à toute vitesse, accrochant des arbres, des maisons ou autres obstacles sur son passage. Alors les gens témoins de l'accident s'élançaient de leur côté pour tenter d'arrêter l'animal apeuré. On disait: "le cheval a pris l'épouvante".

Aussi quand un jeune garçon réussissait à saisir le cheval par la bride et à le maîtriser, il devenait un véritable héros, surtout si une femme terrifiée était demeurée dans la voiture. On parlait de l'incident pendant des semaines.

Cependant il faut dire qu'à cette époque le village étant entouré

d'une forêt dense, le moindre bruit était répercuté par l'écho qui en augmentait la sonorité; ceci dit en excuse à ces pauvres chevaux...

LES PREMIERS TÉLÉPHONES DANS NOTRE RÉGION

Le premier téléphone à Drummondville fut inauguré en 1892 par Monsieur Joseph Lemire du 4ème rang, qui obtint le permis de poser des poteaux, et un téléphone fut installé chez le gérant de l'aqueduc.

En 1896, une première liste d'abonnés du téléphone à Drummondville fut publiée par la compagnie Bell.

Cette liste comprend en plus de Drummondville, les localités de Carmel, Mitchell et St-Cyrille.

“ Mlle Elisa Moisan, gérante locale.

Heures du dimanche: Midi à 1 hr. p.m.

| | |
|---|------------------|
| 27 Bernard & Millar, Régistrateurs, | Hériot |
| 18 Boisvert, Ernest, Agent station, | St-Georges |
| 14 Blanchette, Henry, Charretier, | Lindsay |
| Brouillard, Ovide, Marchand contracteur, | Carmel Hill |
| 16 Canadien Pacifique Ry. Station, | |
| Church, George, Marchand, | Mitchell Station |
| Church, Mitchell & Fee, Marchands de bois | Mitchell Station |
| Drummond County Ry, Station | Mitchell Station |
| Drummond County Ry, Station | Carmel Hill |
| 13 Drummond County Ry, Station | Dorion |
| 20 Duclos, Georges, Hôtelier, | Hériot |
| 26 Girard, Henry, Comptable et auditeur | Lowring |
| 12 Houston, William, Surintendant Général, D.C.R. | Lindsay |
| 28 McDougall, George, Mgr. Grantham Iron | River View |
| 16 Manseau, Joseph, Agent Station | Hériot |
| Mitchell, William, Gen. Manager D.C.R. bureau | Dorion |
| 17 Mitchell, William, | Maple Grove |
| 21 Millar, Charles, Maitre de poste, | Lords' Farm |
| 6 Newton, Samuel, Secrétaire Trésorier, D.C.R. | Grantham Hall |
| 7 Ouellette, Abraham, | St-Georges |
| 11 Ouellette, Edouard, | Co. Lindsay |
| 22 Turner, Napoléon, | Hériot |

| | |
|---|--|
| Théroux, Emile, Hôtel, 4 Watts, William, Avocat 23 Vassal, Henri, Marchand de bois, D.C.R. étaient les initiales de Drummond County Railway. ” | St-Cyrille Hériot Village St-Henri |
|---|--|

Mlle Elisa Moisan demeura comme gérante locale durant quatre années, alors que M. E.N. Turner lui succéda. M. Turner continua jusqu'à 1906, date où le bureau et le tableau de distribution fut transféré au magasin des Frères Gauthier & Cie. Ce local ayant été incendié, M. Francis Gauthier prit la relève jusqu'en 1910, date où la compagnie Bell laissa le champ libre à la nouvelle compagnie Drummondville Téléphone Co. Ltd. dont M. Alexandre Mercure devint président et Mme Eva C. Guertin gérante locale.

En 1930, cette compagnie décida de vendre à Bell Canada, et Mlle Alberta Chabot devint gérante locale. Il y avait alors 741 téléphones à Drummondville.

Si en 1896, Drummondville comptait 25 abonnés au téléphone Bell, en 1930 il y avait 741 abonnés à Drummondville Telephone Co. et en octobre 1971, on comptait 18,544 abonnés à Bell Canada.

Les campagnes aussi ont bénéficié assez rapidement de cette invention moderne au moyen des lignes de groupes. Un système de coups longs et courts avertissait chacun qu'il était demandé au téléphone. Mais comme tous connaissaient les numéros d'appel, cela permettait aux indiscrets d'écouter les conversations destinées aux gens de leur connaissance. Ainsi, tout se savait rapidement dans la paroisse. Mais, ce merveilleux instrument avait brisé l'isolement qui avait tant pesé sur les cultivateurs éloignés. Même aujourd'hui, que ferions-nous sans lui? ...

On peut conclure que la croissance économique de Drummondville est surtout redevable à l'esprit d'initiative de plusieurs de ses citoyens d'autrefois. Il est vrai que le site était favorable, mais encore fallait-il le rendre accessible par des routes et des chemins de fer. Sans l'électricité et le téléphone, sans institutions financières comment aurions-nous pu soutenir la concurrence des autres villes? Les grands changements techniques ont été acceptés rapidement chez nous et notre ville a suivi le courant du progrès, avec des hauts et des bas, comme le reste du pays.

L'expansion industrielle et commerciale du grand Drummondville surprendrait même les plus optimistes de nos hommes d'affaires de 1915 alors que la Poudrière semblait le plus grand développement possible; on n'aurait même pas pu imaginer alors le chiffre des salaires hebdomadaires de nos 80 industries en 1971: \$800,000.00. Cette prospérité ne s'est pas bâtie en un jour et elle durera à condition que des hommes soient prêts à continuer l'oeuvre de ceux qui ont travaillé et investi en vue de l'avenir.

VIE FAMILIALE ET SOCIALE

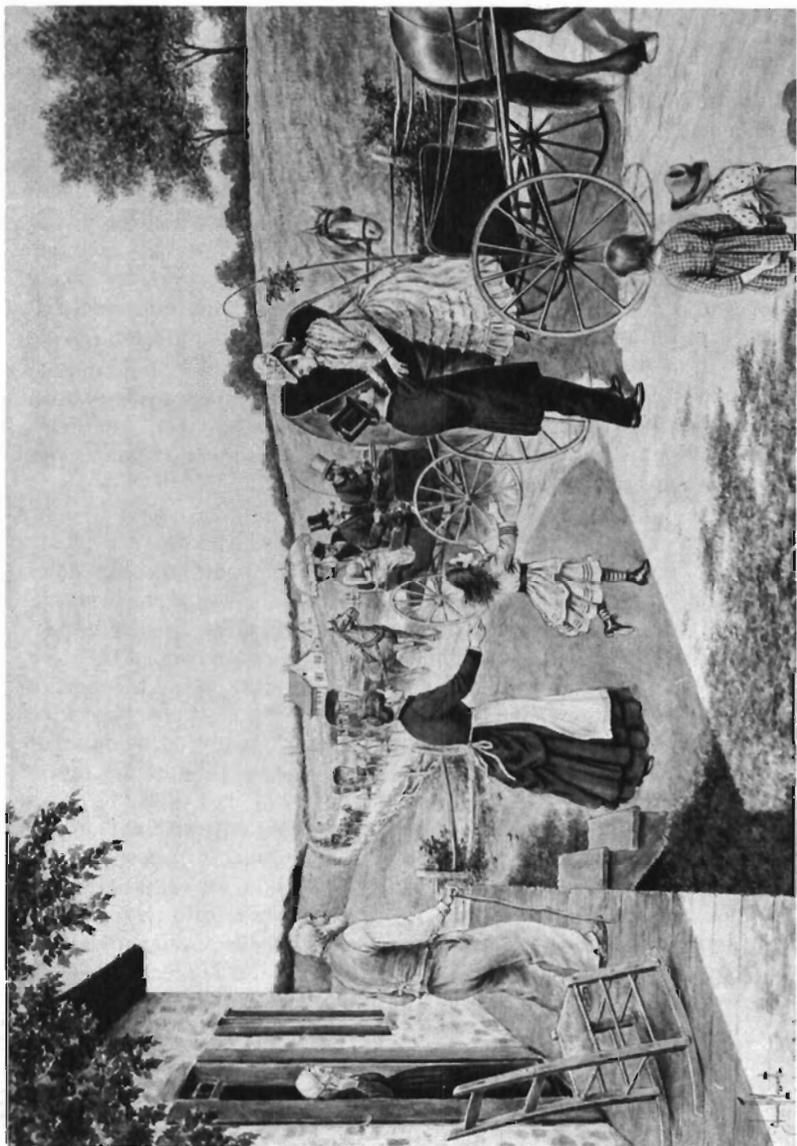
GRANDES OCCASIONS DE LA VIE

Les grandes occasions de la vie ont toujours été soulignées par des manifestations appropriées dont le caractère était à la fois religieux et familial.

Dès la naissance d'un enfant, on considérait comme urgent de le faire baptiser au plus tôt "pour le soustraire à l'empire du démon". Le parrain et la marraine, choisis dans la parenté ou les proches amis, accompagnaient le nouveau-né à l'église avec le père et la porteuse; même en hiver le compérage n'hésitait pas à se diriger vers le village en traîneau avec un poupon né la veille. De retour à la maison, toute la famille s'empressait d'embrasser le nouveau chrétien à l'âme d'ange. On partageait une collation ou un repas, souvent préparé par la nouvelle maman elle-même. Dans nos familles nombreuses on a souvent "fait baptiser"; parents et amis ne refusaient jamais "d'être dans les honneurs" et les grands-parents surtout avaient de nombreux filleuls.

La première communion était une autre occasion marquante de la vie, mais c'est l'aspect religieux qui prédominait. Pour beaucoup de garçons et de filles, c'est à ce moment qu'ils abandonnaient l'enfance et qu'ils entraient dans le monde des adultes. En effet, beaucoup quittaient l'école après cette cérémonie mémorable et avant que l'Eglise ne permette la communion fréquente, il s'agissait vraiment de la première fois que l'on communiait et cela vers l'âge de 10 à 12 ans. Pour bien marquer la solennité de ce grand jour, les garçons revêtaient un habit foncé éclairé par une grosse boucle de soie blanche en guise de cravate et le bras orné d'un ruban blanc noué en brassard. Les filles toutes vêtues de blanc portaient un voile; les mamans avaient rivalisé d'adresse pour confectionner les robes et les petites aumônières qui contenaient le chapelet et un beau mouchoir. A cette occasion, les enfants les plus fortunés échangeaient des images pieuses avec inscription appropriée. Ceux qui pouvaient se le permettre passaient chez le photographe et ce portrait, en grande tenue, était inséré dans l'album familial. Le même cérémonial se renouvelait pour la Confirmation lors de la visite de l'Evêque, à tous les trois ans.

L'étape la plus sérieuse de la vie, c'était le mariage et les fréquentations qui le précédaient ne ressemblaient pas beaucoup à ce qui se passe aujourd'hui. Les jeunes gens ne se rencontraient ou ne sortaient



Une noce à la campagne. Composition de E.J. Massicotte, cliché Arch. nat. Qué.

9.282

jamais seuls. Il fallait toujours des chaperons. Dans les sermons, les curés et les prédicateurs rappelaient sévèrement aux parents leurs devoirs à ce sujet.

Les filles préparaient leur trousseau depuis longtemps; draps, couvertures de laine, courte-pointes, nappes, broderies, tout cela s'entassait dans un coffre, mais ce n'était pas une garantie de trouver un mari. Les réjouissances des noces n'ont pas beaucoup changé leur esprit, mais autrefois, tout se passait dans la maison des parents de la mariée et tous les mets traditionnels avaient été préparés par les membres de la famille.

Les voyages de noces étaient plutôt rares; on allait visiter la parenté, surtout en hiver, et souvent, on arrivait à l'improviste. Mais l'hospitalité proverbiale ne faisait jamais défaut et de joyeuses veillées permettaient à tous de faire connaissance avec les nouveaux époux qui à leur tour, devaient rendre la politesse dans les mêmes circonstances.

LES FUNÉRAILLES

Quand quelqu'un mourait, un voisin voulait bien se charger de faire la toilette du défunt, lequel était placé sur des planches recouvertes d'un drap, dans une chambre ou la pièce principale.

On plaçait une tenture noire à la porte d'entrée de la maison et les gens disaient ainsi: "un tel est mort, le crêpe est à la porte". ou "un tel est sur les planches".

Les parents, les voisins et amis venaient faire une visite ou passer la nuit, car autrefois on veillait le défunt une, deux ou trois nuits. On récitait des chapelets, puis chacun faisait l'éloge du mort afin de reconforter la famille.

Vers minuit les gens de la maison servaient un léger repas composé suivant leurs ressources. Puis les veilleux engageaient les parents à aller se reposer; cela permettait plus de liberté dans la conversation, et contribuait à tenir éveillé jusqu'au matin.

Durant les premières années du siècle dernier, le cercueil était fabriqué par un menuisier improvisé.

Mais le grand problème était d'avoir un représentant du culte, un missionnaire ou un curé des vieilles paroisses du bord du fleuve qui pourrait se rendre pour bénir la tombe et rédiger l'acte de décès.

Quand on eut une église avec tous les accessoires du culte et un prêtre résidant, les funérailles devinrent plus élaborées. Ainsi on tendait de noir les autels et toutes les fenêtres; plus le mort était important par sa profession ou son argent, plus c'était sombre.

Comme éclairage il n'y avait que les cierges sur l'autel et ceux qui étaient disposés sur des herses entourant la tombe, laquelle était recouverte d'un drap noir.

Plus tard, on ajoute encore au cérémonial en enfouissant le cercueil sous un catafalque monumental en bois noir, orné d'arabesques sculptées assorties.

C'était vraiment lugubre, et l'on comprend qu'alors les mères et les épouses n'assistaient pas aux funérailles de l'être cher décédé.

Si le défunt était très estimé, le cortège était suivi par un nombre incroyable de voitures, parfois sur des milles de longueur. Tous ses parents, amis et voisins se faisaient un devoir de l'accompagner à son dernier repos.

Les corbillards, vers 1900 et plusieurs années après, étaient ornés de plumes d'autruche, noires va sans dire, disposées par touffes au centre et aux quatre coins du toit, et ces plumes s'agitaient sans cesse au moindre souffle du vent comme aux mouvements du cheval.

Le cheval lui-même était habillé de deuil puisqu'il était entièrement recouvert d'une immense couverture noire bordée de frange et descendant presque jusqu'au sol.

Quand le défunt était un notable du village, comme le marchand général, on garnissait de tentures noires et violettes la rue où devait passer le cortège.

Les porteurs arboraient une draperie noire sur l'épaule, laquelle flottait jusqu'à la chaussure. Les femmes de la famille du défunt por-

taient des voiles de crêpe et leurs vêtements noirs étaient aussi garnis de ce tissu. Le chapeau de la veuve consistait en un bonnet duquel tombait un long voile appelé "pleureuse", et elle le portait des années, souvent jusqu'à un remariage.

Les hommes de la parenté portaient un brassard noir sur la manche de leur habit.

Toutes ces coutumes relatives au deuil étaient rigoureusement établies et on s'y conformait souvent pendant des années.

LES FÊTES RELIGIEUSES

Les fêtes religieuses étaient très nombreuses autrefois, cependant personne ne s'en plaignait. Elles constituaient les seuls événements faisant oublier quelque peu la solitude où vivaient tous ces colons éloignés les uns des autres. Pour ceux qui habitaient le village c'était un repos bien mérité.

Le dimanche ou une fête religieuse, c'était l'occasion d'entendre les conseils, les exhortations, les encouragements d'un homme qui leur était entièrement dévoué.

Le missionnaire, et plus tard le curé constituaient au début leur seul guide.

Un dimanche, une fête religieuse, c'était aussi l'occasion d'apprendre les nouvelles concernant notre pays ou les pays d'outre-mer.

Pas de journaux, pas de communications, autres que le canot ou la marche à travers la forêt. Aussi, les nouvelles ne parvenaient souvent qu'après des mois.

C'était à la porte de l'église et chez le marchand du village que l'on apprenait les nouvelles apportées par un nouveau colon ou par des voyageurs venant de Sorel et Trois-Rivières ou des bateaux faisant escale.

Si la plupart de ces fêtes étaient obligatoires, il était heureux qu'il en soit ainsi.

Les femmes qui ne sortaient de la maison que pour aller traire les vaches, sarcler le jardin et aider au travail des champs, étaient bien contentes de pouvoir oublier tout cela quelques heures chaque semaine pour se rendre à l'église y prier en paix, mais aussi y rencontrer d'autres femmes comme elles.

Pour les hommes c'était aussi une occasion bienvenue d'aller au village discuter de leurs multiples problèmes avec leurs compatriotes.

Nos ancêtres ne connaissaient pas les nombreuses fêtes civiques et non plus les longues fins de semaines dont nous profitons aujourd'hui, mais chaque fête était soulignée par une cérémonie religieuse spéciale.

La fête de Noël était alors uniquement religieuse, on fêtait l'anniversaire de Jésus avec gravité et recueillement.



La messe de minuit, Composition de E.J. Massicotte, cliché Arch. nat. Qué.

En attendant l'érection d'une église on assistait à la messe dans une cabane de bois rond, école ou maison de colon, quand un missionnaire pouvait s'y rendre.

La première église catholique de Drummondville fut ouverte au culte en 1822; on dit qu'elle fut la première église des townships de l'Est.

Quand on eut des rudiments de chemins, une partie de la famille s'entassait dans une carriole ou traîneau, enveloppée de robes de fourrures, et allait assister à la messe de minuit. D'autres venaient à pied sur des raquettes. Ceux qui n'avaient pu se rendre à la messe, avaient lu l'office dans un vieux missel ou récité des chapelets ou les mille Avé.

Au retour, toute la famille s'attablait gaiement pour le réveillon; un civet de lièvres ou des tourtières, un ragoût de pattes de cochon additionné de boulettes, des beignes ou du pain sucré et chacun allait dormir.

Puis venait le Jour de l'An, fête de la famille et de l'amitié c'était la grande fête.

On se levait très tôt ce jour-là. Des groupes de jeunes garçons, souvent à partir d'une heure du matin, s'amusaient à aller réveiller les parents et les amis pour leur souhaiter la Bonne Année, embrasser les jeunes filles de la maison, ce privilège n'était accordé qu'au jour de l'An.

Toutes les petites chicanes étaient oubliées, on fraternisait, on s'embrassait, on festoyait à qui mieux mieux. On offrait un verre de vin domestique, on passait des croquignoles ou des galettes aux visiteurs. Puis, ceux-ci continuaient chez d'autres parents et amis, jusqu'à l'heure de la messe.

Au sortir de l'office c'était encore des démonstrations d'amitié des poignées de mains, des souhaits à tous les amis.

Le début de l'an était toujours très joyeux avec ses "Bonne et heureuse Année et le paradis à la fin de vos jours". On chantait, on dansait quand on avait un violoneux, et ces fêtes continuaient ainsi pour plusieurs jours et même des semaines, souvent jusqu'au carême.

La glace recouvrant les rivières permettait les déplacements plus faciles, aussi on en profitait pour aller visiter des parents éloignés, des oncles, des tantes, des cousins. On cultivait beaucoup l'esprit de famille.

Les petites surprises aux enfants étaient réservées au jour de l'An et enfouies dans le bas de laine tendu au pied du lit. Cela consistait la plupart du temps en quelques sucreries, bonbons "mélange", une orange, des noix, une pomme, des biscuits couverts de sucre rose, et il n'en fallait pas plus pour faire croire au merveilleux Santa-Claus.

On y ajoutait parfois une poupée de chiffon, un petit traineau fabriqué en cachette par le père; des petites raquettes ou des mocassins achetés des Abénaquis.

Plus tard on produisit des patins de bois avec lisses en fer forgé retournées élégamment sur le bout du pied. Ils s'ajustaient sur les chaussures par des courroies de cuir. Cela était destiné aux garçons plus âgés et leur permettait d'évoluer sur la glace de la rivière.

La fête des Rois était aussi célébrée avec solennité, étant encore prétexte à de nombreuses réceptions et visites, au gâteau contenant une fève et un pois.

Après la Chandeleur où on fait bénir des cierges utilisés en diverses circonstances spéciales, comme près d'un malade en danger de mort ou pour se protéger du tonnerre, on arrive aux jours gras. C'était alors comme aujourd'hui, l'occasion de réunions où règne la gaieté: repas, danses, soirées, mascarades, etc.

Mais rendu au Mercredi des Cendres, toute l'atmosphère était changée. On rappelait d'abord à chacun qu'il est poussière et qu'il retournera en poussière; qu'il doit observer le jeûne: deux onces le matin, quatre onces le soir; un seul repas complet.

Outre le jeûne on s'imposait toutes sortes de pénitences pour le temps du carême. Les uns promettaient de ne pas fumer, d'autres de ne pas prendre un verre... d'autres de ne pas aller voir leur blonde, d'aller à la messe tous les matins, de faire des chemins de croix tous les jours, etc...

Avec la Semaine Sainte, inaugurée par le Dimanche des Ra-

meaux, où chacun faisait bénir quelques branches de cèdre ou de sapin, ces pénitences étaient intensifiées, et tous les fidèles suivaient assidûment et avec dévotion les cérémonies nombreuses de ces jours: Jeudi Saint, Vendredi Saint, Samedi Saint. Après le long jeûne du carême, le marché du Samedi Saint revêtait une grande importance, et toutes les pièces de viandes, jambons, rôtis, etc. étaient ornées de fleurs artificielles en papier de différentes couleurs, créant déjà une atmosphère de fête.

Puis c'était Pâques, annonçant la Résurrection et le réveil de la nature dans notre pays du Nord. Il était d'usage ce jour-là d'aller de grand matin puiser de l'eau courante dans une rivière, avant le lever du soleil, et cette "eau de Pâques" avait, disait-on, la propriété de soulager tous les maux.

Les dames et jeunes filles arboraient une toilette printanière et un petit chapeau nouveau, souvent de leur confection.

Les Rogations étaient une fête bien observée par les cultivateurs: chacun apportait une petite portion des grains qu'il entendait cultiver, puis après la bénédiction il l'incorporait à ses semences.

L'Ascension qui a toujours lieu un jeudi, fut bien longtemps une fête d'obligation, qui était d'ailleurs bien observée.

Une tradition veut que la Fête-Dieu, dès 1815, fut l'occasion de la première messe dans nos townships; elle fut célébrée par l'Abbé Jean Raimbault, le premier missionnaire catholique de notre région. Cette messe fut célébrée dans les "Hangars du Roi", grand édifice de bois rond, destiné à recevoir les provisions, sur le bord de la rivière, croit-on.

Plus tard, la Fête-Dieu était l'occasion d'une grande procession très solennelle. Le reposoir se faisait ordinairement devant la maison d'un notable du village. La veille de la fête, des ouvriers s'affairaient à ériger une structure pour un autel, puis des femmes revêtaient le tout de draps blancs, de draperies diverses; disposaient des légumes et fleurs de la saison, lilas, muguets, des cierges et des lanternes.

Les petites filles des alentours étaient invitées à personnifier des anges. Elles étaient vêtues de blanc, on leur ajoutait des ailes et un

nimbe de papier doré orné sur le front d'une étoile, et elles étaient disposées de chaque côté de l'autel.

La procession se déroulait dans les rues du village ou de la ville, en chantant des cantiques, en récitant des chapelets, des litanies. Les enfants des écoles, les congrégations, marchaient derrière leur étendard et la foule suivait.

Le prêtre, portant l'ostensoir sous un dais, était entouré des marguilliers, maire, conseillers, etc. Parvenu au reposoir il bénissait les fidèles et après le chant du Magnificat et autres hymnes, la procession retournait à l'église.

Plus tard, c'était la fête du Sacré-Coeur avec ses consécrations. Puis les fêtes de l'Assomption, de la Saint-Michel, des Saints, des Morts, de l'Immaculée Conception, fête très solennelle dans les couvents et les collèges.

Aujourd'hui on attache moins d'importance à ces fêtes; elles étaient pourtant touchantes dans leur liturgie. Elles constituaient une pause salubre dans la paix d'une église, d'un temple, faisant oublier quelque peu la dure lutte pour la vie.

L'ALIMENTATION

Le colon des premières années, en arrivant sur sa terre au printemps abattait les arbres qui serviraient à construire sa maison, qui n'était d'abord qu'une cabane de bois rond, et en moins d'un mois il pouvait y entrer avec sa famille. Ils y étaient à l'abri des intempéries, pouvaient y cuire les aliments et se chauffer.

Après avoir défriché les alentours on semait entre les souches, fèves, citrouilles et sarrasin, etc. et on récoltait souvent assez pour la première année.

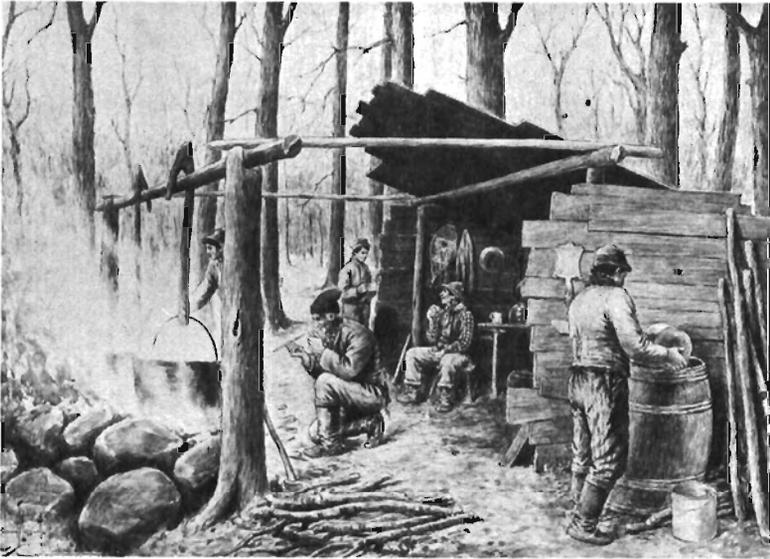
La nourriture des débuts était composée surtout de lard salé, de pois, fèves et gros biscuits secs.

Heureusement, le gibier était abondant aux alentours: l'original, le chevreuil, la perdrix, le lièvre, le canard, permettaient de varier les menus. En outre, la rivière St-François contenait du très bon poisson:

anguille, esturgeon, doré, achigan, brochet, etc. même du saumon: en 1808 un colon de Shipton, à environ 25 milles en amont de Drummondville, sur la rivière St-François, déclarait y avoir pris dix-sept gros saumons.

Les petits fruits sauvages, fraises, framboises, bleuets, mûres, se trouvaient ici et là et constituaient un apport précieux. On en faisait des confitures et du vin et aussi des sirops qui ajoutés à l'eau étaient très rafraîchissants.

On découvrit aussi des noix et noisettes, du miel sauvage, et on produisit du sucre et du sirop d'érable en abondance.



7. 284 Les sucres, Composition de E.J. Massicotte, cliché Arch. nat. Qué.

Mais le lard occupa longtemps une grande place dans l'alimentation; on le faisait cuire dans la soupe aux pois qui était un aliment de tous les jours. Les travailleurs des champs ou de la forêt en composaient le repas qu'ils apportaient avec eux.

L'hiver, pour apporter en voyage ou au travail, on faisait geler soupe et lard, ce qui permettait de transporter facilement ces aliments. A l'heure du repas on faisait chauffer sur un feu improvisé et accompagné d'un morceau de pain noir, comme il se faisait alors, on avait un repas substantiel. Les fèves au lard étaient aussi un mets très fréquent. La mélasse était le dessert de tous les jours quand on pouvait s'en procurer.

Le lard salé avait l'avantage de se conserver par toutes les températures; rôti dans la poêle il accompagnait avec succès la galette de sarrazin, les oeufs, les omelettes. Il se vendait au baril et on en prenait grand soin.

Quand l'élevage du porc fut possible, ce qui ne tarda pas, on faisait boucherie vers le milieu de décembre; le gras était salé, on en faisait provision pour l'année. On tuait parfois aussi un petit boeuf, un veau gras ou un mouton, des volailles. Les viandes maigres étaient gelées et enfouies dans de grands coffres remplis de neige et devaient être consommées avant les dégels du printemps.

C'était le temps des boustifailles, des tourtières, ragoûts, tête-en-fromage, cretons, boudins, saucisses et pâtés de toutes sortes. On se recevait les uns les autres afin de rompre la monotonie du long hiver.

Quand la farine fut en abondance, les femmes purent cuire du pain chaque semaine, ce qui ne fut pas le cas au début, alors que manger du pain était une fête qui ne se présentait pas tous les jours.

Lorsqu'on ne pouvait pas se rendre au moulin faire moudre le blé, on se contentait de le faire bouillir tout rond et on le mangeait ainsi en place de pain ou de légumes.

On se fabriquait aussi à la maison, de la farine de patates. Les pommes de terre crues étaient rapées dans un grand baquet d'eau froide, on agitait et on renouvelait l'eau plusieurs fois. La fleur se déposait au fond. On enlevait l'eau, puis on laissait sécher, et cette farine pouvait être utilisée à bien des usages, tels que bouillie pour les enfants ou les malades, blanc-manger, empois, pain de savoie, etc.

Les farines d'avoine, de sarrazin, de blé-d'Inde, étaient aussi largement employées pour cuire des galettes, gruaux, gâteaux.

Dès le début on importa quelques vaches qui fournissaient le lait pour les enfants. Il fallait aller acheter ces bêtes, soit à St-François, Pierreville ou Sorel, et les amener à pied à travers le bois, sur une distance de vingt-cinq à quarante milles. Vers 1825, une bonne vache se vendait environ \$11.00 à \$12.00.

Plus tard, bien des gens au village gardaient une vache, parfois deux. Ils vendaient le surplus du lait à des voisins, ou fabriquaient leur beurre; après l'avoir salé ils en emplissaient des tinettes comme provisions d'hiver. Le beurre destiné à la consommation immédiate était façonné en boulettes, dans des moules de bois ordinairement sculptés d'un motif de fleur. En été le lait était gardé ainsi que le beurre, dans le puits, endroit le plus frais, et en hiver dans la cave.

Le lait caillé était un mets très estimé, surtout accompagné de sucre d'érable; comme aussi le fromage domestique fabriqué avec le lait caillé, et que l'on appelait "lait égoutté", aujourd'hui fromage "cottage".

Jusqu'en 1925, dès le printemps venu, aussitôt la terre dégelée, on voyait par les rues de Drummondville, des processions de vaches conduites par de petits garçons et petites filles qui étaient allés quérir leurs animaux aux pâturages, et après la traite, allaient les reconduire, et cela matin et soir.

Les pâturages étaient situés entre autres, de chaque côté du boulevard St-Joseph, sur des terrains actuels de la Sylvania Electric, de la Dennison, du Centre Civique, puis entre la rue Marchand et les chemins de fer C.N.R. et C.P.R., et sur la rue Newton.

Vers 1905, le pâturage était payé \$3.00 pour la saison, et le petit garçon qui se chargeait de promener la vache matin et soir, demandait ordinairement \$0.30 par mois pour une bête, mais il en conduisait plusieurs.

Le lait était gardé dans des plats de grès ou de fer-blanc que l'on appelait terrines.

De temps en temps, un cultivateur de la campagne venait vendre du lait au village; après l'avoir mesuré dans une pinte en métal, il le versait dans le récipient du client. Le lait, se vendait vers 1900, quatre

sous la pinte. Par temps chaud il ne se gardait pas longtemps et en hiver il fallait s'en passer ou utiliser du lait gelé qu'on obtenait d'un fermier.

Il en fut ainsi jusqu'au début de 1900, alors qu'un bon curé venant de New-York, le révérend Frédéric Tétreau, qui avait été nommé curé de Drummondville, entreprit de nous moderniser quelque peu.

Il aida un cultivateur à se procurer un bon nombre de vaches et à s'organiser pour avoir du lait toute l'année, et à distribuer ce lait chaque jour par les maisons. Cela fut une amélioration bien appréciée.

Et comme chacun devait se faire sa propre glacière en coupant des blocs de glace dans la rivière durant l'hiver, et les enfouissant dans du bran de scie, ce qui n'était pas à la portée de tout le monde, notre bon curé trouva un particulier qui voulut bien se charger de bâtir une grosse glacière qui fournirait la glace à tout le village.

Ce fut toute une révélation, avoir un gros bloc de glace à sa porte chaque matin durant l'été; cela permettait de conserver du lait et autres victuailles pour deux ou trois jours. Au début il en coûtait \$8.00 pour avoir la glace chaque matin du premier mai au 1er octobre, mais c'était un luxe qui n'était pas à la portée de tous, aussi, plusieurs n'achetaient la glace que le samedi, à 10 cents le morceau.

Et de combien d'autres améliorations n'avons-nous pas été redevables à ce vieux curé.

Ainsi, à l'ouverture de la pêche au printemps, il y avait abondance de poisson; un marchand venant de Pierreville passait par les rues le jeudi en criant: "Poisson frais, Anguille fraîche", et chacun se rendait à la voiture choisir le poisson de son choix.

Puis la pêche devenant moins bonne on n'avait plus de poisson. Alors le bon curé demanda à un boucher d'en faire venir de Gaspésie lorsque l'industrie locale de la pêche ne suffisait pas, afin d'avoir du poisson frais à l'année. Il conseillait fortement de manger du poisson "lequel, disait-il, contient du phosphore, ce qui éclaire l'intelligence..."

Ce bon curé voulait nous enseigner à bien manger mais sans gaspiller. Ainsi, il nous disait de ne pas prendre de beurre sur le pain

pour accompagner des confitures, sirops, etc. Aussi, il avait remarqué que des gens qui ajoutaient deux ou trois cuillérées de sucre à leur thé ou café, ne se donnaient pas la peine d'agiter avec la cuiller pour faire fondre, et ainsi le sucre resté au fond de la tasse était jeté aux égouts, et cela jour après jour.

Il conseillait aussi de varier les menus, de ne pas toujours manger de la soupe aux pois sept jours par semaine... il disait qu'à New York il avait un cuisinier qui lui servait toujours une soupe différente chaque jour, et que durant un an il n'avait jamais servi deux fois la même.

Il nous a appris beaucoup de choses, ce vieux curé, dans ses sermons où les enseignements pratiques dominaient souvent.

Tout était saisonnier alors, et on ne mangeait pas de tout, n'importe quand, comme nous le faisons aujourd'hui. Les légumes frais ainsi que les fruits étaient consommés à mesure qu'ils étaient produits par les jardins ou vergers, plus tard il fallait se contenter de conserves et des légumes ou fruits que l'on pouvait entreposer dans les caves.

Les oeufs étant très abondants au printemps on en consommait des quantités. Plus tard ils devenaient plus rares. Comme les poules ignoraient alors les couvoirs, elles couvaient elles-mêmes leurs oeufs et élevaient leurs poulets qui n'étaient prêts pour la table qu'à l'automne.

Et comme les volailles étaient élevées en liberté, il arrivait souvent qu'une poule dont on avait enlevé les oeufs chaque jour décidait d'aller pondre dans un endroit secret, et lorsqu'elle avait accumulé un nombre suffisant d'oeufs, elle se mettait à couver, ne faisant que de rares apparitions pour venir manger. Puis au bout de quelques semaines elle revenait toute triomphante entourée de ses douze ou quinze poussins. On disait alors qu'elle avait couvé "à la dérobee". Mais comme la saison était assez avancée ces poulets n'atteignaient une taille suffisante qu'à l'hiver.

Les poulets, dindes, oies, canards, se mangeaient donc à l'automne et durant l'hiver. Cependant pour un malade ou une grande visite on tuait une poule à l'occasion.

A l'époque des récoltes on accumulait dans les caves qui n'étaient pas chauffées, toutes sortes de provisions pour l'hiver: pommes de terre, choux, navets, carottes, oignons etc. Aussi, de grands pots de grès remplis de petits concombres salés, d'herbes fines salées pour relever le goût des aliments. Les pots de confitures, de gelées, les tinettes de beurre, les barils de lard salé, etc.

Avec les sacs de blé, d'orge, d'avoine, de sarrazin et de blé d'Inde qui attendaient dans la grange d'être moulus, la famille pouvait affronter l'hiver avec confiance, sans crainte de mourir de faim.

Les froids arrivés à l'automne, les ménagères confectionnaient des monceaux de tartes et pâtés à la viande, qu'elles faisaient geler dans les grandes jarres en grès, 25 à 30 à la fois.

Les débuts avaient été si difficiles, et pour plusieurs années on avait dû se contenter de si peu, qu'aujourd'hui on voulait oublier dans l'abondance les années de misère.

LES VÊTEMENTS

Pour un habit du dimanche ou un paletot, les hommes allaient chez le tailleur qui prenait les mesures et confectionnait lui-même le vêtement. Le tailleur avait une grande importance dans le village.

Pour les habits de tous les jours, ils étaient confectionnés à la maison.

L'étoffe du pays tissée par les femmes, sur des métiers que l'on trouvait dans bien des maisons, utilisant la laine des moutons, servit longtemps à habiller les familles, hommes, femmes et enfants.

La pièce d'étoffe une fois tissée devait être "foulée": on plongeait le tissu dans un grand baril rempli d'eau savonneuse et on le pilonnait vigoureusement.

Cette étoffe une fois séchée et repassée ne pouvait plus rétrécir; on en faisait des habits, paletots, pantalons, manteaux et vêtements de toutes sortes, qui duraient indéfiniment.

Les femmes qui ne confectionnaient pas elles-mêmes leurs robes et manteaux, avaient recours à la couturière. Les robes d'autrefois, vers les années 1880 étaient très élaborées. Bien ajustées et entièrement doublées de "batiste" ou autre tissu, elles étaient supportées à la taille par des baleines de métal; et souvent les hanches étaient accentuées par des bourrures, ce qui faisait paraître la taille plus menue.

Ces robes étaient garnies d'appliqués, de dentelle, de plastrons de satin, de jabots, etc. Les jupes très larges et longues jusqu'au sol étaient bordées de soutache; elles étaient parfois drapées en paniers ou cascades. Cependant les femmes n'avaient rarement plus qu'une robe de toilette qui convenait pour toutes les circonstances.

Les manteaux pour dames étaient très courts et très ajustés, confectionnés de drap et pour l'hiver, de mouton, de chat sauvage ou de certaines autres fourrures que l'on appelait "chien de mer".

Mais, si les manteaux étaient très courts, les femmes portaient sous leur jupe volumineuse, plusieurs jupons de flanelle, jupons piqués, etc. mais ces prosaïques jupons étaient toujours recouverts d'un autre en tissu plus léger dont la garniture de dentelle se laissait entrevoir à l'occasion, ou parfois d'un jupon de taffetas au froufrou indiscret.

Dans la maison les femmes portaient des "matinées", blouses assez amples, avec une jupe recouverte d'un tablier de couleur sombre pour travailler, et d'un tablier blanc pour aller visiter une voisine ou recevoir des amis l'après-midi ou le soir.

Il y avait aussi autrefois la petite couturière que l'on réclamait à chaque saison pour la confection des vêtements de la famille. Elle était très recherchée. Lorsqu'elle arrivait dans une maison dont elle était l'hôte pour 10 à 15 jours, les enfants l'entouraient et on était aux petits soins.

Elle se mettait à l'ouvrage, taillant et cousant du matin au soir, chemises, pantalons, robes, manteaux, sous-vêtements, etc. et pour tous les membres de la famille, chacun avait sa part.

Tous, hommes, femmes et enfants, portaient des chapeaux quelconques, de paille l'été, chapeaux de feutre ou de fourrure pour l'hiver.

Mais les chapeaux des femmes retenaient beaucoup l'attention; aussi la modiste de chapeaux était très considérée; elle devait être une personne de goût, habile de ses mains, un genre d'artiste.

Les chapeaux étaient garnis de fleurs, rubans, velours, tulle et plumes, c'était tout un art que de savoir disposer tous ces éléments. Ils étaient bien jolis ces mignons petits chapeaux juchés sur des têtes brunes ou blondes dont les cheveux relevés formaient chignons.

A partir de 1900 les modes évoluèrent vers une plus grande simplicité, laquelle s'accéléra lorsque les femmes commencèrent à travailler dans les usines, le commerce, les bureaux.

Les jupes devinrent moins volumineuses et plus courtes; les longs corsets rigides emprisonnant les tailles étroitement se firent plus souples, plus conciliants. Les chauds et solides bas de laine et de coton laissèrent la place aux diaphanes bas de soie et de nylon.

Cependant les chapeaux tout en devenant moins élaborés conservèrent longtemps la petite voilette recouvrant toute la figure, faisant plus mystérieux les yeux qu'elle abritait.

Mais ce vingtième siècle est inexorable; après avoir fait disparaître les élégantes et romantiques robes longues, avec leur taille de guêpe, puis les discrètes voilettes, il achève l'abolition des chapeaux, des jupes, et que sais-je encore. Que restera-t-il bientôt? ...

LA MÉDECINE D'AUTREFOIS

La médecine d'autrefois n'était pas aussi compliquée que de nos jours. Un enfant se plaignait-il de coliques, le médecin prescrivait de le coucher à plat ventre sur une pile d'oreillers, de façon à avoir la tête et les pieds plus bas que le reste du corps, et cela agissait parfois assez bien.

Pour une blessure quelconque il recommandait l'application d'un morceau de "tapis de table" (toile cirée). Pour purifier l'organisme, car on se purgeait souvent alors, il prescrivait une solution de mélasse et de soufre, à prendre durant neuf jours. Et c'était le beau temps de l'huile de ricin, que l'on appelait huile de castor, et aussi l'huile de

foie de morue naturelle. Pour un mal de gorge sévère, on prenait une cuillerée d'huile de charbon.

Ces prescriptions avaient du moins l'avantage de ne pas coûter cher.

Il semble que la médecine évolua bien lentement au siècle dernier, dû au manque de communications de toutes sortes, et il en fut ainsi à peu près partout dans la province.

Joseph Papineau raconte dans une lettre datée de 1830, reproduite par le Rapport de l'Archiviste de la Province, que son jeune fils étant tombé malade, sa température monta à l'extrême et il refusait toute nourriture depuis plusieurs jours. Les parents craignant la mort de leur enfant, firent venir de St-Hyacinthe un médecin renommé.

Après avoir examiné soigneusement le malade, il prescrivit au père de l'envelopper chaudement et le prenant sur son dos d'aller courir dans les champs le plus longtemps possible. Le père attela son cheval au plus tôt, et partit avec l'enfant dans sa charrette, et par les chemins cahoteux du temps, parcourut plusieurs milles. Quant ils revinrent à la maison, le petit garçon demanda de suite à manger de la viande et du pain; il n'avait plus de fièvre et était guéri.

Les gens étaient très attentifs à leur santé et s'en donnaient des nouvelles. Mais si on fournissait de nombreux détails sur sa maladie, aux parents et amis qui s'y intéressaient ou paraissaient s'y intéresser, on recevait en retour force conseils et recettes pour sa guérison.

Les infusions de savoyanne, de buis, de verge d'or, d'herbe à dinde, étaient très recommandées, comme aussi les emplâtres, les sacs d'avoine chaude, les cataplasmes de graine de lin, de farine d'avoine, mouches de moutarde, etc.

Les gens faisaient provision à l'été et à l'automne, des différentes plantes médicinales des alentours, et dans les maisons on en voyait des paquets attachés en bottes et suspendus près de la cheminée.

Les gommés de pin, sapin et épinette étaient très employées pour confectionner des sirops pour le rhume, ou pour guérir des blessures.

Les Abénaquis qui fréquentaient notre région, possédaient des formules secrètes de médicaments qui étaient souvent efficaces, à base de différents herbages, rognons de castor, etc. et plusieurs y avaient recours.

On se procurait aussi, au magasin général, des “remèdes patentés” auxquels beaucoup faisaient confiance; le Vin St-Michel, le liniment Minard, les “pilules rouges pour les femmes pâles”, etc.

C'est à Kingsey qu'on retrouve, en 1833, le nom du Dr. Calver Alexander qui aurait été le premier médecin dans nos cantons. Le Dr. P.A. Bérard vint s'établir à Drummondville vers 1859 et pratiqua sa profession jusqu'à un âge très avancé. Le Dr. Ulric Gill arriva vers 1880. Ces deux médecins, s'intéressaient à l'éducation en plus, et on retrouve leurs noms à la Commission scolaire du temps. Vers 1900, avec le Dr. W. Alexander, nous avons trois médecins. Vinrent ensuite les Drs. Lassonde, Garon, Girouard, Grenier, Béliveau, Allard, Charpentier (premier chirurgien), Hélie, D'Argencourt, Rodrigue, Michaud, Laperrière et autres.

Le Dr. Gill, vieux médecin célibataire qui vivait à Drummondville vers la fin du siècle dernier, était un médecin comme on n'en voit plus beaucoup de nos jours.

Il tricotait ses bas, gris ou noirs, allant aux genoux. Il portait une culotte bouffante et une grande cape, le tout en étoffe du pays, et il avait grand air, ce médecin, ainsi vêtu.

Il avait adopté deux nièces orphelines qu'il avait placées pensionnaires au couvent, et il les avait habillées de la tête aux pieds, confectionné de ses mains des robes, jupons de flanelle du pays et des bas.

Mais il ne faut pas croire qu'il négligeait pour autant ses malades, car je crois bien que jamais un médecin ne fut plus dévoué. Quand il allait à un accouchement, il faisait la toilette de la mère et du bébé. Si le mari était absent à son travail, il préparait un repas pour la femme et les enfants, balayait la place et rangeait tout.

Un enfant était-il malade dans une famille nombreuse, il l'amenait chez lui et le soignait jour et nuit jusqu'à ce qu'il fut guéri. Sa grande charité et son dévouement ne connaissaient pas de bornes.

Après avoir soigné les malades des alentours, il trouvait encore le temps de tricoter des dentelles dont il ornait ses taies d'oreillers, et aussi des petites pièces qu'on appelait "tidy" et qu'il plaçait à la tête et aux bras des fauteuils afin de préserver les tissus des meubles.

Les médecins de ces temps passés exerçaient leur profession comme un sacerdoce, mais ils n'ont certes pas accumulé de fortune.

Durant les premières années de 1900, un médecin de campagne chargeait \$2.50 à \$3.00 pour aller faire un accouchement, souvent à plusieurs milles de son village; pour extraire une dent, c'était \$0.25 cents.

Les médecins du temps étant tous des médecins de familles, comprenaient les multiples problèmes de leurs concitoyens.

HYGIÈNE PUBLIQUE

Il y eut de temps en temps des épidémies de typhoïde; le fondateur de Drummondville est mort de cette maladie.

Puis survinrent aussi des épidémies de petite vérole et de scarlatine. Pour ces dernières maladies, on "placardait" la maison des malades. On affichait un avis signé des autorités défendant d'entrer dans cette maison ou d'en sortir.

Au début de 1900 alors que sévissait la petite vérole, la municipalité avait fait ériger une maisonnette près de la rivière où est aujourd'hui le parc Woodyatt, pour y loger les malades atteints de cette maladie; on l'appelait la "cabane des picotés".

Tout comme les maisons placardées, un médecin visitait les malades et un employé de la ville pourvoyait à leurs besoins en chauffage et en nourriture, mais sans entrer dans la maison de crainte de transporter les germes de maladie.

A cette époque, plusieurs femmes mouraient chaque année des suites d'un accouchement, comme aussi beaucoup d'enfants ne vivaient que quelques mois ou quelques jours.

En 1938 une Unité Sanitaire réclamée depuis plusieurs années fut enfin établie à Drummondville, et nous avons pu en constater les bons effets.

En 1927 un petit hôpital fut inauguré au coin des rues Marchand et Brock, grâce à la générosité du curé Georges Mélançon et de l'abbé Manseau, originaire de Drummondville; les Soeurs Grises de Nicolet en avaient la charge. Cet embryon d'hôpital prit le nom de Ste-Croix et on lui apporta plusieurs agrandissements successifs.

En 1948, un vaste hôpital moderne remplaça le premier; il conserva le même nom mais est situé sur la rue Hériot, tout à fait en haut de la ville, sur le bord de la rivière. Cette institution dessert toute la région environnante et fournit à tous les soins extraordinaires que la médecine moderne peut offrir. Autrefois, c'est la parenté et les amis qui assistaient le médecin de famille auprès des malades; aujourd'hui, d'habiles infirmières s'occupent des patients sous la direction de spécialistes qui ont passé de longues années à étudier et qui se tiennent au courant des dernières découvertes.

Le premier dentiste résident à Drummondville, le Dr. J.E. Pré-court, ouvrit son bureau vers 1910; vinrent plus tard les Drs. Manseau, Maurice Lafontaine, Jos. Houle, Maurice Laperrière et autres.

Avant cette date un dentiste venait une fois par mois dans un hôtel, où sa clientèle allait le rencontrer, surtout pour des dentiers.

A l'occasion d'un gros mal de dents on essayait différents remèdes domestiques, comme par exemple un clou de girofle dans la dent malade, ou des compresses chaudes sur la joue... quand on ne pouvait plus endurer la douleur, on allait chez le médecin qui badigeonnait la dent avec un peu d'alcool, "pour engourdir", et à l'aide d'une pince tentait d'arracher la dent; parfois il réussissait...

Dans les campagnes, loin des médecins, il y avait ordinairement un homme dans le rang, qui était connu pour avoir une bonne paire de pinces; on y avait recours et il manquait rarement son coup...

A Drummondville, en attendant un dentiste, pour faire traiter des dents, on devait aller à St-Hyacinthe ou à Nicolet. Aussi, le premier dentiste fut-il le bienvenu.

L'ÉDUCATION: LES PREMIÈRES ÉCOLES

Dès les débuts de la petite colonie, dès 1816, une école fut organisée au village de Drummondville, pour y recevoir les enfants des alentours.

Cependant comme des colons étaient dissiminés sur des lots assez éloignés du centre, l'absence de chemins, la distance à parcourir faisaient que les enfants habitant à ces endroits, ne pouvaient pour la plupart suivre les cours de cette école de village.

A cause de toutes les difficultés des commencements, surtout le manque de communications, plusieurs des enfants des premiers colons ne purent jamais fréquenter une école régulièrement.

Alors la mère de famille enseignait elle-même à ses enfants, parfois aussi à des petits voisins; d'abord l'ABC, comme il était d'usage autrefois, puis à lire et écrire, à compter quelque peu et le petit catéchisme.

Les filles faisaient la première communion à dix ans et les garçons vers 11 ou 12 ans. Mais tous devaient au préalable "marcher au catéchisme" à l'église du village; et c'était littéralement "marcher" puisque bien des enfants devaient parcourir à pied des milles pour se rendre à ces cours donnés par le curé de la paroisse.

Cela durait cinq à six semaines au printemps; les enfants éloignés de l'église apportaient leur repas ou demeuraient parfois chez un parent ou un ami du village pour le temps de ces instructions.

Ils étaient admis après un examen rigoureux, et pour la plupart c'était la fin des études. Les garçons devaient aider au travail de la terre, et les filles seconder leur mère à la maison, ou aller "relever" les femmes du rang qui attendaient toujours un nouvel enfant chaque année.

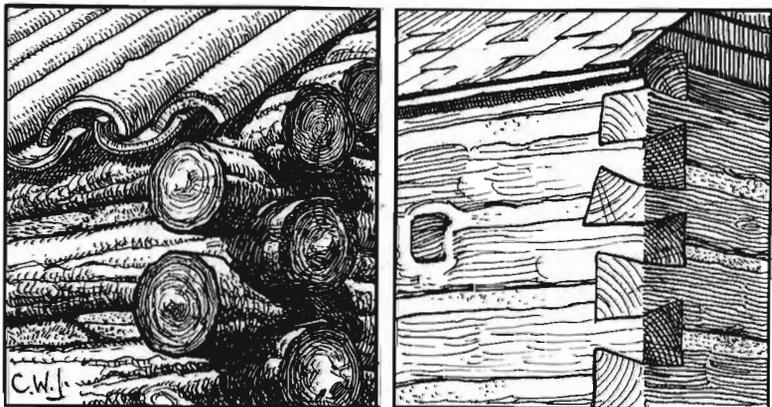
Plus tard on érigea des écoles ici et là dans les rangs pour accommoder des petites agglomérations.

Ces premières écoles étaient construites de bois rond, tout comme les premières maisons, et ne comportaient aucun confort autre

qu'un abri. D'ailleurs elles étaient évaluées à \$100.00 chacune vers 1884, à une époque de prospérité relative.

Voici un contrat de construction d'école, d'après le livre de Monsieur Ls. Phil. Demers de Sherbrooke:

Par devant les notaires Wm. Ritchie et G.H. Napier, le 29 mai 1858, Francis Mills d'une part, et, La Commission Scolaire de la municipalité du canton de Durham, représentée par William Dunherlay, fermier d'autre part. Mills s'engage à construire sur le coin du lot 22, rang 15 du canton de Durham, une école suivant les spécifications; les travaux doivent prendre fin le 30 novembre 1858 selon les détails suivants: construire de billots de 5'' neufs, barrés par deux clés aux extrémités, 24x20; la porte face au chemin... deux fenêtres en avant et en arrière... une fenêtre de chaque côté... la couverture en bardeaux de pin de 19'' de long... planches 1'' d'épais... pour la somme de \$156.00. William Mills se porte caution.



La construction en bois. Dessin de C.W. Jefferys, coll. Imp. Oil.

La petite institutrice qui enseignait aux garçons et filles âgés de 6 à 14 ans, recevait environ \$50.00 pour l'année scolaire, et parfois moins. Même passé 1900 elle ne recevait que \$70.00 à \$100.00 pour dix mois de classe.

Elle devait non seulement enseigner, mais s'occuper du chauffage et du ménage de l'école. Lorsqu'elle ne demeurait pas à l'école pour la nuit, elle devait s'y rendre tôt les matins d'hiver afin d'allumer le feu avant l'arrivée des élèves. L'eau que l'on tirait du puits et que l'on gardait dans un grand seau était souvent gelée le matin.

C'était bien alors la lutte pour la vie dans toute son âpreté et dans toute l'acception du mot. Les enfants ne portaient des chaussures, souliers de boeufs ou autres, que durant l'hiver, et le reste du temps ils allaient pieds nus; ils se rendaient ainsi à l'école. Plus tard quand ils étaient plus grands, ils avaient parfois une paire de chaussures, mais qu'ils n'enfilaient qu'en arrivant à l'école, afin de les faire durer. Et souvent une paire de chaussures servait à plusieurs enfants de la famille qui devaient aller à l'église le dimanche à tour de rôle.

Dans les familles nombreuses, l'aîné, quand il manifestait quelque talent, était parfois envoyé au collège, c'est-à-dire au séminaire, pour devenir curé, médecin, avocat ou notaire. Les séminaires les plus rapprochés étaient à 40 milles, soit Nicolet et St-Hyacinthe, ou Sherbrooke à 50 milles.

Mais c'était un privilège dont ne jouissaient pas tous les enfants, faute d'argent. Les autres apprenaient tout de même à lire et à écrire et se débrouillaient parfois aussi bien dans la vie.

Plusieurs de ces derniers devaient aller travailler dans les chantiers durant l'hiver pour aider la famille, ou pour rapporter un peu d'argent qui aiderait le grand frère rendu au séminaire ou à l'université et qui se débattait dans sa pauvreté afin de pouvoir terminer ses études.

Les séminaires acceptaient d'instruire un garçon, de le nourrir de l'héberger pour \$10.00 par mois vers 1880. Même en 1939, on ne demandait que \$18.00 par mois à certains endroits comme Sherbrooke.

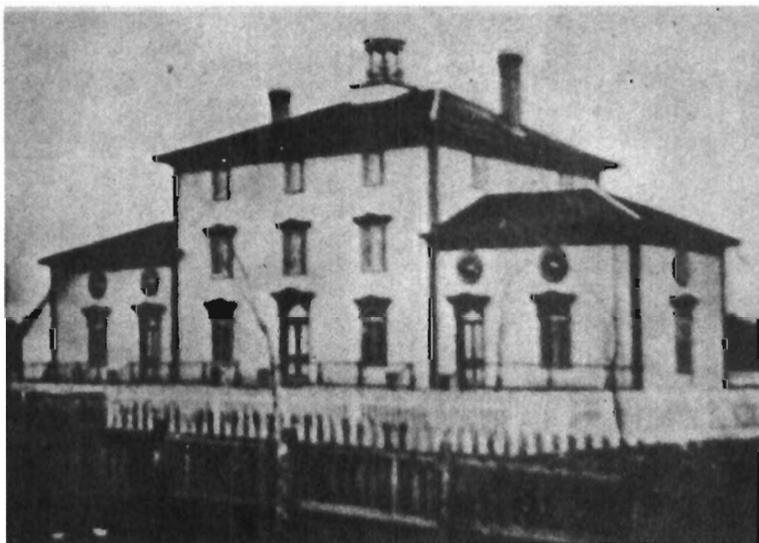
Mais il n'était pas rare de trouver un bon curé qui se chargeait

personnellement de l'instruction d'un ou plusieurs garçons qu'il trouvait aptes à faire des études supérieures.

Des communautés religieuses acceptaient aussi presque gratuitement des petits garçons particulièrement doués, pour y parfaire leur instruction.

LE COUVENT ET SA DISCIPLINE

En 1875, le curé de Drummondville, le Rév. Majorique Marchand érigea un modeste couvent près de l'église et en confia la direction aux Soeurs de la Présentation, une communauté française. Elles étaient cinq religieuses au début, pour 28 pensionnaires et de 30 à 40 externes. En 1890 on dut songer à un local plus vaste, et le couvent de la rue Marchand fut bâti au coût de \$10,000.00. L'édifice en brique solide mesurait 88 x 44 pieds et était à quatre étages, il existe toujours.



9.285

Le premier couvent devenu par la suite hôpital et hospice. Coin Marchand et Brock.

DRE
33.

Ces religieuses recevaient les élèves pensionnaires pour \$5.00 à \$6.00 par mois, pour l'instruction, la nourriture et le logement, et cela souvent payé en produits de la ferme. Il en était ainsi en 1900 et même longtemps plus tard.

Depuis ce temps elles ont formé des centaines et des centaines d'institutrices qui à leur tour ont répandu des rudiments d'instruction dans tous les coins de notre région.

Nous devons un monument de reconnaissance à ces pionnières de l'éducation dans notre région, dans notre province; à ces milliers de petites institutrices d'écoles de rangs, qui malgré des conditions presque inhumaines ont réussi tout de même à propager un minimum de savoir.

Et c'est par de tels prodiges de dévouement gratuit que notre petite agglomération des débuts a réussi à surmonter ses longues années de misère et à pouvoir enfin se sentir à l'égal de qui que ce soit.

Dans les couvents la discipline était très rigide. Les pensionnaires assistaient à une messe matinale et les externes devaient en faire autant ou se rendre pour huit heures moins vingt afin de réciter les prières du matin. A 1 heure de l'après-midi, récitation du chapelet, le chant de cantiques puis explication du catéchisme; à quatre heures, la prière du soir.

On priait beaucoup à genoux dans ce temps-là et à la suite de neuvaines, retraites, Quarante-heures, Saluts du St-Sacrement, etc. il arrivait que des jeunes filles avaient les genoux "foulés"; le médecin appelait cela "des genoux de soeurs".

Le congé de la semaine consistait en une demi-journée, le jeudi après-midi. L'avant-midi était consacré à "la civilité", où on donnait une leçon de politesse, et un compte-rendu des notes de chaque élève; à la fin du mois on distribuait les "témoignages" avec mentions, suivant les notes obtenues, de "Satisfaction" "Distinction" et "Grande Distinction".

Même le dimanche, les externes qu'on appelait quart-pensionnaires devaient se rendre au couvent "prendre les soeurs", c'était l'expression employée, pour aller assister à la grand'messe à l'église; puis dans l'après-midi aux vêpres, en compagnie des religieuses.

Entre ces deux offices religieux, c'était l'unique temps de la semaine où les élèves avaient accès à la bibliothèque. Une religieuse choisissait l'ouvrage qu'elle croyait convenir à chacune. Mais dans ces temps pas très reculés où les livres étaient une chose bien rare dans la plupart des maisons, c'était vraiment un plaisir de tenir dans ses mains et de lire un livre qui n'était pas une grammaire ou un catéchisme.

On ne tolérait aucune coquetterie dans la mise des jeunes filles. Les cheveux devaient être nattés très serrés, et gare à celles dont les cheveux ondulaient naturellement ou autrement. Il n'existait pas un seul miroir dans tout le pensionnat; il n'y avait que les vitres des fenêtres, mais il ne fallait pas être prises à s'y regarder car on était qualifiée de "vaniteuse" de "mondaine"...

Le costume vers cette époque, 1900, était composé d'une longue robe noire dont la jupe à plis descendait à la cheville, à collets et poignets blancs, de caoutchouc durant un certain temps, puis de toile. Complété d'une petite "cape" que l'on prononçait à l'anglaise, et d'une ceinture rigide de flanelle bleue, un chapeau noir pour les sorties.

Le tout rehaussé par les cordons de congrégations ornés de médailles et portés au cou. Chaque congrégation avait sa couleur: rouge pour les Enfants-Jesus, bleue pour les Anges-Gardiens, et bleu et blanc pour les enfants de Marie.

Celles qui avaient des charges dans ces congrégations, telle que présidentes, secrétaires, etc. portaient outre le cordon au cou, une "cordelière" assortie; longue corde terminée par de gros glands de laine, qui entourait la taille et descendait jusqu'au bas de la robe. Porter une cordelière donnait de l'importance à celle qui en avait le privilège.

Pour les grandes fêtes, le cordon de laine tressées était remplacé par un ruban de soie moirée, avec médaille, et de la couleur propre à chaque congrégation.

Pour entrer à la chapelle les jeunes filles devaient porter sur la tête un petit voile noir, et comme il fallait toujours avoir sous la main cette mantille, elles l'enfouissaient avec leur chapelet, mouchoir et autres articles, dans un sac qu'elles portaient sous leur robe, et qu'elles appelaient "poche de soeur". Aussi voyait-on souvent sur la rue et ail-

leurs, des petites filles retroussant leur robe pour aller quérir quelque article dans la fameuse poche. C'était très commode tout de même sinon très élégant.

Lorsque les religieuses de la Présentation établirent un pensionnat à Drummondville, elles assumèrent en même temps, sous la juridiction des commissaires d'écoles, l'instruction des filles du village, mais dans un local séparé du pensionnat; local situé au rez-de-chaussée du couvent, comprenant deux classes, avec cour de récréation séparée.

C'était le temps d'une certaine discrimination, et les jeunes filles du pensionnat n'avaient aucune communication avec celles de l'école publique.

Mais cette mentalité venant de France se borna au pensionnat des filles, car tous les garçons de la ville fraternisaient à la même école et il en fut de même à l'école anglaise, où garçons et filles suivaient les cours dans une même bâtisse. Mais à cause de cette tendance dans notre éducation, les jeunes filles qui devaient travailler pour gagner leur vie et aider leurs familles étaient traitées de haut par d'anciennes compagnes plus fortunées qui les considéraient comme des inférieures.

LES PROGRAMMES SCOLAIRES

Dans un rapport semi-annuel des commissaires d'écoles de la municipalité de Drummondville, pour les premiers six mois de 1879, on voit que 53 filles et 60 garçons fréquentaient l'école du village.

Le professeur des garçons, J.E. Belcourt, recevait \$300.00 par année pour enseigner à 60 garçons âgés de 5 à 14 ans.

L'institutrice des filles, Soeur Marie-St-Rémi, recevait \$120.00 par an pour enseigner à 53 filles âgées de 5 à 16 ans.

Ces professeurs devaient enseigner à lire et écrire aux commençants, enseigner les éléments de grammaire et arithmétique puis des rudiments d'histoire et de géographie, le catéchisme, etc. et cela à chaque groupe de la classe suivant le degré atteint par chacun. Ils devaient en outre enseigner à lire et écrire l'anglais.

Ce rapport de 1879, mentionne comme manuels de classe pour l'école des garçons:

Grammaire française de Bonneau, *Grammaire anglaise* de Otlerdorff. *Arithmétique* de Belrose, *Calcul Mental* de H.E. Juneau, *Histoire Sainte* *Histoire de France* et *Histoire du Canada* (abrégé), *Géographie*, *Manuel de Dessin linéaire*, *Catéchisme de Québec*, *Algèbre*, *Manuel d'Agriculture*, *Livre de Lecture*, 1er, 2ème, 3ème, *Tenue de Livres*, *Fourth Reader*, *Second Reader*, *First Book*, *Psautier de David*.

Les livres mentionnés pour l'école des filles sont: *Catéchisme de Persévérance*, *Petit Catéchisme de Québec*, *Grammaire française* par Bonneau, *Histoire Sainte*, *Géographie*, *Arithmétique* par Bellerose, *Calcul Mental* par Juneau, *Exercices orthographiques* par Bonneau, *Dessin linéaire* par W. Smith, *Livre de Lecture*, 1er et 2ème par Montpetit, 1er et 2ème, *Livres Anglais* par les Frères des Ecoles chrétiennes.

AUTRES ÉCOLES

Comme on peut le constater le programme des filles était plus limité, et celles qui voulaient continuer leurs études, devaient aller au pensionnat. Cependant les religieuses ne demandaient que \$0.50 par mois pour les externes qui fréquentaient le pensionnat, pour les élèves jusqu'à 14 ans, et \$1.00 par mois pour les élèves plus avancées.

Ce rapport mentionné plus haut était signé par les commissaires: Rév. Maj. Marchand, curé, Dr. P.A. Bérard et P.N. Dorion.

En 1880 l'éducation des garçons était assumée par le professeur Ephrem Belcourt, suivi du professeur François-Xavier Demers, puis des Frères qui firent un séjour temporaire, puis du professeur Louis-Hector Bellerose; de nombreuses petites institutrices locales prenaient la relève à l'occasion, et au début de 1900 les institutrices étaient dirigées par le professeur Gariépy et son épouse.

Enfin en 1907, un collège pour garçons ouvrit ses portes, bâti par les Frères de la Charité, sur les terrains Hemming près de la rivière St-François.

Inutile de dire les services immenses rendus à notre population par cette institution; et un grand nombre de citoyens de Drummond-

ville ont été redevables de leur succès à l'enseignement reçu dans cet établissement.

Jusque là le seul choix pour les garçons était le collège classique en dehors de la ville ou la petite école de village.

Ce manque de préparation pour les jeunes garçons a été cause d'un retard dans le développement de la ville.

En 1909 la Commission Scolaire fit ériger l'Ecole Garceau puis en 1928 l'Académie David, devenue le collège St-Frédéric, lequel a dispensé un solide enseignement secondaire, sous la direction des Frères de la Charité.

Les filles étaient plus favorisées, ayant l'avantage de recevoir l'éducation des Soeurs de la Présentation dont le cours conduisait à l'obtention de diplômes d'enseignement Elémentaire, Modèle et Académique et cela depuis 1875.

Plus tard elles donnèrent le cours lettres-sciences puis le cours classique au complet.

L'école anglaise fut longtemps dirigée par Mlle Suzan Mitchell, institutrice bien sympathique et dévouée, où plusieurs canadiens-français allèrent apprendre les éléments de l'anglais.

Quand la grande industrie amena une population anglaise plus considérable, un High School fut construit sur la rue des Ecoles, non loin du Collège St-Frédéric. Plusieurs années auparavant, M. Garceau qui était président de la Commission scolaire aurait voulu que ces deux institutions aient une cour de récréation commune, afin que les enfants se familiarisent avec les deux langues, mais il y eut opposition à ce projet.

Avant l'avènement des grandes écoles, nous avons eu quelques écoles privées qui ont rendu de grands services. Beaucoup se souviennent de celle de Mlle Anna Marier sur la rue Loring, de Mlle Fournier qui acceptait les enfants de moins de six ans. Mlle Marie-Josée Schaempert (Mme Masson) préparait les garçons au cours classique. L'Ecole commerciale des Mlles Ellis s'est développée alors et existe encore.

Puis comme les collèges, dispensant les cours classiques étaient éloignés de Drummondville, quelques curés et vicaires prirent l'initiative d'enseigner les premières années du cours, dans des locaux de fortune; comme par exemple le clocher de la première église qui avait été conservé, et où le vicaire Pratte, (premier curé de St-Majoric) enseigna à 6 ou 7 garçons au début de 1900.

Plus tard ce fut le corridor reliant le presbytère à l'église St-Frédéric, où M. le curé Georges Melançon, aujourd'hui évêque à Chicoutimi, donna des cours à quelques élèves de talent. Il y eut plus tard l'École Mayrand sur la rue Hériot, ancienne usine Corona Velvet, où on donna la première année, puis la 2ème, 3ème et 4ème année du Cours Classique.

Nous en sommes maintenant aux CEGEP et aux Polyvalentes, avec des professeurs rénumérés convenablement et des locaux spacieux et même luxueux.

Si les petites institutrices d'hier, payées \$50.00 par année dans leurs écoles construites en bois rond, sans aucune commodité ont réussi à apprendre à lire, écrire et compter à tout un peuple, que ne pouvons nous attendre de tous nos savants professeurs d'aujourd'hui dans leurs magnifiques écoles? ...

LES JOURNAUX

Le premier journal publié dans notre région fut fondé en 1861 à l'Avenir, par Jean-Baptiste-Eric Dorion qui venait d'être élu à la Législature de Québec pour représenter les comtés de Drummond-Arthabaska alors réunis.

Ce journal, "Le Défricheur", étant le premier publié en français dans la vallée de la rivière St-François, prit de suite une grande importance. Rédigé par un homme de talent, rempli d'idées nouvelles dans tous les domaines, il sut plaire à la population et contribua grandement à son développement intellectuel.

A la mort de son propriétaire Jean-Baptiste-Eric Dorion en 1866, "Le Défricheur" passa aux mains de Wilfrid Laurier, avocat, (plus tard premier-ministre du Canada) et P.J. Guitté son associé, qui avaient leur bureau à l'Avenir.

Il était alors fortement question qu'un chemin de fer traverse ce village pour se rendre à Melbourne et à Sherbrooke, mais ces plans n'ayant pas été réalisés, les beaux projets d'expansion s'évanouirent et "Le Défricheur" cessa de paraître.

Drummondville n'aura son premier journal qu'en 1901, alors que l'avocat Napoléon Garceau fonda "La Justice" afin de promouvoir le progrès de l'éducation et le développement de notre petit village; et il y avait certes beaucoup à faire dans ces domaines. Ce journal cessa de paraître en 1906.

En 1912 un second journal "Le Présent" publié aussi par M. Napoléon Garceau fit son apparition. Tout comme "La Justice" il est destiné surtout à promouvoir l'avancement de l'éducation et aussi le développement d'un esprit civique et patriotique. Il insistait toujours sur l'idée que nous devons considérer tout le Canada comme notre patrie et nous dire simplement Canadiens. Ce journal cessa de paraître en 1914.

A partir du début du siècle, avec l'avènement des chemins de fer, les journaux de Montréal et de Québec nous parvenaient quotidiennement rendant plus précaire l'existence d'un journal local, vu la faible densité de la population.

Il fallut donc attendre à 1926 pour avoir un journal chez nous qui pourrait subsister. Ce journal "La Parole" fut fondé par M. Edouard Fortin, avocat de Beauceville, encouragé par M. Nap. Garceau, avocat, et M. Walter A. Moisan, notaire, alors maire de Drummondville. Il est devenu la propriété de MM. Gérard et Clermont Veilleux.

M. Camille Duguay, homme de talent, en fut le premier rédacteur, suivi par M. P.E. Rioux, très actif et cultivé, et plus tard par M. Adélar Rivard qui, après de nombreuses années, est toujours sur la brèche.

En 1928 parut aussi un petit journal anglais, lancé par M. P.E. Rioux, "The Spokesman" dont le rédacteur fut M. Oscar Darche, originaire de Sherbrooke. Ce journal fut très populaire parmi la population anglaise de notre ville qui s'était accrue par l'établissement de plusieurs industries anglaises et américaines.

9.286



La veillée. Composition de E.L. Massicotte. Cliché Arch. nat. Qué.

LES LOISIRS

Avant 1900, et de nombreuses années après, il n'était pas question de loisirs organisés comme aujourd'hui. Les pauvres colons qui ne trouvaient jamais les jours assez longs pour accomplir toutes les besognes qui les attendaient, comme aussi les artisans et petits commerçants du village qui devaient travailler très tard, tous les soirs, pour accommoder leur clientèle, seraient bien étonnés aujourd'hui de constater tout le mal que l'on se donne et les montants élevés dépensés pour reprendre aux gens à perdre plus agréablement leur temps.

Comme distractions, les hommes et jeunes garçons allaient parfois faire un bout de veillée dans une boutique ou chez un marchand. Ils y apprenaient quelques nouvelles, discutaient politique ou potins de toutes sortes.

Les uns se rendaient chez un ami cordonnier qui tout en continuant à façonner des bottes ou taper des semelles, mettait son mot

de temps en temps dans la conversation; c'était l'endroit pour discuter chasse, pêche et fusils, et l'on pense à J.A. Racette qui avait sa cordonnerie au bas de la rue Hériot, justement où sont concentrés aujourd'hui divers commerces de chaussures.

Certains aimaient aller chez un ami boulanger qui devait veiller très tard pour surveiller la pâte et la cuisson du pain; tout en bavardant on l'aidait à le tirer du four, car très souvent on s'était réservé un petit morceau de pâte afin de goûter ce pain bien chaud ou la bonne galette au beurre à l'arôme d'anis. Et l'on se rappelle la boulangerie Emile Lafontaine dont le boulanger était Urgèle Lefebvre, et la boulangerie Paul Généreux.

L'atelier du tailleur Antonio Montplaisir était aussi très accueillant surtout si les visiteurs avaient quelques bonnes histoires à raconter.

L'été, des jeunes garçons jouaient au base-ball ou au tennis, aux fers, à la balle, au croquet, faisaient de la natation dans la rivière. Les jeunes filles faisaient aussi du tennis et jouaient au croquet, car les religieuses en avaient un jeu dans la cour de récréation du couvent. Un autre court de tennis, au parc Woodyatt, a attiré de nombreux amateurs parmi lesquels se sont distingués les Marier et les Pépin.

L'hiver, c'était le patin, la raquette, la tobogan pour garçons et filles. Le tout entremêlé de soirées de musique, de danses, de parties de cartes, etc. Le soir, les jeunes filles demeuraient ordinairement à la maison; elles tricotaient ou brodaient des pièces de leur trousseau, ou faisaient de la musique quand elles avaient un instrument quelconque, harmonium, piano ou autre. Quant aux mères de famille, elles travaillaient jusqu'à l'heure du coucher.

Les restaurants firent leur apparition chez nous vers 1900; on les désignait d'abord sous le nom de "salons de crème glacée" et on y servait surtout cette friandise, mais, en hiver, c'est plutôt le chocolat chaud qui était le plus apprécié.

Le propriétaire de l'établissement préparait lui-même la crème glacée et l'un d'eux, très ingénieux, avait inventé un appareil à cette fin. Il avait relié la grande sorbetière à une bicyclette fixe et il invitait ses amis à pédaler pour actionner les palets qui fouettaient la crème. Les volontaires étaient ensuite récompensés par une assiettée du déli-

cieux mélange. Il faut dire aussi qu'à cette époque, les jeunes filles n'allaient pas seules au restaurant, mais elles devaient être accompagnées.

Cependant, l'âpreté de la vie matérielle dans ce coin isolé qu'était Drummondville et ses alentours, ne fit toutefois pas oublier complètement les aspirations intellectuelles et artistiques à ces pionniers qui, pour plusieurs, possédaient déjà une certaine culture.

Vers le milieu du siècle dernier un réveil s'était manifesté dans nos régions. Quelques échos parvenus jusqu'à nous parlent de conférences, de concerts, de théâtre amateur, etc.

En 1856 était fondé à l'Avenir, municipalité située à 12 milles au sud-est de notre ville, "L'Institut des Artisans du Comté de Drummond" par J.B.-Eric Dorion. C'était un cercle de discussions orienté vers le progrès dans tous les domaines.

Cette association fit même l'acquisition d'une bibliothèque et construisit un local pour ses réunions. Durant de nombreuses années la seule bibliothèque existante à Drummondville était celle de la paroisse St-Frédéric, mais tout de même elle a enchanté les heures de loisirs de bien des jeunes et des moins jeunes...

Dans la plupart des maisons, les seuls livres que l'on y trouvait consistaient dans les livres offerts en prix aux écoliers en fin d'année, ces beaux volumes à couverture rouge rehaussée d'or.

Une bibliothèque municipale fut enfin établie à Drummondville vers 1950, par le maire d'alors, maître Antoine Biron.

Vers 1915, sous l'impulsion d'un jeune vicaire actif et dynamique, l'abbé Georges Mélançon, le Cercle St-Louis fut fondé avec local au sous-sol de l'église, donnant naissance à toutes sortes d'activités sportives, sociales et intellectuelles.

De temps en temps on y accueillait de grands artistes, tel Paul Dufault, chanteur merveilleux, les violonistes Plamondon, Leblanc et nombre d'autres.

THÉÂTRE ET MUSIQUE

Des amateurs locaux présentaient des comédies, telles “La Poudre aux Yeux”, “A beau mentir qui vient de loin”, “la Veillée de Noël”, etc. avec Mlle Alberta Chabot, Gaston Brodeur et autres. On présenta même avec succès l’opérette “Les Cloches de Corneville” avec des artistes de chez nous: Mlles Gertrude Millar, Hilaria Lamoureux, Annette Robins, le notaire Philippe Péloquin, l’avocat Charles-Henri Lalonde, Albert Bergeron, le Dr. Edmond Dansereau, Laurent Turcotte, et autres.

On cultivait beaucoup la musique et le chant; des groupes d’amateurs se réunissaient le soir, formant de petits orchestres. On chantait des extraits d’opéra et les chansons à la mode du temps. On discutait musique, on dansait la valse, le two-step, le fox-trot, les danses carrées.

Vers la fin des années 1930, un groupe d’amateurs formé de M. et Mme Gilbert Aalsey, Ralph Nolet, A. Bérard, M. Payette, le Dr. Jos. Houle, Roger Gosselin, avait organisé “L’Orchestre Symphonique de Drummondville”, avec une chorale mixte. M. Aalsey en était le directeur, et Mme Aalsey, pianiste.

Ce corps musical donna plusieurs concerts très appréciés, nous donnant l’avantage d’entendre des artistes remarquables de chez nous, tels le Dr. Jos. Houle, à la voix merveilleuse, Mlle Thérèse Marchesseault, violoniste de talent, et M. Roger Gosselin qui brilla longtemps à Québec, dans le domaine musical.

LA FANFARE

Une petite fanfare, “La Citoyenne”, contribua à égayer le village, quelques années, au commencement de 1900. L’endroit pour les concerts de fanfare, pique-niques et réunions mondaines ou autres durant l’été, était l’Île David (du nom de M. David Hébert qui fut maire vers cette époque), île principale en face de la ville, près du parc Woodyatt actuel, et comprenant plusieurs chalets et un kiosque pour les musiciens. L’endroit était magnifique. On y accédait par un petit pont flottant bâti sur des barils.

Malheureusement au printemps de 1911, la débacle sur la riviè-

Un peu plus tard, encore dans le sous-sol de l'église, des représentations de cinéma furent données chaque semaine. Le curé du temps, M. l'abbé Tétreau, encourageait les gens à y assister, cela constituait une éducation.

Or un jour que les religieuses y avaient conduit leurs élèves, c'était à l'époque de la fête de Pâques, on représentait dans le film, de gros oeufs de Pâques d'où s'échappaient des ballerines qui exécutaient des pas de danse. La mère supérieure toute scandalisée ordonna tout de suite aux élèves de sortir. Le curé répondit que c'était à lui seul de juger des films que les jeunes filles pouvaient voir. Mais les religieuses n'y amenèrent plus leurs élèves.

Plusieurs années après, un citoyen, M. Ephrem Archambault, établit une salle de projection sur la rue Cockburn, dans ce qui était auparavant une boutique de voiturier et magasin de peinture. Au début, les sièges étaient de simples petites chaises de bois réunies par des planches.

Des artistes locaux, dont Madame Malcolm Millar et ses jeunes filles, Marie et Catherine, faisaient les frais de la musique, interprétant les pièces à la mode du temps, Valses, Polka, Fox Trot, suivant l'allure plus ou moins rapide du film. C'était le temps du cinéma muet. Toute la jeunesse en était émerveillée. L'admission était de cinq sous.

Plus tard ce petit théâtre se modernisa; faisant l'acquisition de sièges confortables, il prit le nom de Rialto. Puis un piano automatique déroulait chaque soir les pièces de son répertoire, débutant par "Poète et Paysan" pendant que les assistants étaient en admiration devant les pouesses des cow-boys Ken Maynard et autres évoluant sur un fond de Montagnes Rocheuses.

Vers 1915 un autre théâtre, Le Bijou, vit le jour au bas de la rue Hériot, propriété de MM. Ernest et Arthur Pinard. Il y eut aussi le théâtre Royal propriété de M. Albert Bilodeau, aussi sur la rue Hériot, près de la voie ferrée C.N.R.; salle vaste et moderne pour le temps, au début des années 1920.

En 1940, on était au cinéma sonore depuis quelques années, et deux théâtres furent inaugurés sur la rue Lindsay, le Capitol et le

Drummond, et quelque temps après un autre s'installa sur le boulevard Mercure, le Riviera.

C'était le beau temps du cinéma, avant l'avènement de la T.V.; On nous représentait des films de grande valeur, des comédies musicales, avec des artistes de grand talent et prestigieux, tels Mary Pickford, Douglas Fairbank, Nelson Eddy, Janet MacDonald, etc. Les actualités filmées, connues sous le nom de "Pathé-News", nous permettaient de voir les vedettes de quelques grands événements d'importance internationale. C'était déjà une fenêtre ouverte sur le monde même si le cinéma n'était alors qu'un divertissement populaire. On ne se doutait pas qu'il deviendrait un sujet d'étude dans les collèges et qu'il se permettrait toutes les audaces.

RADIO ET TÉLÉVISION

Quelques années à peine se passèrent et une autre invention qui semblait aussi bien mystérieuse fit son apparition: la radio. Les premiers appareils en usage dans notre ville vers 1925 avaient été fabriqués par des amateurs; ils n'étaient pas encore munis de hauts-parleurs et il fallait recourir à des écouteurs. Mais bientôt, le commerce nous offrit des modèles de plus en plus perfectionnés; du gros meuble au petit récepteur de poche, la radio est devenue un accessoire indispensable à notre vie quotidienne. Le nombre et la qualité des programmes s'accroissent rapidement et de nombreux écrivains et artistes y devinrent célèbres. Les romans étaient suivis avec assiduité, personne n'aurait voulu manquer un épisode du "Curé de village", des "Belles histoires", de "Jeunesse dorée", de la "Pension Velder"; les personnages de ces séries dramatiques ou comiques semblaient prendre place parmi les gens de nos connaissances. Par exemple, beaucoup de personnes prétendaient avoir connu le véritable Séraphin.

En peu de temps, c'est un auditoire immense qui, pour la première fois souvent, pouvait suivre les émissions religieuses, les discours politiques, le théâtre, les variétés musicales et même les sports. La radio est devenue une entreprise importante dans les moyens de communications et elle a des aspects commerciaux en même temps que sa fonction culturelle. Drummondville possède son propre poste émetteur depuis plusieurs années, identifié par les lettres CHR.D.

Quant à la télévision, on n'a pas à la présenter tellement elle s'est répandue et a été acceptée avec rapidité. Cette fois, pas de période d'expérimentation, on ne s'est pas demandé si cela avait des chances de fonctionner et de durer, les magasins offraient déjà la boîte aux merveilles toute prête. La population fut complètement captivée par cette nouvelle forme de loisirs au point que nombre d'organisations traditionnelles ont périclité. Il devint presque impossible de réunir les membres de clubs, de chorales et d'autres associations; personne ne sortait plus pour ne pas manquer ses programmes favoris. On en arrivera sans doute à un équilibre dans cette "civilisation des loisirs" qu'on nous promet.

Parmi tous les spectateurs attentifs devant le petit écran pour regarder les astronautes marcher sur la lune se trouvaient bon nombre de personnes qui pouvaient encore se rappeler de l'éclairage à la lampe, du chauffage au bois et des attelages de chevaux. Elles étaient en mesure d'apprécier le changement radical des conditions d'existence dans seulement la durée d'une vie. Puissent toutes ces belles inventions apporter autant de satisfactions que les humbles travaux et les modestes distractions d'autrefois.

LA POLITIQUE

La politique a toujours tenu une large place dans le Comté de Drummond, aussi avons-nous été témoins de luttes mémorables. Les grands d'autrefois dans la vie publique défilèrent tour à tour sur nos tribunes, répandant les flots de leur éloquence.

Un des plus célèbres fut sans doute Sir Wilfrid Laurier qui entra pour la première fois dans la vie publique en briguant les suffrages à l'élection provinciale de 1871, pour représenter Drummond et Arthabaska, comtés alors unis à la législature de Québec.

Il fut élu par une forte majorité sur son adversaire pourtant très populaire jusque-là, E.J. Hemming. Cependant en 1874 il abandonna son siège à Québec pour se présenter à Ottawa, ayant été appelé à diriger un ministère dans le gouvernement Mackenzie. Il était donc devenu "ministre", et pour un grand nombre de colons catholiques du temps, cela voulait dire "ministre protestant" car on appelait couramment ainsi le pasteur anglican: "le ministre". Et pour comble on disait qu'il ne faisait pas baptiser ses enfants; or, il n'avait pas d'enfants.

Mais il n'en fallait pas plus pour perdre une élection; il fut défait par un adversaire à peu près inconnu dans la politique. Heureusement, il fut réélu plusieurs fois dans un comté de la ville de Québec.

L'ÉLECTION FÉDÉRALE DE 1910

Une élection partielle en 1910, pour remplacer le député fédéral de Drummond-Arthabaska, Louis Lavergne, qui venait d'être nommé sénateur, prit une grande importance, et eut une répercussion considérable dans tout le pays. Le parti libéral dirigé par Wilfrid Laurier à Ottawa, venait de voter l'acquisition d'une marine (trois navires), destinée à assurer la sécurité de nos côtes. L'opposition conservatrice cria au scandale et appuyée par un groupe de nationalistes ayant Henri Bourassa en tête et Armand Lavergne, se lança à l'assaut de la forteresse libérale au pouvoir depuis 1896.

Comme il n'eut pas été habile de choisir un candidat franchement conservateur ou franchement nationaliste, on choisit un homme inconnu dans la politique, un cultivateur de Stanfold, Arthur Gilbert. Le parti libéral lui opposait Joseph-Edouard Perrault, avocat renommé d'Arthabaska.

Les gros canons des deux côtés arrivèrent en nombre dans le comté, pour tenir des assemblées contradictoires ou autres. Du côté nationaliste et conservateur: MM. Bourassa, Lavergne, Monk, Garceau, Sévigny, Blondin et autres, appuyaient le candidat Gilbert, tandis que le candidat libéral Perrault recevait l'appui de Louis-Philippe Brodeur, de Béland, Jules Allard, Hector Laferté, Ernest Lapointe et autres. Le candidat nationaliste fut élu de justesse, par 200 voix de majorité.

Les discours enflammés de Bourassa et d'Armand Lavergne eurent certainement du poids dans la balance, mais le grand artisan de cette victoire nationaliste fut Esioff Patenaude, avocat de Montréal, futur lieutenant-gouverneur, l'organisateur vraiment efficace, que l'on ne vit pas sur les hustings mais qui accomplit dans l'ombre un travail extraordinaire.

Cette élection fut le présage de la chute du gouvernement Laurier en 1911.

L'ORGANISATION D'UNE ÉLECTION

Dans la ville même de Drummondville, une élection provinciale ou fédérale, ou même de commissaires d'écoles, de conseillers municipaux ou de maire, réveillait l'esprit combatif de tous les citoyens. Les partisans rouges et bleus se réunissaient chacun de leur côté pour discuter, organiser, décider de la stratégie à suivre.

Chaque organisateur de rang ou de quartier affirmait son importance, et le candidat habile savait utiliser tous les talents. Pour les grandes élections, Ottawa et Québec, il était d'usage d'organiser des "comités", petites assemblées dans les rangs, les villages et même dans la ville, afin de renseigner les électeurs. Pour tenir ces assemblées très nombreuses, on faisait appel à des orateurs improvisés, partisans, hommes d'affaires, professionnels et étudiants, tous heureux de s'initier à la politique active.

Dans ces comités on offrait parfois aux assistants un verre de liqueur, de bière ou "caribou" (mélange de vin et whisky). Le candidat faisait chaque soir le tour de tous ses comités pour saluer ses partisans. On l'accueillait ordinairement en triomphe et la vigueur plus ou moins grande des applaudissements était un indice de sa popularité.

Les principaux organisateurs faisaient la cabale; entraient dans toutes les maisons pour expliquer la politique de leur parti et démontrer que, seul, leur candidat pouvait remplir une telle charge à la satisfaction de tous. Souvent ils avaient dans leur gousset une bouteille de liqueur quelconque qui rendait plus convaincants leurs arguments. Le whisky joua un grand rôle durant de nombreuses années, à tel point que celui qui refusait de se servir d'un tel moyen était ordinairement battu, quelle que fut sa valeur personnelle.

Pour le dernier dimanche précédant l'élection, on invitait des politiciens chevronnés, des noms prestigieux de la politique, et dans chaque paroisse était tenue une grande assemblée après la grand'messe, à la porte de l'église.

Le jour de la mise en nomination il y avait grande assemblée contradictoire où les partis en présence faisaient valoir leur façon d'interpréter la politique du temps. Les gens venaient de tous les coins du comté et même d'en dehors, pour assister à ce duel verbal. Car pour

être un bon candidat, il fallait absolument savoir faire de beaux discours. On se lançait des défis des deux côtés, et quand l'adversaire provoqué ne se rendait pas à l'assemblée, lieu du rendez-vous, on l'accusait "d'avoir peur et de craindre la vérité"... Ces assemblées attiraient toujours une grande foule. L'orateur parlait durant quinze ou vingt minutes, suivant l'entente, et l'adversaire lui succédait durant le même espace de temps; puis chacun avait droit à quelques minutes pour la réplique...

Durant les premières années le vote était ouvert. L'électeur déclina son nom, sa profession et pour qui il votait, et le greffier consignait ces détails au livre du Poll. Il était bien facile ainsi d'exercer l'intimidation et le chantage pour influencer le vote, et souvent on en venait aux poings et aux coups durant de telles élections. Mais heureusement, on a adopté les bulletins secrets.

L'élu devait alors se mettre à l'oeuvre afin de remplir son mandat de façon à faire plaisir à tout le monde et à son curé, mais c'était souvent chose difficile. La plupart du temps les charges politiques ne comportaient aucune rémunération, mais tout comme de nos jours on y allait largement avec la critique. Aussi, Louis-Hippolyte Lafontaine, ministre sous l'Union, disait en quittant la politique: "Je souhaite de ne plus me voir obligé de rentrer dans la vie publique; il semble que la duplicité, le manque de sincérité, l'égoïsme soient des vertus. Cela me donne une triste idée de la nature humaine. La politique active use, et use vite." Et nombre de ceux qui ont fait de la politique active dans le but d'aider leurs semblables, peuvent penser ainsi.

Durant de nombreuses années, les grandes assemblées se tenaient dans le petit parc St-Frédéric, tout à côté de l'église. Les orateurs prenaient place dans le kiosque qui existait au milieu du parc et la foule se répandait tout autour. Ces assemblées étaient tenues la plupart du temps le dimanche après-midi, et il arrivait souvent qu'un adversaire politique choisissait ce moment pour faire baptiser un nouveau-né et faire sonner les cloches à n'en plus finir. L'orateur décontenancé devait attendre la fin de ce concert religieux avant de reprendre son envol oratoire.

Ces discours improvisés étaient parfois l'occasion d'expressions inattendues. Ainsi, un jeune avocat appelé à prendre la parole devant une foule considérable, s'exprima ainsi: "C'est un grand honneur pour

moi d'adresser la parole devant cette "monstrueuse" assemblée... Il voulait dire sans doute cette assemblée monstre. Un autre, c'était durant la guerre: "Mesdames et Mesdemoiselles vous qui avez donné des fils à la patrie"... vives protestations des demoiselles, et pour cause...

Aujourd'hui la radio et la T.V. ont remplacé des assemblées et petits comités d'autrefois, mais l'électeur n'a plus ce contact aussi direct avec son député qu'il aimait appeler de son prénom: Hector, Arthur, Wilfrid, Robert, Jos. Bernard, Jean-Luc, etc.

Le député d'autrefois avait plus d'occasions de rencontrer ses électeurs individuellement. On lui demandait conseil sur tout: transactions, querelles de ménage, maladies quelconques, projets de bâtir une grange ou d'établir un fils. Il était au courant du nombre d'enfants de la plupart, et connaissait souvent leurs prénoms. On l'invitait à toutes les célébrations et on avait recours à lui dans bien des circonstances.

En 1935, l'indemnité d'un député à Québec était de \$2500.00 et en 1940 de \$3000.00 par année. Les compilations qui suivent rappellent les noms de ceux qui, à divers titres, ont participé à la vie politique de la ville et du comté.

MAIRES ET CONSEILLERS DE LA "MUNICIPALITÉ DU TOWNSHIP DE GRANTHAM" AVANT L'INCORPORATION DE DRUMMOND-VILLE EN VILLAGE EN 1874

Parmi les maires et conseillers municipaux du temps, nous relevons les noms suivants, mentionnés par J.C. St-Amant dans "L'Avenir" et "Un Coin des Cantons de l'Est":

- 1845: James Duncan, Charles Guimont, John Verve dit Périgard, Francis Grammont, Georges Lahaie, Honoré Duff, Francis Clair.
James Duncan élu maire et J. B. Charte secrétaire.
- 1847: Honoré Duff élu maire et J. Alex. Menut, secrétaire.
- 1855: George Leonard Marler, R.J. Millar, John Welsh, F.X. Janelle, Félix Pinard, Victor Jutras, Joseph Cardin, George Leonard Marler, élu maire et P.N. Dorion secrétaire.
- 1858: R.N. Watts, John Welsh, Geo. Mitchell, Gedeon Wright, William Robins, Valentine Cooke, et Narcisse Jutras. R.N. Watts, élu maire.

MAIRES DE DRUMMONDVILLE DEPUIS 1888,
DATE DE L'INCORPORATION EN VILLE

1888 Girouard, J. Ena,
1897 Vassal, Henri,
1898 Mitchell, J. William,
1902 Bousquet, J. A.,
1903 Girard, Henri,
1905 Garceau, Napoléon,
1908 Hébert, David,
1909 Garceau, Napoléon,
1912 Brouillard, Ovide,,
1914 Mercure, Alexandre,
1918 Montplaisir, J. Ovila,
1920 Garceau, Napoléon,
1924 Moisan, Walter,
1936 Pelletier, Eugène,
1938 Rajotte, Arthur,
1942 Garon, Joseph
1948 Ringuet, Gaston,
1950 Biron, Antoine,
1954 Michaud, Jean B.,
1955 Marier, Marcel,
1966 Bernier, Philippe,

DÉPUTÉS DU COMTÉ DE DRUMMOND À QUÉBEC

1830 Heriot, Frederick George,
1833 Toomy, Edward,
1836 Menut, Henry,
1841 Watts, Robert Nugent,
1851 McDougall, John,
1854 Dorion, Jean-Baptiste Eric,
1858 Dunkin, Christopher,
1861 Dorion, Jean-Baptiste Eric
1867 Hemming, Edward John,
1871 Laurier, Wilfrid,
1874 Watts, William John,
1886 Girouard, Joseph Ena,
1890 Watts, William John,

- 1892 Cooke, Joseph Peter,
- 1897 Watts, William John,
- 1901 Laferté, Joseph,
- 1910 Allard, Louis Jules,
- 1916 Laferté, Hector,
- 1935 Rajotte, Arthur Ubald,
- 1936 Marier, Joseph,
- 1939 Rajotte, Arthur Ubald,
- 1944 Bernard, Joseph Raoul Robert,
- 1952 Pinard, Joseph Ernest Bernard,
- 1956 Bernard, Joseph Raoul Robert,
- 1960 Pinard, Joseph Ernest Bernard.

DÉPUTÉS FÉDÉRAUX POUR DRUMMOND-ARTHABASKA

- 1867 Sénécal, Louis-Adélar, d,
- 1872 Dorion, Pierre-Nérée,
- 1874 Laurier, Wilfrid,
- 1877 Bourbeau, D.O.,
- 1887 Lavergne, Joseph,
- 1897 Lavergne, Louis,
- 1910 Gilbert, Arthur,
- 1911 Brouillard, J. Ovide,
- 1921 Laflamme, J.N.K.,
- 1925 Girouard, Wilfrid,
- 1940 Cloutier, Armand,
- 1957 Boulanger, Samuel,
- 1962 Ouellet, David,
- 1963 Pépin, Jean-Luc.

CONCLUSION

Plus de 150 ans se sont écoulés depuis le printemps de 1815; Drummondville a donc un passé. C'est une évolution qui ressemble assez à celle de nombreuses localités de notre pays, mais elle se distingue par certains aspects.

Notre ville fut d'abord une entreprise de paix; en effet, il s'agissait de transformer des soldats en artisans et en fermiers pour mettre en valeur de vastes territoires incultes. C'est en petit nombre qu'ils ont persévéré, nous dit-on, mais l'esprit d'entraide et la volonté de réussir ont persisté.

La fondation d'un établissement rentable dans ces temps difficiles demandait des qualités exceptionnelles de la part du responsable de cette entreprise. Or, le major-général Frederick-George Heriot, choisi pour cette fonction, n'avait pas encore trente ans et on sait de quelle estime il a toujours été entouré. Dès le début, il a su indiquer la voie de la tolérance et de la compréhension entre les gens d'origines et de religions diverses.

Tous ont affronté ensemble les misères et ils ont partagé les mêmes joies. La vie quotidienne s'est organisée avec les moyens dont on disposait, chacun a apporté ses anciennes coutumes et les traditions de son milieu; le voisinage a certainement amené des échanges et on s'est organisé un mode de vie convenable.

Peu à peu, les efforts de tous sont venus à bout des conditions matérielles pénibles et de l'isolement des commencements. Grâce aux initiatives de certains citoyens et à l'appui des autres, notre ville a suivi le progrès de la province et du pays.

Il y a encore dans notre milieu des hommes et des femmes capables de maintenir cet élan. Avec tous les moyens de la science et de la technique modernes, avec les qualités du coeur et de l'esprit, ils continueront l'oeuvre commencée par les pionniers.

TABLE DES ILLUSTRATIONS

- 1 - Major-général F.G. Heriot, p. 6
- 2 - Défricheurs, p. 11
- 3 - Drummondville en 1875, p. 17
- 4 - Maison du Dr. Rajotte, p. 18
- 5 - Grantham Hall, p. 19
- 6 - Maison Watts-Pinard, p. 21
- 7 - Maison Trent, p. 23
- 8 - Château Cooke, p. 25
- 9 - Maison Mitchell-Marchessault, p. 27
- 10 - Maison Montplaisir, p. 29
- 11 - Le Hall, p. 32
- 12 - Vieux moulin à farine, p. 33
- 13 - Première église St-Frédéric, p. 37
- 14 - Deuxième église, p. 37
- 15 - Eglise et parc St-Frédéric, p. 39
- 16 - Eglise St-George, p. 40
- 17 - Coin Hériot et Cockburn vers 1900, p. 49
- 18 - Parc St-Frédéric vers 1925, p. 52
- 19 - Docteur Arthur Rajotte, p. 54
- 20 - Hôtel de ville, p. 56
- 21 - La fabrication de la potasse, p. 65
- 22 - Moulin à scie et tannerie, p. 67
- 23 - Les forges, p. 69
- 24 - Magasin général, p. 79
- 25 - Les colons arrivent, p. 82
- 26 - Colons et moyens de transport, p. 84
- 27 - La poste royale et les chemins, p. 87
- 28 - Première gare du C.P.R., p. 92
- 29 - Certificat de débenture, p. 93
- 30 - Une noce à la campagne, p. 102
- 31 - La messe de minuit, p. 106
- 32 - Les sucres, p. 111
- 33 - Construction en bois, p. 124
- 34 - Le premier couvent, p. 126
- 35 - La veillée, p. 134

CARTES ET PLANS

- I Drummondville avant 1900, p. 15
- II Drummondville et les environs, p. 69
- III Drummondville et la région, p. 86



TABLE DES MATIERES

Avant-propos.

PREMIERE PARTIE: Fondation et croissance.

Fondation de Drummondville, p. 5 - Le major-général F.G. Hériot, p. 7
 Les pionniers, p. 10 - Les premières rues de la ville, p. 12 - Résidences
 d'autrefois, p. 18 - Maison Marler, p. 19 - Maison Watts-Pinard, p. 20 -
 Maison Trent, p. 22 - Château Cooke, p. 24 - Maison Mitchell-Mar-
 chessault, p. 26 - Maison Millar, p. 28 - Maison Montplaisir, p. 29 -
 Maison Bérard, p. 30 - Maison Hemming, p. 31 - Le Hall, p. 31 - Le
 vieux moulin hanté, p. 32 - Les églises: paroisse St-Frédéric, p. 36 -
 Paroisse anglicane St-George, p. 40 - Drummondville en 1858 et 1864,
 p. 41 - La Confédération, p. 43 - Drummondville en 1884, p. 44 -
 En 1888, p. 46 - L'Electricité, p. 47 - En 1900, p. 49 - Me F.N. Garceau
 et le curé Frédéric Tétreau, p. 50 - Des années d'épreuves, p. 52 - Le
 réveil, le docteur Rajotte, p. 53

DEUXIEME PARTIE: Activité économique.

Artisanat familial, p. 61 - La potasse, p. 64 - Les premières industries:
 tannerie, p. 68 - forges, p. 68 - fonderie, p. 70 - voitures, p. 70 - scieries,
 p. 71 - ciment, p. 71 - cierges, p. 72 - Vers la grande industrie, la Pou-
 drière, p. 73 - Assurances et Caisses, p. 76 - Le magasin général, p. 77 -
 Les colporteurs, p. 81 - Voies de communications, les voyages: le canot
 et les rivières, p. 81 - Les routes, p. 85 - L'automobile, p. 88 - Les ponts
 p. 90 - Les chemins de fer, p. 91 - Le téléphone, p. 96.

TROISIEME PARTIE: Vie familiale et sociale.

Les grandes occasions de la vie: le baptême, p. 101 - Le mariage, p. 101
 Les funérailles, p. 103 - Les Fêtes religieuses, p. 105 - L'alimentation,
 p. 110 - Les vêtements, p. 116 - La médecine d'autrefois, p. 118 -
 L'hygiène publique, p. 121 - L'éducation: les premières écoles, p. 123 -
 Le couvent et sa discipline, p. 126 - Les programmes scolaires, p. 129 -
 Autres écoles, p. 130 - Les journaux, p. 132 - Les loisirs, p. 134 - Le
 théâtre, p. 134 - La musique, p. 134 - La radio, la T.V., p. 141 - La
 politique, p. 146 - L'élection partielle fédérale de 1910, p. 143 - Orga-
 nisation d'une élection, p. 144 - Liste des maires de la ville, p. 146 -
 des députés du comté à Québec, p. 147 - à Ottawa, p. 148 - Conclusion,
 p. 149 - Table des illustrations, et des cartes, p. 151.

5
 10
 22
 36
 41
 44
 52
 53
 68
 77
 73
 77
 88
 85
 90
 91
 96
 101
 103
 121
 141
 146
 149

Composition et mise en page par :
ATELIER DE LA CASCADE
1130, rue Bowen Sud, Sherbrooke

Imprimerie des Éditions Paulines
250 nord, boul. St-François, Sherbrooke, Québec



971.456
e 474d

Ce volume doit être rendu à la dernière
date indiquée ci-dessous.

25646

| | | | |
|-------------------|-------|--|--|
| 7 JAN | 4-NOV | | |
| 10 JAN | | | |
| 2 FEV | | | |
| 8 MAR | | | |
| 14 DEC | | | |
| 29 AVR | | | |
| 21-NOV | | | |
| 13-MAR | | | |
| 16-NOV | | | |
| 25 JAN | | | |
| 1-MAR | | | |
| 1-MAR | | | |
| 14 DEC | | | |
| 14 DEC | | | |
| 21 JAN | | | |



décédée en
1974

Née avant ce siècle, descendante d'une famille de pionniers, Madame Rajotte a participé activement à la vie de Drummondville et des environs. Dans ce livre, l'auteur retrace les étapes du développement d'une petite collectivité jusqu'à sa maturité économique et sociale. Son récit fait appel à des souvenirs personnels, à des traditions locales et à des documents souvent inédits. C'est un tableau dont l'intérêt dépasse la région qui lui sert de cadre et qui reflète l'évolution de tout le Québec.

